AP
20
M59
t. 1
no. 4
1895
c. 1
ROBA

WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY

LE MONDE MODERNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Avril 1895

A. Quantin Éditeur
5, rue Saint-Benoit, PARIS

Sommaire du N° d'Avril 1895

(Numéro **4** — Volume **I**)

Le Sacrifice, nouvelle, par Paul Labarrière. — 6 compositions de Mucha. 481
Alexandre Struys, par Édouard Neukomm. — 1 portrait et 3 reproductions des œuvres du maître. 495
Stigmates professionnels, par le Dr B. — 9 illustrations d'après nature. 505
Récits d'Afrique, 1841, par le commandant Peyre. 514
Chansons de France, par Maurice Bouchor. — 12 compositions de Gaston Bussière 519
Richepin, par Léo Claretie. — Un portrait et un autographe du poète. 530
Les Maisons hautes aux États-Unis, par B.-H. Gausseron. — 8 illustrations. 537
Giuglio, Giuglia, par Georges Régnal. — 1 reproduction et lettre autographe de Carpeaux 550
Une journée chez le Pape; Léon XIII intime, par M. Boyer d'Agen. — 6 illustrations 555
L'Armée japonaise, par Motoyosi Saizau. — 4 illustrations et chant. 568
La Femme noire, par A. d'Albéca. — 12 illustrations 575
Bâtons qui marchent et feuilles animées, par Léon Gérardin. — 29 illustrations 585
L'Association générale des Étudiants de Paris, par Paul Wiriath. — 4 illustrations 596
Musiciens et Chanteurs des rues, par P. Gsell. — 9 illustrations d'après nature, par Seguin 605
Les Rois de la valse; Johann Strauss, par Konried. — 3 illustrations. . . . 614
Les Chevaux de course en France, par Dennemont. — 5 dessins d'après nature par Neymark 621
La Mode du mois, par la comtesse Lise de Rose. — 4 compositions. 631
Histoire sans texte ; caricature par Van Muyden. 635
Connaissances utiles, par Coupin 636
Jeux et Récréations, par Beudin. 638
Menus et recettes, par G. Garlin. 639
Les Petites inventions, par Arthur Good. — 4 figures.

Tous ces articles sont **inédits**, ainsi que les illustrations. Ils sont la propriété du **Monde Moderne**. Les dépôts ont été faits, conformément aux lois internationales, pour en interdire la reproduction et la traduction dans tous pays.

Toutes les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à l'éditeur, M. A. Quantin, 5, rue Saint-Benoît, Paris. — Les manuscrits sont rendus.

PRIX DES **ABONNEMENTS** { **France, Algérie, Tunisie**, un an : **18** fr. — 6 mois : **9** fr. **50**
Étranger, Union postale, — **21** fr. — — **11** fr. »

POUR S'ABONNER il suffit d'envoyer le montant de ces prix, en mandat-poste, chèque, coupons de rente, avec appoint en timbres français, etc., **à M. le Directeur du MONDE MODERNE, 5, rue Saint-Benoît, Paris.** — On peut aussi s'adresser à tous les libraires de France et de l'étranger. — On peut de même s'adresser à tous les bureaux de poste qui sont prévenus et qui ont le devoir de faire le nécessaire. — Plus simplement encore, se contenter d'envoyer son adresse, et la Revue se chargera du recouvrement.

(Chaque numéro formant un tout complet, les abonnements peuvent partir de n'importe quel mois.)

— *Reliure en percaline pour contenir le numéro :* **1** fr. **50** —

En vente chez the **International News Company, 83/85, Duane street, New-York**
et chez tous ses correspondants
(Les prix doivent être augmentés pour les pays d'outre-mer.)

Maison de l'HIRONDELLE

APPAREILS POUR LA

PHOTOGRAPHIE

Très bonne qualité, sans luxe

Prix exceptionnels !

EXEMPLE.

Matériel complet Chambre, objectif rectiligne, pied, obturateur, lanterne, sac, etc. Garanti très bon. **75** fr.

Détectives à main 12 plaques à escamoter. . **45** et **65** fr.

Appareils complets avec tous les accessoires, pour amateurs débutants, depuis. . . . . **7** fr. **50**

Trousse-Besicles pour photographies artistiques. Nouvelles combinaisons à 6 ou 8 foyers donnant des clichés depuis 13 × 18 jusqu'à 50 × 60. Adjonction d'écrans en verre coloré pour les clichés orthochromatiques. Prix . . . . . **20. 25. 30** et **35** fr.

L'Artistique Nouveau papier photographique blanc mat à grains de diverses grosseurs, donnant des épreuves imitation de fusains et d'aquarelles. Recommandé pour l'emploi de la Trousse-Besicles.

Boîte de peinture pour miniature photographique. . **20** fr.

A. DEHORS & A. DESLANDRES

FABRICANTS BREVETÉS S. G. D. G.

Médaille d'argent, Exposition internle de photographie

8, rue des Haudriettes, Paris

Demander le Catalogue no 3

HYGIÈNE, CONSERVATION ET BLANCHEUR DES DENTS

Beauté éclatante des Lèvres et de la Bouche

PAR LA

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

12, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

Prix de la boîte d'essai, 1 fr. 25; la boîte métal, 2 fr. 50

Savon Dentifrice

Le pot **3** *francs* (Envoi franco contre mandat)

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

16, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi franco de Prospectus)

CÉRÉBRINE

REMÈDE CERTAIN CONTRE LES

MIGRAINES ET NÉVRALGIES

Supprime les Coliques Menstruelles.

E. FOURNIER Phien, 114, r. de Provence et Ves Pharm. Fl. 5f et 3f.

PLUS DE MAL DE MER

Résultat certain — Sécurité absolue

PAR LA

PÉLAGINE

Paris : Eug. FOURNIER Phien, 114, R. de Provence. Tes Phies et à bord des *Paquebots* de la Cie *Générale Transatlantique.*

ROI DES DÉSINFECTANTS-ANTISEPTIQUES

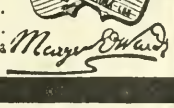
en raison de son **efficacité** *sûre* et *générale* contre *toutes* les espèces de microbes, de l'avantage inappréciable qu'il a d'être **inodore**, de sa **stabilité** illimitée et de son **bon marché**.

Antiépidémique, anticontagieux, cicatrisant sans égal.

Adopté dans les Hôpitaux contre : Choléra, Variole, Fièvre typhoïde, Dysenterie, Phtisie, Fièvre jaune, Fièvre puerpérale, Inflammations des plaies, etc., etc.

CHLOROL-MARYE

INFAILLIBLE contre : Carie, Abcès, Haleine fétide, Angines, Croup, Influenza, Feux du rasoir, Furoncles, Pellicules, Démangeaisons, Boutons, etc. — **PRÉCIEUX** pour l'hygiène intime de l'homme et de la femme. **SOUVERAIN** pour rafraîchir la peau et assainir la bouche. — **INDISPENSABLE** en lavages et pulvérisations pour assurer la salubrité de la Maison, Usine et Ferme.



Envoi, gratis et franco, des NOTICES EXPLICATIVES sur demande. — Toutes Pharmacies.

Entrepôt : **LEBON & SALOMON**, 7 Rue des Petites-Ecuries, PARIS, Directeurs de la

SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE APPLIQUÉE

JARDINS Le MONITEUR d'HORTICULTURE

envoie sur demande UN NUMÉRO GRATIS

ABON^t : 6 FR. PAR AN. — 14, rue de Sèvres, PARIS

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. DESCHIENS

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

Élixir — Sirop — Vin — Dragées et Hémoglobine granulée

Librairie Paul OLLENDORFF, 28 bis, rue de Richelieu, Paris

Récentes Publications

Fernand Giraudeau. — **Napoléon III intime.**
Première étude sérieuse, établie sur documents précis et presque inconnus, qui ait été publiée sur le caractère de l'Empereur.

Hector de la Ferrière. — **Les deux Cours de France et d'Angleterre.**
Une connaissance approfondie du XVIe siècle, l'élégance du style et l'habileté de la mise en scène.

Chaque volume format in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Abel Hermant. — **Le Disciple aimé.**
« Livre d'étranges passions et de rares douleurs écrit avec le récit d'une victime et avec les lettres d'un mort récent. »

Frédéric Febvre. — **L'Héritage de Madame Naudin.**
Charmant et émouvant volume de l'ex-doyen de la Comédie-Française.

Alfred Capus. — **Brignol et sa Fille.**
Cette étude puissante des caractères a obtenu un grand succès au Vaudeville.

Pierre Maël. — **Toujours à toi.**
Le conflit du devoir et de la passion y est peint avec une chaleur communicative.

Cte de Tascher de la Pagerie. — **Mon séjour aux Tuileries.**
L'auteur, si bien placée pour bien voir, raconte bien ce qu'elle a vu.

Albert Almagia. — **Dinah Lamy.**
Page humaine et vécue.

Marion Crawford. — **Sant' Ilario.** Drame intime et émouvant, encadré dans les paysages merveilleux d'Italie.

Guy de Charnacé. — **L'Esclave.**
Critique vive et fouillée du mariage d'après les mœurs françaises.

Jane de la Vaudère. — **Le Droit d'aimer.**
Élans, fièvres, révoltes, haines et tendresses d'un cœur féminin.

Maurice Donnay. — **Éducation de Prince.**
Satire hardie, de gaîté profonde et de bonne humeur.

Marcel Schwob. — **Moll Flanders.**
Étrange et pourtant réel caractère de femme.

Albert Lafargue. — **Miquette et Miquel.**
Histoire touchante dont le fond réaliste est imprégné de tendresse.

Paul Féval fils et A. d'Orsay. — **Les Jumeaux de Nevers.**
Roman de cape et d'épée, de la bonne école.

Eugène Mouton. — **Le Supplice de l'Opulence.**
Livre de ferme bon sens et de morale énergique.

Jean Lorrain. — **La petite Classe.** Jolies et transparentes études de Parisiennes, avec préface de *Maurice Barrès*.

Tous ces volumes format in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Collectionneurs-Annonces

Journal intermédiaire des Amateurs

Propriétaire-Gérant :

L.-J. ROCHET

au RUSSEY (Doubs)

Nous engageons les personnes qui désirent acheter ou vendre des objets de curiosité, de quelque nature qu'ils soient, à utiliser l'intermédiaire du COLLECTIONNEUR.

Le plus fort tirage des journaux s'occupant spécialement des **Bibelots.**

Tirage mensuel :

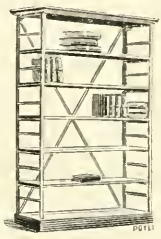
Cinq mille cinq cents exemplaires

abonnement :

2 francs par an

Annonces : DEUX CENTIMES LE MOT

Scherf Th.



Nouvelle

BIBLIOTHÈQUE

à

montants en fer

Tablettes mobiles

et démontable

Recommandée aux bibliothèques scolaires et d'amateurs

ENVOI FRANCO des CIRCULAIRES EXPLICATIVES

49, rue Lauriston, 49

Magasin : rue d'Aboukir, 35

Récentes Publications

LIBRAIRIE FRANÇAISE

Le Congrès des Arts décoratifs. — Compte rendu détaillé du Congrès tenu en 1894. — 1 fort volume in-8°. — *Union Centrale des Arts décoratifs*, Palais de l'Industrie.

La petite Paroisse, par Alphonse Daudet. 1 vol. in-18. *Lemerre*. . . . . 3 fr. 50

Les Roches Blanches, par Edouard Rod. 1 vol. in-18°. *Perrin*. . . . . 3 fr. 50

La Campagne de 1812, d'après des témoins oculaires, publiée par Georges Bertin dans la nouvelle collection des mémoires militaires de la librairie *Flammarion*. 1 vol. petit in-4°, relié . . . 6 fr. »

De la Liberté de la Presse, commentaire de la loi du 28 juillet 1894, par Henri Coulon. 1 vol. in-8°. *Marchal et Billard* . . . . . 1 fr. 50

Une heure en Sicile, par Alexandre Boutroue. 1 vol. broché et cartonné. Librairie *Leroux*. 1 fr. 50

Madagascar, par G. Humbert. 1 vol. in-8°. *Berger-Levrault*. . . . . 4 fr. »

Carte de l'Afrique centrale et australe, permettant de suivre les détails de l'expédition de **Madagascar**, par le général Niox. Une feuille grand aigle. Librairie *Delagrave* . . . . . 6 fr. »

Carlistes et Christinos, par le comte A. de Saint-Aulaire. 1 vol. in-8°. *Calmann-Lévy* . . 3 fr. 50

Le Mal d'écrire et le roman contemporain, par Antoine Albalat. 1 vol. in-18. Lib. *Flammarion*. 3 fr. 50

Les Gaîtés de la Morgue, par Clovis Pierre, ancien greffier de la Morgue de Paris. 1 vol. in-18. Librairie *Flammarion*. . . . . 3 fr. 50

L'Ame des Êtres et des Choses, poésies par J. Noulens. 1 vol. in-18. Librairie *Dentu*. . 3 fr. 50

MUSIQUE

Pour le Drapeau. — Mimodrame en 3 actes de Henri Amic, musique de Raoul Pugno. Partition in-4° et portrait de Félicia Mallet. Édition *Alphonse Leduc*. . . . . 12 fr. »

Lydéric. — Opéra en 3 actes de Émile Ratez, paroles de E. Lagrillière-Beauclerc et P. Cosseret, dont la première a eu lieu au théâtre de Lille le 10 janvier 1895. Édition *Alphonse Leduc* . . 10 fr. »

Augusta Holmès. — **Sérénade du printemps.** Édition *Maquet*. . . . . 2 fr. »

Augusta Holmès. — **Ne nous oubliez pas.** Édition *Maquet*. . . . . 2 fr. »

LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

Ausgewiesen. — Nouvelle, par Edouard Engel. 1 vol. in-18. Dresde et Vienne, librairie de *l'Universum*.

Wand an Wand. — Nouvelle, par Edouard Engel. — 1 vol. in-18. Dresde et Vienne, librairie de *l'Universum*.

M. Edouard Engel occupe aujourd'hui une des premières places parmi les écrivains de l'Allemagne.

Fra den Kinesiske Mur til Japaus hellige Bjerg (de la Muraille de Chine aux Montagnes du Japon), par le lieutenant Coucheron-Aamot. 1 vol. in-8° et gravures. Kristiania, librairie *Malling*.

Ouvrage très documenté et écrit sur expérience personnelle.

Good reading about many books. — 1 vol. in-12. Londres, librairie *Fisher-Unwin*.

Collection de notices bibliographiques contemporaines écrites par les auteurs eux-mêmes.

Le vieil Anvers. — Texte par Max Rooses, aquarelles et dessins de Fraus van Kuyck. 1 album in-folio oblong, contenant 12 planches hors texte dont 2 en couleurs. Texte français et flamand. Bruxelles, *Lyon-Claesen*, éditeur. Prix. . . . . 10 fr. »

Très bel ouvrage destiné à perpétuer le souvenir de la reconstitution du vieil Anvers qui eut tant de succès à l'Exposition de 1894. Le savant conservateur du Musée Plantin a écrit un texte qui est l'histoire même de la ville. Ce beau livre convient aux amateurs, aux savants et aux artistes.

Jule Album (Album de Noël). — In-folio, édité par *Jacobsen*, à Copenhague.

Bel album dans le genre des numéros de Noël du *Figaro illustré*.

Mondo criminale italiano. — 1 vol. in-18, accompagné de gravures phototypiques illustrant curieusement de curieuses investigations.

Enrico Heine. — Etude sur sa vie et ses écrits, par Casimiro Varese.

L'Immorale. — Nouvelle, par E.-A. Butti.

Il Figlio. — Roman, par Arturo Colautti.

Il libro delle Figurazioni ideali. — Poésies, par Gian-Pietro Lucini.

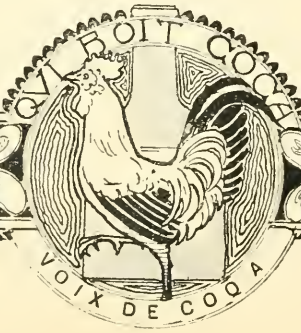
Il convegno dei Cipressi. — Poésies, par Cosimo Giorgieri-Contri.

Ces 6 derniers volumes édités par *Chiesa et Guindani*, à Milan.

Votre vin général Richelieu ma ressuscité
Il m'a rendu pour un jour un regain de jeunesse
Je ne dis pas : c'est trop, j'en dis que c'est parfait.
Soyez béni, Monsieur, pour un si grand bienfait.
A. Dumas père

Extrait de l'*Album Mariani* (Portraits contemporains).

Le VIN MARIANI à la Coca du Pérou, le plus puissant des toniques, a obtenu les reconnaissants témoignages de tous les hommes célèbres de ce temps, dont les attestations louangeuses ont été consignées dans plusieurs volumes connus sous le titre de l'*Album Mariani*.



Léon Rudnicki

LE MONDE MODERNE

Avril 1895

LE SACRIFICE

I

— Holà! ho! Gniédko! mon petit pigeon, mon petit oncle, animal du diable!

Et tout en tapotant de rudes caresses la croupe du cheval bai qui hennit en fanfare et creuse impatiemment du sabot la neige durcie, Christian Fédorovitch, le bon chasseur d'ours, dont le cœur ni la main n'ont jamais tremblé, inspecte l'horizon d'un regard circulaire.

Pareille à quelque rideau de théâtre relevé sans secousses, une brume aux nébuleuses pâleurs monte du fond de la vallée, lente, légère et de plus en plus transparente. Un frisson parfois glisse à travers la masse, en détache d'ouateux lambeaux. Alors, dans la déchirure, on voit le village allonger, jusqu'au sommet de la colline, la tumultueuse escalade de ses isbâs, toutes semblables avec leur même façade de troncs couchés en travers, leurs mêmes fenêtres étroites, leur même toit surélevé que bordent, par devant, deux longues poutrelles se coupant en croix, et leur commune dentelle de neige accrochée çà et là, au hasard des aspérités.

Allons, la journée sera belle. Au lieu de la *bourane* si fort à prévoir la veille, on aura un joli froid bien éveillé, bien clair, un de ces froids russes sans rivaux pour fouetter le sang et mettre l'âme en joie. Sur la route solide, en quatre heures et demie, cinq heures au plus,

Gniédko, la vaillante bête, aura avalé, comme une poignée d'orge, ses cinquante verstes; et le petit Alexandre, bien chaudement abrité sous la *tsinovka* du traîneau, ouvrira de grands yeux aux merveilles de cette mystérieuse Kazan, vers qui s'en sont si souvent allés ses rêves d'enfant et qu'il va pouvoir contempler pour la première fois.

La perspective du voyage rapide et tout illuminé par les radieux étonnements de *Sacha*, le fils chéri entre tous, jette un sourire sur la grosse face écrasée de Christian. Une minute encore, il demeure immobile, — à ruminer son contentement ou à examiner le ciel, — carré, massif, trapu, engoncé dans sa pelisse, un peu frère, par l'attitude et l'aspect, de ces ours dont il est pourtant l'implacable ennemi; puis il revient au traîneau, s'assure d'un coup d'œil que chaque chose y est en ordre.

La capote de toile roussâtre, solidement tendue sur ses cerceaux, pourra défier les vents embusqués là-bas, sur le plateau, derrière le mouvant abri des sapins; les trois sacs d'avoine dus au compère Trophimytch et le ballot de peaux destinées au marché de Kazan, les coussins de *til* bourrés de foin, à la fois matelas et couvertures, et l'indispensable samovar sont arrimés.— un objet calant l'autre — de façon à ne rien redouter des fondrières. Dans le harnachement non plus, rien ne cloche. Les traits, cuir ou corde tressée, ont la longueur voulue, ni trop tendus ni trop lâches; le collier de poitrail, récemment réparé, luit avec l'éclat résistant d'une pièce neuve; l'arc, joignant les montants du brancard, encadre d'une courbe correcte les flancs du cheval et fait au moindre heurt, musicale auréole, tintinnabuler ses grelots. Tout est prêt, tout est bien; il n'y a plus qu'à démarrer.

— Eh bien, Sacha! eh bien, petite mère Oulinka Yégorovna! est-ce pour aujourd'hui?

Mais, sous l'avancée de l'isbâ, la mère s'attarde à dévorer de baisers le front et les joues de l'enfant. Jamais Sacha ne l'a quittée une journée entière, le pauvre mignon! Toujours pendu à son jupon, toujours sautillant autour d'elle, comme un chevreau, ou bien assis sous les saintes images, à lire à haute voix quelque pieuse légende dans le livre doré du pope Cyrille, tandis qu'elle-même s'occupe à confectionner le repas ou à ravauder les hardes. Ah! s'il s'agissait des autres, Piôtr et Alexey, ces deux diables jumeaux, vivants portraits de leur père, dont les bonnes têtes ébouriffées grimacent, en ce moment, derrière les doubles vitres de l'isbâ; si même il s'agissait de Nastia, leur cadette, la solide « colombe » encore endormie là-haut, sur le poêle, dans l'introublable sommeil de ses six ans, elle serait bien tranquille. Ceux-là sont de vrais enfants de Russie, pétris d'une argile à toute épreuve, bâtis pour les bourrasques et les frimas. Mais lui, son doux Alexandre, son Sacha bien-aimé, l'aîné et cependant le plus faible, si frêle, si chétif, si divinement beau en même temps, qu'il a l'air d'un chérubin en visite parmi les hommes et qu'on tremble à chaque instant de lui voir reprendre son vol vers les bleus paradis.

Christian doit intervenir de nouveau :

— Êtes-vous sourds, les amis? crie-t-il, la gorge pleine de grommellements comiques.

Il s'interrompt afin de corriger Gniédko, qui s'amuse, l'espiègle, à lui mordiller les cheveux; puis il reprend, plus conciliant :

— Allons, Oulinka Yégorovna! la raison n'est pas avec toi... Si nous partions pour le bout du monde ou même simplement pour chasser *Mikhaïl Sémé-novitch* (surnom populaire de l'ours), je te comprendrais à moitié : le bout du monde est loin, et *Mikhaïl Séménovitch* n'est pas toujours commode. Mais ce voyage à Kazan... Une promenade! L'affaire de dire « Amen ». Par saint Serge et saint Nicolas, l'enfant fera le chemin aussi paisible que dans la poche du Christ.

— C'est vrai, murmure la mère, la raison n'est pas avec moi.

Ah! si du moins ce médecin de la ville, que Christian va consulter après le marché et dont le pope vante tant le savoir, pouvait rendre à Sacha la force et la santé, en faire un enfant comme les autres, hardi, batailleur, dur au mal et à la fatigue!

Et lorsque Sacha s'est arraché de ses bras, avec la hâtive indifférence de son âge, elle le regarde douloureusement escalader le traîneau, sous la *tsinovka* duquel il disparaît pour reparaître aussitôt, un peu essoufflé par l'effort, mais la figure radieuse et les mains agitées en signe d'adieu. Déjà Christian est sur le siège, tenant les rênes et le fouet, prêt à lancer le cri du départ. Gniédko secoue son mors spumeux et s'ébroue, impatient, lui aussi, de course folle et de libres espaces. Mais Oulinka s'approche, à toucher le traîneau, comme désireuse d'embrasser une fois de plus ceux qui vont partir, et tout bas, — l'âme des mères est ainsi qu'une crainte y remplace l'autre, — en un balbutiement de fausse honte, elle dit :

Tu sais, mon Christian Fédorovitch, on a vu des loups, l'autre jour, du côté de Vrodno. Sois prudent pour lui... et pour toi... et pour nous. Ne rentre pas trop tard demain, je t'en prie.

D'un superbe haussement d'épaules, il la rassure. Venir lui parler de loups, à lui, le rude chasseur d'ours, qui, dédaignant la poudre et les balles, n'attaque ses fauves ennemis que de l'épieu et du couteau, à lui qui, désormais invulnérable, a tué sans accident son quarantième ours. Des loups! est-ce qu'il en existe encore seulement? Jadis, à trente ans en deçà, quand leurs bandes affamées pullulaient à travers la forêt, régnaient en maîtresses dans la plaine et s'aventuraient parfois à l'assaut des villages, on pouvait les craindre... jusqu'à un certain point. Mais maintenant! S'effrayer de quelques malheureux éclopés qu'on aura aperçus rôdant autour des enclos; bon pour des moutons, cela; pas pour des hommes. Contre de tels adversaires, à défaut des jarrets de Gniédko, le fouet suffit.

— Et toi, Sacha, en as-tu peur, des loups?

— Pas avec toi, père, répond fièrement l'enfant.

La mère joint les mains en une supplication muette qui arrête l'ironie dans le cœur de Christian. Au fond, le chasseur d'ours est le plus tendre des maris; il a beau siffloter entre ses dents le vieux proverbe : « Pleurs de femme, bon marché au bazar », il ne voudrait pas causer la moindre peine à sa compagne. Aussi lui jure-t-il, « par saint Serge et saint Nicolas », son grand serment, d'être de retour, le lendemain, de bonne heure. Alors, ramenée sans transition à ses préoccupations de ménagère, elle dit simplement :

— N'oublie pas d'acheter le *balyk* (dos d'esturgeon sauré), au moins.

— Non, ma petite mère Oulinka Yégorovna! ni le *balyk,* ni le collier pour toi, ni la poupée pour Nastia, ni les ceintures pour les gamins, ni rien, rien. Je n'oublierai rien... Et maintenant Dieu soit avec toi!

Un triple baiser s'échange, accompagné d'adieux et de souhaits, répétés à distance par Piôtr et Alexey, qui, dans la maison, s'écrasent le nez contre la double fenêtre. Puis Sacha se renfonce sous la *tsinovka,* Christian jette au vent le sacramentel *pochôll* (en route!) agrémenté d'un claquement de fouet à l'adresse de Gniédko, et le traîneau s'ébranle. Sa carcasse roussâtre, au-dessus de laquelle s'agite le bonnet fourré de Christian, glisse entre les deux sombres rangées d'isbâs, parmi la clameur des chiens et le bruissement de plus en plus vague de ses clochettes. On dirait un gros insecte, un scarabée gigantesque amputé d'une antenne et cahotant de ci de là, sur la nappe neigeuse. A mi-côte il semble hésiter; mais un nouvel élan l'emporte jusqu'au détour de la route où il plonge brusquement, comme englouti tout d'un coup, et dans le silence renaissant plus profond, plus large, Oulinka s'efforce en vain de saisir un dernier « au revoir ».

II

Jamais dans ses courses les plus aventureuses, aux chaudes journées d'été, pects ignorés. Tout l'intéresse, tout le charme : le balancement des rameaux chargés de neige qu'un choc éparpille en soudaines étincelles; la fuite, par

lourdes envolées bondissantes, des corbeaux qu'effare l'approche du traîneau; la rencontre du vieux garde Louka, qui, le fusil en bandoulière, son nez d'ivrogne luisant dans une barbe toute pailletée de givre, regagne cahincaha le logis en chantant son refrain préféré :

Si tu vas à la guerre,
Fais une prière;
Sur les flots houleux,
Fais-en deux;
Mais quand te marier voudras,
Fais-en autant que tu pourras;

Sacha n'a dépassé la forêt, limite extrême des horizons familiers. Au delà commence pour lui l'inconnu, l'inconnu dont la fièvre le saisit et prête aux choses, même vues et revues cent fois, des as-

et salue les voyageurs d'un retentissant: « Vivez longtemps, mes pères! »

C'est en lui comme l'aube d'une existence nouvelle, une infinie jouissance de tout l'être, exubérante, irrésistible, si contagieuse qu'en dépit de la rudesse de son épiderme, et bien que pour lui la terre n'ait jamais été qu'une machine à produire le blé, le fleuve un réservoir à poissons, la forêt une sorte de magasin à bûches ou la nourricière des grands fauves, Christian Fédoroviteh, au chaud contact de ces sensations d'enfant, éprouve une inconsciente émotion. Cela se traduit par une vigoureuse accolade donnée à sa gourde et par l'ordre non moins vigoureux donné à Gniédko: « mon petit pigeon, mon petit oncle, animal du diable! » de pousser un galop jusqu'aux derniers sapins.

Au delà, devant eux s'étend la plaine, la plaine immense, à perte de vue, sans un pli apparent, toute blanche de neige, toute poudroyante de soleil. De loin cela semble à Sacha une géante feuille de son cahier d'écriture, où les poteaux de la route longuement espacés et, par intervalles, de maigres bouquets d'arbres, saules ou bouleaux, figureraient, en noir, ses indéchiffrables hiéroglyphes d'écolier. Au bout de l'horizon, là-bas, là-bas, une ligne d'un bleu sombre estompé de brume, une nouvelle forêt, dit Christian, se confond avec le ciel. Puis, c'est une surprise : à droite, un village apparaît, terré, comme une bête à l'affût, dans une dépression du sol. On le traverse au trot allongé, en saluant du geste et de la voix les chiens qui hurlent, les pourceaux qui grognent, les têtes curieuses qui se collent aux vitres, les isbâs qui ondulent avec des allures de gens ivres, l'église qui chancelle sous sa coupole peinte en vert; et quand Sacha se penche pour regarder en arrière, le village s'est déjà renfoncé dans son ravin; la plaine a repris son primitif aspect, sa rayonnante uniformité.

Oh! le beau, le beau voyage!

Le traîneau avance toujours, tantôt glissant sur un lac de neige immaculée, tantôt se heurtant à des obstacles semés çà et là, tantôt haut perché sur une bosse, tantôt aux trois quarts englouti dans une ornière. Les coussins de *til* bourrés de foin amortissent les chocs. Christian Fédorovitch, mis en verve par une pointe de *vodka* (eau-de-vie), et par l'air de santé dont s'éclairent les joues de l'enfant, si pâles d'ordinaire, épanche sa bonne humeur en histoires joyeuses. Chansons, contes villageois, récits de chasse, tout son répertoire y passe. Les verstes succèdent aux verstes, les chansons aux chansons, tant et si bien qu'on arrive sans s'en apercevoir au carrefour des deux routes jetées à travers la forêt. Là s'élève, multicolore et tout ajouré du toit au premier étage, le *kaback,* l'auberge où l'on doit faire halte. Les voyageurs ont besoin d'un peu de nourriture, Gniédko d'un peu de repos. Ils trouvent l'un et l'autre au *kaback*. L'hôtesse, en coiffe rouge, conduit le cheval à l'écurie, les maîtres à la salle commune, devant une table prestement couverte de victuailles.

Qu'elle est imposante, cette salle d'auberge! Jamais Sacha ne rêva pareille splendeur. Son attention s'accroche à tout, au plafond dont les poutrelles soutiennent tout un peuple de jambons et de quartiers de lard, aux œufs de porcelaine dorée suspendus devant les images par des rubans bleus, aux encoignures pliant sous le poids des tasses, des théières, des plateaux, au comptoir de chêne massif comme une forteresse et bastionné de tonneaux vernis. A peine ose-t-il bouger. Néanmoins, les prévenances de l'hôtesse, jointes à la succulence des mets, ont vite triomphé de sa gêne. Il mange en véritable petit ogre, — oh! bien petit; — il mange comme il n'a pas mangé depuis des semaines, depuis des mois. S'il se contente de quelques cuillerées de *kasha* (bouillie de sarrasin) et d'un rond de saucisson, c'est pour redemander une tranche de cet excellent cochon de lait au raifort et à la crème aigrie, le tout arrosé d'une bonne tasse de thé bien sucré, bien chaud et

aromatisé d'une goutte de *rodka*... Et Christian Fédorovitch pense, à part lui, sans perdre une bouchée :

— Eh ! eh ! ma mère Oulinka Yégorovna, que n'es-tu ici ! Tu ne le reconnaîtrais plus, ton Sacha. Vois ! il rit, il dévore, il a la peau rose et l'œil brillant. Décidément le pope Cyrille est un vieux radoteur de prétendre qu'il est malade, et toi, ma mère Oulinka Yégorovna, tu es... tu es une mère, parbleu ! d'écouter les radotages du pope Cyrille.

Oh ! le beau, le beau voyage !

Maintenant le traîneau a quitté l'auberge. De nouveau il glisse sous les sapins, cahotant des mêmes bosses aux mêmes ornières, faisant s'envoler du même vol lourd les corbeaux effarés. L'influence de la digestion, la tiédeur des coussins où il s'est tapi, assoupissent peu à peu Sacha, qui finit par s'endormir, tandis que Christian, tout au rêve de joie commencé, surveille d'un œil distrait les fantaisies de Gniédko et poursuit son monologue intérieur.

Il se voit arrivé à Kazan, au haut du faubourg tartare, devant la maison qu'habite le compère Trophimytch. De l'antichambre obscure une voix nasillarde, une vraie voix de canard, interroge : « Qui est là ? qui est là ? » — « Par saint Serge et saint Nicolas ! ne vous souvient-il plus, Grigor Grigorief, d'avoir prêté à quelqu'un trois sacs d'avoine, la moisson dernière ? » La porte s'ouvre alors, et Trophimytch s'élance, les bras en croix, dans son éternelle lévite grise, avec sa barbe de bouc balayant sa poitrine et ses lunettes vertes chevauchant son nez. — « Entrez donc, frère Christian Fédorovitch. Pourquoi vous être tant pressé ? » — « Eh ! compère, vous connaissez ce proverbe : *La beauté de la dette, c'est le payement,* et cet autre : *La dette ne mugit pas et pourtant elle empêche de reposer.* » On pénètre dans la grande pièce que coupe en deux une cloison percée d'une large lucarne, on s'assied, on échange des nouvelles en buvant du *shitenne* (boisson de miel et de réglisse). Trophimytch a appelé sa femme Akoulina, aussi grasse, aussi fraîche qu'il est lui-même maigre et jaune, et tous deux s'extasient devant Sacha : « Oh ! l'amour d'enfant !... le brave petit pigeon !... Et quelle santé ! quelle vigueur ! Qui donc le prétendait malade ? Sans doute, pour ses douze ans, il lui manque deux ou trois pouces de taille ; mais, tel qu'il est, il ressemble au bouleau des steppes, — bas sur tronc, résistant à tout... »

Le marchand fourreur, chez qui on se rend de compagnie après avoir promis à Akoulina de revenir manger sa soupe aux choux, est une ancienne connaissance. On le trouve dans son entrepôt des bords du Volga, suant, soufflant, jurant, bousculant les porteurs, rudoyant les commis, roulant à travers les caisses et les ballots les rotondités de sa grassouillette personne. Avec lui les affaires ne traînent pas en longueur. — « Combien de peaux, frère Christian Fédorovitch ?... Quatre ?... Bon !... Quelle somme en veux-tu ?... Hein, quoi ? cent roubles ? Tu es fou, frère, tu m'assassines. Prends ma chemise plutôt... La plus belle peau a un coup d'épieu au milieu du dos... Mettons soixante roubles.... pas un kopeck de plus... Allons, va pour quatre-vingts ; seulement je suis ruiné. » Puis, quand le marché est conclu à la satisfaction des deux parties, il pirouette vers Sacha qu'il n'a pas paru remarquer jusqu'alors et, de ses doigts en boudin, lui tapote amicalement la joue : « Tiens, tiens, Christian, tu as amené le petit père... Il est, par ma foi, bien mignon... Que comptes-tu en faire, de celui-là ? » — Christian explique que l'enfant n'étant assez robuste ni pour la chasse ni pour le labour, son parrain, le pope Cyrille, a promis de lui ouvrir les portes du séminaire. Mais le marchand s'enlève par-dessus une caisse en un saut de chèvre hydropique : « Un pope ! un pope ! Joli métier, par ma foi ! Tu le sais pourtant, frère ; *ce qui n'est pas cher, on le garde pour l'encensoir du pope*... Un pope avec cette figure-là... Attends une couple d'années et tu verras

quel gaillard ! » — Et il ajoute en plaçant la main de Sacha sur la sienne : « Tope là, mon petit père ! je te retiens la peau du premier ours que tu tueras... à vingt-deux roubles. »

Chez le médecin, au cœur de la ville de la consultation. L'enfant n'est pas malade ! Entendez-vous, Oulinka Yégorovna et père Cyrille : l'enfant n'est pas malade !

Oh ! le beau, le beau voyage !

Longtemps elle a duré, la songerie

neuve, la station s'abrège encore. En deux minutes le docteur a déshabillé, examiné, palpé, ausculté et rhabillé Sacha ; en quatre paroles il a prononcé son arrêt : « L'enfant n'est pas malade ». Quoique Christian l'eût pu jurer d'avance, il n'en accueille pas avec moins de bonheur la sentence de salut, et c'est sans regret qu'il tire de sa bourse le prix

bénie, la songerie de vie et d'espérance ; peut-être durerait-elle longtemps encore, bercée au rythmique tangage du traîneau, si Gniédko ne s'avisait tout à coup de prendre le galop. La secousse suffit à réveiller Christian et Sacha.

La forêt a disparu dans de vagues lointains ; à sa place s'élargit la plaine toujours immense, toujours silencieuse,

comme assoupie dans la double monotonie de l'espace et de la neige; mais le soleil déjà bas sur l'horizon, et, des deux côtés du chemin, une bordure de saules déjetés, rabougris, entrelaçant en haies leurs scions sans feuille, empêchent la vue de s'étendre. Christian cherche à s'orienter, lorsqu'à un coude de la route une brusque trouée se fait dans les saules. Alors il se lève, tirant sur les rênes, son fouet tendu vers le couchant.

A plusieurs verstes et semblant toute proche, — tant l'air est limpide, — Kazan émerge de l'infini blanc, pareille à quelque île boréale, fille et reine des océans polaires. Sur le bord d'un ravin qu'on pressent sans le voir, ses maisons s'alignent, s'étagent en masses sombres dominées par les murs et la tour géante de son kremlin, égayées par les coupoles et les croix d'or de ses soixante églises, par les sveltes minarets de ses mosquées. Sous le ciel d'une impeccable pureté chaque détail se précise. Christian peut nommer tour à tour la grande cathédrale, le monument de la reine Subieka, et, plus en avant, sur la gauche, le mausolée où dorment les héros des guerres antiques. Tout cela étincelle dans l'agonie radieuse du soleil, revêt d'étranges colorations, des formes fantastiques. Oui, c'est bien la ville mystérieuse que Sacha devina en ses songes d'enfant, la ville des pieuses légendes, de saint Ambroise et de saint Gelans, vainqueurs du dragon. Il noue ses bras autour du cou de son père, en murmurant : « Oh ! père ! que cela est beau, et que je suis heureux ! »

III

. . . . . .

— Holà ! ho ! Gniédko, mon petit pigeon, mon petit oncle !

Et tandis que le cheval prend un trot plus modéré, Christian se tourne à demi sur son siège. Dans l'entre-bâillement du rideau la pâlotte figure de Sacha apparaît, toujours souriante, mais d'un sourire imprécis, toujours douloureux. Une anxieuse question : « Es-tu bien, mon chéri ? », une réponse affirmative se croisent; puis la *tsinovka* retombe, et le traîneau continue sa course silencieuse.

C'est le retour, un retour aussi morne que l'aller fut joyeux. Plus de gais récits, plus de chansons lancées à plein gosier, plus de fraternelles accolades données à la gourde, plus de rires narguant cahots et fondrières.

Pourtant sur l'immuable indifférence des choses, sur la plaine blanche, sur la noire forêt, l'azur rayonne aussi pur, aussi cristallin. Pourtant, là-bas, à Kazan, tout — ou presque tout — s'est passé comme l'a rêvé Christian. La maisonnette du faubourg tartare a ouvert aux arrivants son hospitalière *kalitka* (cour d'entrée), et la dette acquittée n'empêchera plus le débiteur de dormir. Si le maigre Trophimytch et la rondelette Akoulina ne se sont pas extasiés devant l'air bien portant de Sacha, s'ils ne l'ont pas comparé au bouleau des steppes, « bas sur tronc, résistant à tout », ils l'ont du moins proclamé bien grandi et l'ont comblé de friandises... A l'entrepôt du Volga, le marchand fourreur, soufflant, jurant, grondant, s'est montré le plus conciliant du monde. Pour la forme il s'est bien un peu prétendu volé, ruiné, assassiné ; mais il a tiré de sa caisse, en belles *impériales* luisantes, les quatre-vingts roubles demandés ; et s'il n'a pas retenu la peau du premier ours que tuerait Sacha, il n'en a pas moins témoigné au « petit père » une étonnante sollicitude. D'autre part, la provision de *halyk* a été achetée dans d'excellentes conditions; le collier destiné à Oulinka — si jamais elle s'en pare — rendra certainement jalouses toutes les femmes du village; la poupée de Nastia sommeille, blonde et rose dans son sarafan brodé d'or, entre les rouges *kouchaks* (ceintures) qui feront le bonheur de Piôtr et d'Alexey.

Alors pourquoi cette tristesse? Pourquoi ce front bas, ces épaules écrasées comme sous un fardeau sans nom? Pour-

quoi ces larmes qui, par intervalles, descendent en claires zébrures le long des joues du chasseur d'ours et vont

Et l'arrêt doit s'accomplir « avant que l'hiver revienne une autre fois ». Quel coup de foudre éclatant au milieu des

se perdre dans sa barbe où le froid les change en autant de petits glaçons?

Oh! la cruelle parole du médecin! elle glisse à la suite du traîneau, répétée à l'infini dans le froissement des branches, dans le croassement du corbeau, dans l'âpre haleine de la bise : « A moins d'un miracle, l'enfant ne vivra pas. »

récentes illusions, bouleversant, saccageant tout!

Le pauvre homme en est resté hébété, avec un grand vide dans la tête, un besoin de pleurs qui lui brûle les paupières, une lancinante obsession de hurler sa peine à tous les échos. Par surcroît encore, il faut dissimuler,

laisser une bienheureuse ignorance cacher, le plus longtemps possible, au cher petit le gouffre où doivent choir sitôt sa jeunesse et sa vie. Malgré d'héroïques efforts, il se serait trahi vingt fois déjà si, dès les barrières de Kazan, un assoupissement morbide n'avait terrassé Sacha et permis aux larmes en vain refoulées d'épancher sans témoin leur trop-plein débordant. Comme en un cauchemar, les villages, les bois, les vagues ondulations bleuies par la brume ont défilé devant son chagrin ; le chemin parcouru la veille s'est déroulé plus d'à moitié, en sens inverse, mais lentement, — Gniédko a profité des distractions du maître pour n'en prendre qu'à son aise, — si lentement que le soleil commence à baisser sur l'horizon lorsqu'on aperçoit enfin l'auberge multicolore dressée en sentinelle au seuil du carrefour. L'enseigne, un gigantesque poisson piqué dans une fourchette, grince tristement au-dessous de l'avancée et semble avoir perdu son air d'invitation câline. Aussi la halte ne dure guère, juste le temps de boire une tasse de thé et de laisser souffler le cheval.

La chaleur du poêle, la force du breuvage ont mis un peu de rose aux pommettes de Sacha, et dans un subit oubli des réalités mauvaises, Christian s'efforce de discuter son désespoir : un médecin, cela n'est pas infaillible, et puis au-dessus des médecins de chair et d'os n'y a-t-il pas les saints patrons, Serge et Nicolas? N'y a-t-il pas le médecin suprême auquel rien ne coûte, pas même le miracle? « Que Dieu veuille et un bâton d'épine fleurira. » — Mais bientôt l'éphémère lueur s'éteint. De nouveau, les images lugubres surgissent, pareilles à des serpents en quête de proie; les angoisses, un instant engourdies, se réveillent plus âpres, plus torturantes; les mille voix du silence crépusculaire se reprennent à crier en un crescendo formidable la parole de mort : « L'enfant ne vivra pas! l'enfant ne vivra pas! » La voilà donc, cette bonne nouvelle tantôt promise aux impatiences de la mère! Comment rentrer au logis maintenant! De quel visage subir les interrogations inquiètes... Ah! malheur, malheur sur tous, sur ce monde déshérité, si loin du ciel que le murmure des sanglots humains n'y saurait parvenir!

Le soleil à présent s'est effondré derrière un monticule; une dernière frange d'un jaune violent lutte encore contre le sournois envahissement de l'ombre; les sépulcrales pâleurs de la neige atténuent par degrés leur éclat, se fondent en un gris perlé d'une infinie transparence, pendant que vers l'orient la lune monte, à travers les sapins, toute ronde et couleur de sang. Sacha ne s'est pas rendormi; il vient de relever son rideau pour demander si l'on est encore bien loin de la maison et s'exclame devant le disque énorme.

— Eh oui! une fameuse *loutchina* (chandelle de résine), répond Christian Fédorovitch, qui s'efforce de plaisanter; la vraie tzarine des chandelles, celle-là...

Quant à la maison, Gniédko la sent déjà, comme en témoigne son allure endiablée. Voici le bois. Dans une heure et demie au plus tard, la cheminée fumante de l'isbâ émergera des toits voisins, et sur la porte se presseront Oulinka, Nastia, Piôtr et Alexey, toute la famille enfin, groupée par l'impatience.

— Allons, oh! Gniédko... Allons, qu'est-ce?

Sous le couvert, un hurlement enroué, un appel strident a soudain troué la nuit. Avec un hennissement de terreur, le cheval s'est dérobé brusquement, la crinière hérissée, les jarrets fléchissants. L'espace d'une seconde, il s'arc-boute sur ses quatre pieds; puis il repart affolé. Sans le coup de poignet où le chasseur d'ours a mis d'instinct toute sa force, il se lancerait à droite, au risque de se briser contre les troncs pressés. Et vers la gauche le même hurlement retentit, non plus solitaire, mais répété de proche en proche, renvoyé en écho, jaillissant de tout l'invisible du bois. Christian ne s'y est pas trompé. Tout de suite il a

reconnu l'inoubliable plainte concertante des loups criant famine.

La présence d'une nombreuse bande de loups dans la forêt où, la veille, on n'en signalait pas un seul, n'aurait en somme rien de bien étonnant pour lui, — il sait avec quelle rapidité ces animaux, pressés par la faim, franchissent d'énormes distances — s'il ne se souvenait qu'au départ, sa femme Oulinka lui a, pour ainsi dire, prédit la rencontre. Cela lui semble de mauvais augure. Pour la première fois de sa vie il éprouve un superstitieux émoi, un sentiment de pénible malaise, presque de la peur. Non qu'il croie au danger absolu : peut-être même les loups n'ont-ils pas éventé le traîneau, et en tout cas, quoique un peu fatigué, Gniédko peut encore soutenir la course; mais il redoute pour Sacha les émotions d'une poursuite; il lui tarde d'avoir regagné le logis, d'avoir remis en sûreté aux bras maternels le cher trésor dont la jouissance leur est désormais, hélas! si parcimonieusement mesurée.

Depuis un instant le sauvage concert a cessé. Le traîneau glisse sur la neige durcie, au seul bruit de ses grelots. Mais, à quelques centaines de pas, une forme

noirâtre a bondi hors du fourré. Une autre la suit, puis une autre, et d'autres encore; et toutes ces ombres, lancées vers le même but, se hâtent, se pressent, se heurtent, se culbutent en un galop de fantômes, muettes parmi les lueurs argentées dont les baigne la lune.

— *Parashé!* Gniédko! *parashé!* (plus vite!)

La chose devient plus sérieuse. Les loups tiennent la piste et ne la lâcheront pas aisément. Ils ne sont qu'une vingtaine encore; bientôt ils seront cent ou davan-

tage. Déjà de nouveaux hurlements sonnent la curée aux profondeurs du bois.

— *Paraské!* Gniédko ! *paraské!*

Christian s'est ressaisi tout entier. Forcément oublieux des tristesses et des deuils futurs, très calme et sûr de lui-même, il n'a plus d'attention que pour le péril présent. Sur cette route rectiligne taillée entre les sapins comme entre deux murs, tout crochet est impossible: une seule tactique s'impose : maintenir sa distance, jusqu'au prochain carrefour, sans demander au cheval l'effort suprême qui l'épuiserait avant l'heure. Gniédko, contenu par la main puissante de son guide, dévore l'espace en longues foulées régulières, et pourtant il perd du terrain. Sacha, qui s'est blotti à l'arrière, pousse un cri d'alarme : « Père! père! Ils approchent. » Le ciel n'a pas un nuage; on y voit comme en plein jour; Christian, en se penchant un peu, peut apercevoir en effet les museaux sombres qu'ensanglante la pourpre des gueules ouvertes et des langues pendantes, un moutonnement de rousses échines ayant l'air de s'escalader les unes les autres. Augmenter l'allure en ce moment, ce serait hâter la catastrophe; le carrefour est trop loin encore; il faut agir de ruse. D'une extrémité à l'autre du traîneau, en mots criés comme une réponse à l'aboiement des loups, un bref dialogue s'échange entre le père et le fils, le premier n'osant plus même se retourner de crainte d'un faux mouvement qui pèserait sur les rênes, l'autre attentif à comprendre, prompt à exécuter, virilisé tout à coup dans une poussée fébrile de force et d'énergie.

— Tu m'entends, Sacha?

— Oui, père!

— Tu n'as pas peur?

— Non, père!

— Prends les sacs de *til*, le paquet de *balyk*, tout ce que tu trouveras. Jette tout sur la route.

— Oui, père!

Dans le sillage du traîneau, s'élèvent des grognements rageurs, des plaintes aiguës, le bruit d'une lutte à pleins gosiers, à pleins crocs, enragée autour des épaves.

— Eh bien, Sacha ?

— Ils reprennent la chasse, père! mais ils sont loin maintenant. Bravo, Gniédko!

La poursuite recommence plus ardente, plus furieuse. Gniédko a vite reperdu l'avance conquise; et dans le grand silence que ponctuent les clochettes de la *douga* ou le choc des patins contre une racine, un nouveau cri d'alarme retentit : « Ils regagnent, père! ils regagnent. »

— *Paraské! paraské!* mugit Christian.

A son fût brisé, il vient de reconnaître un poteau itinéraire : six verstes encore le séparent du carrefour. Jamais on n'arrivera; ce traîneau de voyage est trop lourd, appesanti par sa capote qui se gonfle au vent et fait l'effet d'une ancre.

— Coupe les cordes, Sacha, les cordes de la capote... d'arrière en avant... que la toile ne s'engage pas entre les cerceaux...

A peine a-t-il parlé, courbé en deux sur son siège, le buste toujours immobile, qu'il sent une main tirer par derrière la hache passée dans sa ceinture; puis, avec un sifflement sec, les cordes cèdent, tranchées une à une, et bientôt un clapotement sourd, pareil à un battement d'ailes gigantesques, une légère secousse imprimée au traîneau annoncent la réussite.

— Père! père! elle est tombée... la toile... au milieu d'eux... Ils s'arrêtent... ils ont peur... Nous sommes sauvés!

Brave Sacha ! digne enfant! comme il est fier de toi, le rude chasseur d'ours! C'est son sang, c'est son cœur, c'est son âme qu'il retrouve en toi. Il ne sait plus rien d'autre, ni l'arrêt fatal des médecins, ni la faux de l'éternelle moissonneuse s'aiguisant dans l'ombre, déjà prête à frapper. L'ivresse belliqueuse des chasses d'antan lui monte aux lèvres en un flot d'injures, de ces injures dont l'inépuisable répertoire, transmis de génération en génération, salue la fuite de l'ours se dérobant au combat, et qu'il

lance, faute de projectiles plus meurtriers, aux loups distancés maintenant.

— *Paraské!* Gniédko, *paraské!*

Le dernier mot s'étrangle dans sa gorge. Un choc épouvantable ébranle le traîneau qu'on dirait cloué au sol, tandis que Gniédko chancelle, étourdi, tremblant de tous ses membres, comme assommé, et que Sacha se dresse dans un effarement muet. Christian a roulé sur la neige, mais il s'est relevé aussitôt, sain et sauf, en homme accoutumé à de telles aventures. D'un coup d'œil il s'est rendu compte : une souche formant saillie a cramponné la barre de dessous ; d'un tour de main — rien n'étant brisé, ni dans les traits ni dans la charpente — il a dégagé le véhicule ; en une minute le voilà regrimpé sur le siège, ayant cette fois Sacha à son côté, fouettant Gniédko qui se remet péniblement en marche. Mais cette minute a suffi pour tout perdre. Des lointains argentés la meute haletante accourt comme une trombe. Derrière le traîneau c'est un souffle de tempête, un fourmillement d'oreilles droites, de prunelles enflammées, de croupes bondissantes... Au bout de trois verstes, la troupe heurte l'arrière en un seul peloton compact ; au bout de quatre, les ailes dépassent le cheval, s'allongent en un croissant dont les cornes mortelles vont se refermer tout à l'heure. Christian juge la situation désespérée. Depuis leur chute, ni lui ni Sacha n'ont prononcé une parole.

— Écoute, dit-il à l'enfant, qui se serre éperdument contre lui ; nous allons arriver au carrefour. Je crierai : « Prends les guides ! » tu les prendras... je crierai « A gauche ! » tu tireras à gauche de toute ta force, en cinglant Gniédko... As-tu compris?

— Oui, père... mais toi?...

Le moment n'est pas aux longs discours, aux précautions oratoires. Déjà un loup plus audacieux a tenté de saisir Gniédko au poitrail. Christian hache ses phrases en lambeaux haletants, sans un geste.

— Moi, je sauterai... Les premiers fileront, emportés par leur élan... les autres... je m'en charge... j'en tuerai quelques-uns... et pendant cela... vous serez loin... Gniédko et toi...

— Mais toi, père?

— A la grâce de Dieu... Il n'y a pas d'autre moyen... La bête est trop fatiguée... *Paraské!* Gniédko, *paraské!*

La course s'accélère, si rapide que Sacha, tout frissonnant, la respiration coupée par le froid, ne peut même ébaucher une réponse. Durant une verste encore les sapins défilent en un tourbillonnement strié de lignes grises. On regagne une passagère avance. Puis la route devient montueuse, l'allure de Gniédko s'alourdit. Alors Sacha dit très simplement : « C'est moi qui sauterai », et comme Christian le regarde d'un air fou, il ajoute, sa jeune voix dominant le sifflet des bises, la cadence des grelots, les clameurs des loups, sonnant haut et ferme l'exaltation du sacrifice : « Oui, c'est moi, père !... Sans toi, maman et les petits mourraient de faim... Moi je ne serai jamais bon à rien... Le médecin l'a dit... je vivrai si peu. »

Ces derniers mots, il les a articulés plus bas, comme un secret qu'il n'eût pas dû trahir ; et le père baisse le front, atterré. Ce lui est d'abord une douleur poignante, pire que toutes les angoisses de l'abominable poursuite, d'apprendre ainsi que son pauvre enfant savait tout ; puis, du brouillard de sa pensée, la vision surgit d'une femme en haillons de veuve, chassée de l'isbâ familiale, suivie d'orphelins qui par les rues tendent aux passants leur main débile, sans foyer, sans pain, sans ressources. Une convulsion le secoue de la tête aux pieds, l'effort de tous les muscles et de toutes les énergies d'un homme auquel on arracherait le cœur ; et avec le même héroïsme inconscient qui lui faisait offrir sa vie au salut de Sacha, il se résigne à accepter le sacrifice, en murmurant à travers un sanglot le fataliste *by po cemou*, l'ainsi-soit-il slave.

— *Paraské!* Gniédko, *paraské!*

La sixième verste est franchie presque tout entière, mais les loups ont reformé les tenailles menaçantes de leur croissant. A moins d'une *archine* de distance, ils s'allongent en un galop furieux, la gueule béante, les crocs bien découverts, prêts à déchirer les agonies prochaines. Les plus avancés, les plus agiles, ceux qui cabriolent autour de Gniédko, jettent par intervalle un appel victorieux, comme s'ils comprenaient que va se jouer la partie finale. Les yeux de Christian se troublent ; à peine a-t-il encore la force de maintenir le cheval qui s'emballe ; à peine distingue-t-il encore le chemin. Là pourtant, pas très loin, à l'endroit où s'espacent les sapins, où la lune darde plus largement ses rayons, il reconnaît le croisement des routes. C'est le carrefour, c'est le salut, c'est la vie... la vie pour un seul ! Eh bien, non ! par saint Serge et saint Nicolas, il ne sera pas dit qu'un père aura abandonné son fils ou qu'un fils aura abandonné son père. Ils mourront ensemble, s'il faut mourir.

— *Paraské !* Gniédko ! *paraské !*

Mais une voix clame à son oreille, si angoissée, si impérieuse, qu'il obéit, malgré lui, d'instinct, sans réfléchir : « A gauche, père ! à gauche. » Un grand cri d'adieu s'élève ensuite, vibrant et doux, — perçu trop tard. Le traîneau, évoluant brusquement, a coupé en deux tronçons la bande des loups, dont les uns disparaissent déjà derrière les arbres, emportés en ligne droite à l'imaginaire poursuite, tandis que les autres s'acharnent sur place à quelque besogne immonde.

Longtemps, longtemps Gniédko bondit à la descente, en bonds affolés, n'ayant conscience ni du mors ni du fouet. Quand il s'abat enfin, épuisé, hors d'haleine, à l'entrée du village, devant la cabane d'où sort le refrain aviné du vieux Louka, un homme descend seul du traîneau tout démembré, un homme qu'on dirait âgé de cent ans, Christian Fédorovitch, le rude chasseur d'ours dont le cœur et la main trembleront toujours désormais, et qui tombe en pleurant dans les bras du vieil ivrogne accouru pour le secourir.

Paul Labarrière.

ALEXANDRE STRUYS

Alexandre Struys, d'origine hollandaise, est né à Anvers en 1852. Son père, habile peintre verrier, fixé bientôt à Dordrecht, vit avec plaisir son goût pour le dessin se révéler dès l'enfance. Le petit Sander allait à l'école, mais il crayonnait plus sur ses cahiers qu'il n'y traçait ses devoirs. Heureusement, le régent, fort amateur d'art, encourageait en sous-main les débuts graphiques de son jeune écolier. Bien plus, il lui fournissait, pour les copier, des modèles qu'il improvisait lui-même. L'auteur des *Oiseaux de proie* a souvenir d'une vaste composition à l'encre rouge, représentant l'enfer. Un faisceau de torses nus levait les bras vers le ciel, se tordant dans les flammes. Struys frémit encore à la pensée de toute cette damnation. Et Sander avait, en ce temps-là, six ans à peine.

Alors son père, jugeant ses torses impeccables, le fit inscrire à un cours du soir, dans un atelier très suivi, où il arrivait, bardé d'un portefeuille qui le couvrait comme un bouclier de l'antiquité. Puis, à Rotterdam, où il transporta ses lares, M. Struys, le verrier, le fit entrer chez un peintre en renom. Mais, au lieu de lui enseigner les mystères du grand art, celui-ci, peu soucieux de son devoir, employa l'enfant à des soins ménagers. Au lieu de peindre, le jeune Struys pelait des pommes de terre et faisait des commissions. Au plus, son maître lui confiait-il le soin de nettoyer les brosses et les pinceaux. Mais l'atmosphère de l'atelier et la bonne odeur de peinture qui porte à la tête de ceux qui ont la vocation lui suffisaient. Il se grisait de couleur et de térébenthine, au grand détriment de ses crayons, qui restaient dans leur gaine; ce que voyant, M. Struys retira son fils et l'emmena à Anvers, où, pensionnaire de l'Académie, il eut successivement pour professeurs de dessin et de peinture deux artistes éminents, Beaufoux et van Serins. A quatorze ans, il remportait d'emblée le premier prix d'après le grand antique, et, quelques années plus tard, une seconde médaille, seconde seulement, parce que, dès ses débuts, le jeune peintre, adversaire déclaré des Grecs et des Romains, s'était montré rebelle aux traditions du poncif. Il avait arboré l'étendard de la peinture révolutionnaire et se frayait sa propre route.

Il faut dire qu'il était encouragé dans cette voie par van Serins, qui laissait à ses élèves le soin de se guider eux-mêmes, ce qui assurait à chacun le maintien de son originalité. Pour Struys, celle-ci consistait à donner de la vie à ses personnages, à rendre l'éclat de la couleur et de la lumière, à soigner la solidité des chairs. Une marque toute particulière de sa nature était l'*humour* qui présidait à ses premières créations. Plus tard, son genre devait changer; mais, dans le principe, le futur peintre des douleurs humaines débuta par des sujets gais, tel son premier tableau, qui représentait une vieille femme versant du lait dans un pot en cuivre, percé d'un trou, par lequel s'échappait le précieux liquide.

Entre temps, Struys faisait des copies pour un marchand de tableaux, qui les lui payait fort mal; mais c'était la vie assurée; puis il avait fait la connaissance au musée d'une jeune Anglaise des colonies, qui venait également y travailler. Une douce intimité ne tarda point à s'établir entre les deux jeunes gens; mais leur manège fut promptement découvert, et un beau jour Sander eut la douleur de voir enlever le chevalet de miss Gaud. En même temps, il apprenait que son amie, rappelée par ses parents, avait été dirigée sur l'Angleterre, pour, de là, gagner le Cap par un prochain paquebot.

Alors notre amoureux n'eut qu'une

pensée : celle de retrouver miss Gaud. Il s'en ouvrit à son intime ami, le peintre van Beers, devenu depuis si populaire en France. Celui-ci, qui avait, en plus de beaucoup de qualités, le mérite à ses yeux de parler l'anglais, entra dans ses vues; et voilà nos deux artistes en route pour Londres.

En hommes pratiques, ils avaient emporté plusieurs tableaux ruisselants de modernisme, destinés à éblouir les insulaires. Et, en vérité, lorsqu'un marchand, qui les avait pris en dépôt, les eut exhibés à la curiosité publique, la foule s'amassa, si considérable que la police dut intervenir et sommer l'industriel d'avoir à retirer de son étalage les trop attirantes peintures. Ce fut leur condamnation. Elles ne se vendirent pas, et nos deux artistes se trouvèrent dans le plus grand embarras, car, dans leur confiance en leur étoile, ils étaient descendus dans l'un des premiers hôtels de la capitale, dont il fallut déguerpir, au bout de peu de jours, avec quelques schellings pour toute fortune.

Struys et van Beers, Sander et Jan, comme ils s'appelaient et s'appellent encore, probablement, entre eux, louèrent donc une mansarde, où la réalité de leur position leur apparut dans toute sa tristesse. Aussi bien, la jeune Anglaise, cause du voyage, s'était envolée vers les rives ardentes du Cap. Mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre hommes à perdre courage. Seulement, il fallait se hâter; car, malgré des prodiges de rationnement, les ressources diminuaient avec une inquiétante vélocité.

Les dernières pièces de monnaie passèrent donc à l'achat d'une toile, qu'il s'agissait de couvrir sans tarder. Voilà donc nos amis installés côte à côte, et à terre, devant la toile installée sur leur malle. Ils se partagèrent la besogne, ce qui était d'autant plus facile que, Jan étant gaucher, ils pouvaient travailler sans se gêner mutuellement. Jan entreprit donc le côté jardin et Sander le côté cour, comme on dit au théâtre. Mais quel sujet choisir? Les Anglais avaient dédaigné, pour l'achat, leurs scènes flamandes, malgré tout l'humour qui s'en détachait. Il fallait trouver autre chose, et l'on se souvint à point d'une photographie, achetée chez un opticien aux jours de splendeur, et qui représentait un paysage suisse. Les Anglais aiment la Suisse; on peut même dire que la Suisse est un peu à eux; va donc pour le paysage suisse !

La journée n'était pas terminée que les deux pinceaux fraternels se rencontraient dans une exubérante et tapageuse nature. De hautes montagnes se reflétaient dans un lac d'un bleu intense qu'empourpraient, par places, les reflets d'un coucher de soleil rutilant. Le ciel était jaune citron, et la flore des Alpes reproduisait la gamme chromatique du spectre solaire. C'était éblouissant ! Aussi, sans perdre de temps, les deux amis se rendirent-ils, en portant alternativement leur chef-d'œuvre, car la route était longue, chez un marchand qui avait la spécialité du paysage, et surtout du paysage suisse.

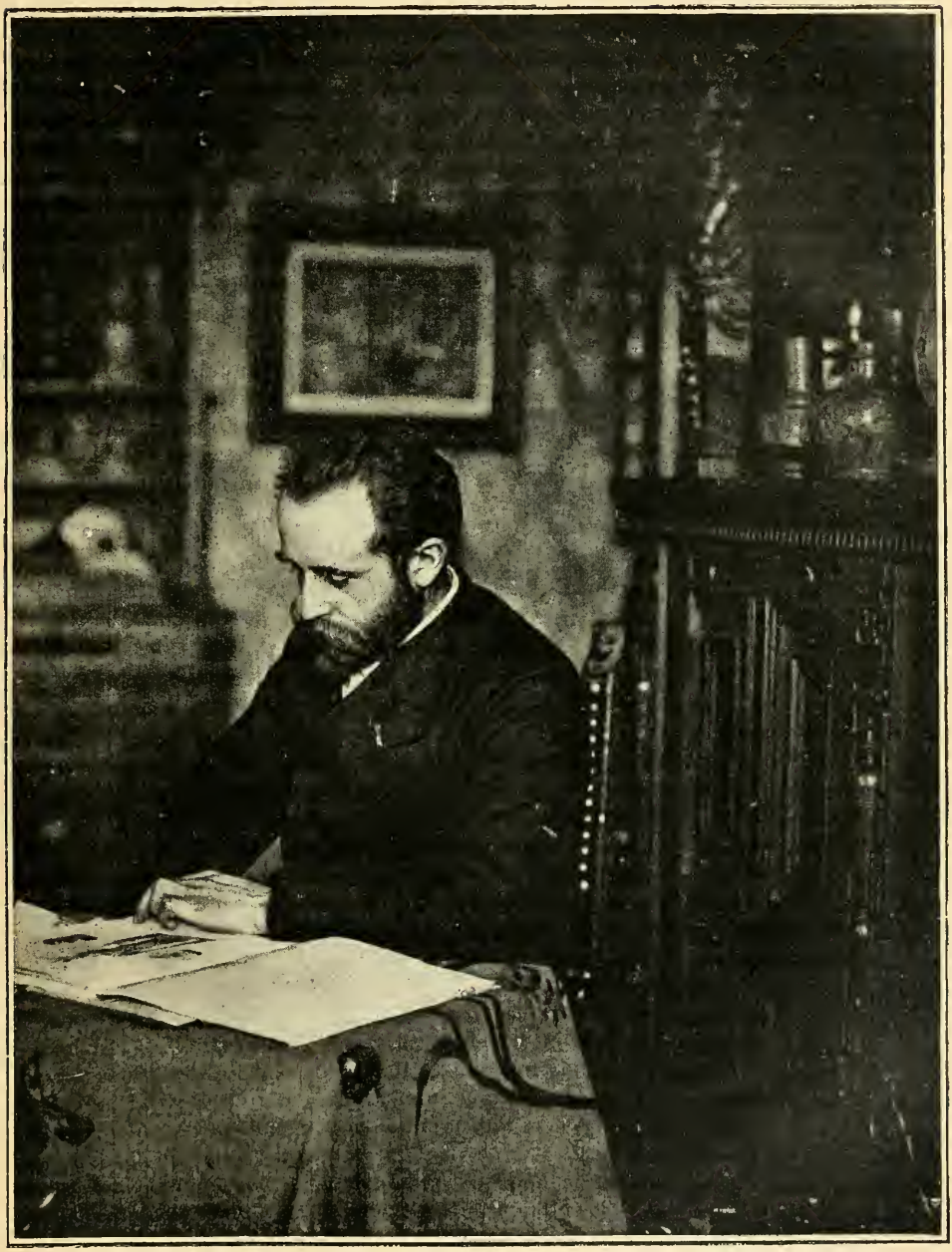
Cet homme admira fort la composition du tableau; mais il ne pouvait acheter ferme. Deux jours se passèrent donc encore au régime du pain et du chocolat; enfin, le troisième, au soir, le marchand leur annonça qu'il avait acquéreur, mais que celui-ci désirait, avant tout, savoir où se trouvait le paysage soumis à son choix.

Ils n'avaient pas songé à cela. Heureusement, Sander, homme de sang-froid, ne laissa paraître aucun trouble.

» Je n'ai pas le nom à la mémoire, dit-il d'une façon délibérée; mais nous le retrouverons sur nos carnets. »

Vite, ils coururent chez un libraire, où, feuilletant un album de vues suisses, ils remarquèrent un paysage qui se rapportait assez au leur. Le nom s'y trouvait; ils l'apprirent par cœur et se hâtèrent d'aller le communiquer au marchand, mais sa boutique était fermée. Le lendemain seulement, les amis eurent la joie de se présenter aux guichets de la Banque royale, où, contre la remise

d'un chèque, un homme grave prit dans | trente livres, comme un épicier qui



ALEXANDRE STRUYS

un baril une pelletée d'or, qu'il jeta sur une balance jusqu'à concurrence de | vend ses pruneaux. Trente livres! c'était la fortune, et nos amis en usèrent lar-

gement. Ils fréquentèrent les théâtres, les endroits publics, et aussi les lieux privés où leur donnait accès leur renommée naissante; car le paysage suisse avait été suivi de plusieurs autres. Succès de talent et succès de curiosité! car leur tenue était bien aussi pour quelque chose dans l'attention qu'ils provoquaient. Chapeau Rubens à larges bords, garni de plumes de paon; paletot jeté sur l'épaule, en écharpe et lié sur le devant par les manches; pantalon à jambes d'éléphant digne d'un trappeur des Pampas! Au musée, où ils copièrent à deux, et suivant leur procédé, le *Saint Jean*, de Murillo, leur présence fit sensation. Les visiteurs, étonnés de voir rendre un ancien maître avec une promptitude et une justesse à laquelle ils n'étaient pas accoutumés, faisaient cercle autour d'eux, s'informant de l'huile et des couleurs qu'ils employaient. Les acquéreurs se présentaient en foule, et les miss Gaud formaient légion.

Les deux artistes avaient donc devant eux tout un horizon de bravos, de guinées et d'aventures; mais la nostalgie de l'Escaut les tenait. Puis la mère de Struys devint subitement malade. Bref, les deux amis, en plein succès, bouclèrent leur valise et reprirent le chemin d'Anvers. Là, leur collaboration cessa d'elle-même, et chacun s'engagea dans sa voie propre, qui n'était ni pour l'un ni pour l'autre un chemin battu.

Pour Sander, ce fut une impression londonienne qui lui ouvrit toutes grandes les portes de la carrière. Les jours maigres qui avaient précédé la vente du paysage suisse lui avaient laissé d'âpres souvenirs, qu'il s'était promis de perpétuer par le pinceau. Il avait un sujet tout trouvé : la peinture à deux mains, sur la malle; mais il préféra travestir son ami Jan en musicien, travaillant pour la gloire. Il en résulta un tableau : *Peut-être!* qui, à l'exposition triennale d'Anvers, en 1873, plaça, du premier coup, son auteur en pleine lumière.

Struys fut discuté; mais il s'y attendait. Son œuvre était de réalisme; seulement il avait conscience que ce réalisme était vrai, et surtout qu'il ne versait pas dans l'ornière de la vulgarité. *Le Précurseur* d'Anvers fit justice des attaques dont le tableau du jeune débutant était l'objet. « Voici, disait-il, une œuvre qui a été faite sans système et sous l'empire d'une inspiration sincère. C'est du bon réalisme; c'est la nature prise sur le fait, et les plus petits détails sont tout ce qu'il y a de plus vrai. » On ne peut que souscrire à cette appréciation, en regardant ce novice du grand art, ce bénédictin du violon, raclant à satiété la même gamme, le même trait. Le hareng, le petit pain, le bol et la cafetière sur la table indiquent son menu; la chemisette au mur — tout un poème — dénote les fréquentations mondaines, les soirées, les concerts; et la couronne accrochée au-dessus d'une photographie, retour de Londres, sans doute, trahit les premiers succès de l'esprit et du cœur.

Peut-être! fut suivi de plusieurs toiles remarquées, dont la plus connue a pour titre *les Oiseaux de proie*. C'est l'histoire d'une captation au lit d'un mourant. Deux jésuites sont penchés sur le moribond. L'un, à la figure bilieuse, à l'allure sinistre, tient et guide sa main, tandis que l'autre, plus jeune, d'humeur moins farouche, mais aussi fanatique, lui montre le crucifix, symbole de la récompense qui l'attend au ciel pour l'abandon de ses biens d'ici-bas.

On se figure le bruit que provoqua cette œuvre de combat dans le Landerneau brabançon. Ce fut, autour du tableau de Struys, une lutte de maillet à goupillon. Par contre, ce qu'on ne pouvait refuser à cette peinture, c'était l'expression parfaite et troublante de ses types. Les journaux les plus opposés rendirent hommage à la valeur artistique des *Oiseaux de proie*, et ceux qu'une recommandable impartialité rendait sourds à toute polémique se bornaient, pour ne point paraître se détacher entièrement

du débat, à se demander si c'était bien la mission d'un peintre, que de transformer ses pinceaux en brandons incendiaires. Struys laissa dire et continua dans sa voie, qui, sans aucun but de propagande, nous montre les plaies et les douleurs de l'humanité souffrante, les angoisses et les dégoûts de la classe misérable, les tortures et les agonies des déshérités de ce monde à l'heure su-

PEUT-ÊTRE !

(Tableau d'A. Struys, appartenant à M. Ad. Oldenkoven, à Anvers.)

prême. Du même temps que les *Oiseaux de proie* datent les *Abandonnées*, qu'on peut voir au musée de Dordrecht, le *Mangeur de moules* et le *Sommeil interrompu*, qui excitèrent également l'attention. A ceux qui reprochent à l'auteur de *Peut-être* de rechercher trop les sujets à sensation, il répond qu'il n'y peut rien, qu'il a en lui le besoin inné de reproduire ce qui le touche, ce qui l'émeut, qu'il ne saurait ressentir une émotion sans éprouver le désir de la traduire en peinture, et que, finalement, à ses yeux, l'art ne consiste pas seulement à faire un tableau correct, voire impeccable. On a nommé Struys le peintre des mourants, parce que la plupart de ses tableaux représentent des moribonds. Pure question d'art et de sentiment, mais qui n'est pas exclusive, témoin cette *Oubliée,* que nous reproduisons, et qui appartient au musée de Philadelphie.

Aussi bien, hors de son atelier, l'ancien Sander reparaît. Ce fut à Bruxelles, où il avait transporté ses pénates après ses premiers succès, un joyeux trio que celui qu'il complétait avec van Beers et Lambeaux. Parties fines, séances d'esthétique, excursions et voyages se succédaient en une chaîne non interrompue. Le grand art en pouvait souffrir, à cause de la perte de temps, mais il y devait gagner par suite des impressions prises sur le vif que le cénacle recueillait, s'assimilait et discutait. Van Beers partit bientôt pour Paris, mais il fut remplacé par Teo Verstraeten, de la nouvelle école aussi, et comme les trois autres, d'amitié solide et d'humeur loquace. On assure même que cette dernière particularité jeta quelque acuité dans les rapports du trio, mais au point de vue de l'art seulement. Struys en convient, et il reconnaît aussi que son départ pour Weimar, où on lui avait offert une place de professeur à l'Académie, ne fut pas, vu les circonstances, un mauvais dérivatif.

Se figure-t-on Sander, l'indépendant, le révolutionnaire en peinture, bombardé *Herr Professor,* astreint à diriger un classique atelier, soumis aux exigences et aux mièvreries du fonctionnarisme? C'est pourtant ce qui advint. Un contrat de huit ans le liait à l'Académie de Weimar, et plusieurs années il tint bon, très choyé, bien en cour, recherché des femmes, mais éloigné, par les devoirs de son professorat, de ses chers travaux, de ses rêveries d'incubation artistique, de ses fièvres de production généreuse. Aussi, au bout de six ans et demi, sa patience fut-elle à bout, et malgré les supplications, les offres séduisantes et les sympathies flatteuses dont il fut l'objet, il quitta la petite capitale allemande pour revenir au berceau de ses triomphes.

Cependant son séjour à Weimar n'avait pas été stérile, car de cette époque datent *Oubliée,* déjà citée, *Alpha et Oméga,* une toile où chaque membre, de la vieille comme de l'enfant, dort d'un sommeil de plomb admirablement rendu; plusieurs portraits remarquables, entre autres celui de M^me^ Arnemann, l'ambulancière allemande bien connue, et enfin *Déception,* où l'humour de l'auteur du *Pot au lait percé d'un trou* se mêle à la pitié du peintre des *Abandonnées* pour tout ce qui peine et qui souffre.

Une vieille, proprement mise, encapuchonnée dans le manteau propre aux Anversoises, passe avec sa petite fille devant l'étalage d'un charcutier. Oh! les beaux cervelas! Ah! les pleines andouilles! Un jambon! Des côtelettes de porc! Que tout cela est donc alléchant! L'enfant regarde, hypnotisée par les bons morceaux. La vieille a tiré de sa poche une piécette... Hélas! elle n'est pas assez grosse!... C'est tout un poème de sentiment que cette scène, avec une pointe de comique irrésistible.

Struys avait quitté Weimar en 1882. Au cours d'un voyage à la Haye, où il avait un instant songé à se fixer, il épousa une dame hollandaise; puis il revint à Bruxelles, d'où à tout moment il se rendait à Anvers, où mille souve-

ALPHA ET OMEGA

(Tableau d'Alexandre Struys, appartenant à M. A. Van Stolk, à Rotterdam.)

nirs l'attiraient. Finalement il s'installa à Malines, qui est à moitié route des deux villes. Une demi-heure à droite, une demi-heure à gauche, et il retrouve d'un côté Rubens, et de l'autre Lambeaux.

Avec celui-là les séances d'esthétique avaient recommencé comme aux anciens jours, mais Struys se souvint à point de la mauvaise influence qu'elles avaient eue jadis sur son activité d'observation et de production. Or il s'agissait de rattraper six ans et plus de pédagogie. Il se remit donc énergiquement à la besogne; mais son tableau de rentrée, *Rêverie,* composé péniblement, comme il arrive quand on a pour quelque temps abandonné le labeur régulier, n'obtint qu'un succès d'estime.

On murmura dans le public.

— C'est dommage! Un garçon qui promettait tant! déclara publiquement un ami qui des plus chaleureusement avait acclamé ses premières œuvres.

Le propos est rapporté à Struys. C'est un coup d'aiguillon. Tudieu! il ne sera pas dit qu'il aura laissé péricliter son talent, sa renommée. Il reprend courage, renonce définitivement aux douces causeries du soir et disparaît. On ne sait ce qu'il est devenu. Il s'est enfermé; sa porte est close à tout venant; il travaille, il médite, il étudie pour récupérer les tendresses de cette favorite, si frivole, qui s'appelle la Gloire.

Elle lui revient et lui sourit après trois ans de retraite. En 1887, à l'exposition de Bruxelles, une toile à sensation lui ramène toutes les sympathies. Il a retrouvé sa note macabre, la bonne pour lui. C'est un enfant mort, et le tableau s'appelle *Morta!* L'année suivante, le *Gagne-pain* raffermit plus que jamais sa réputation.

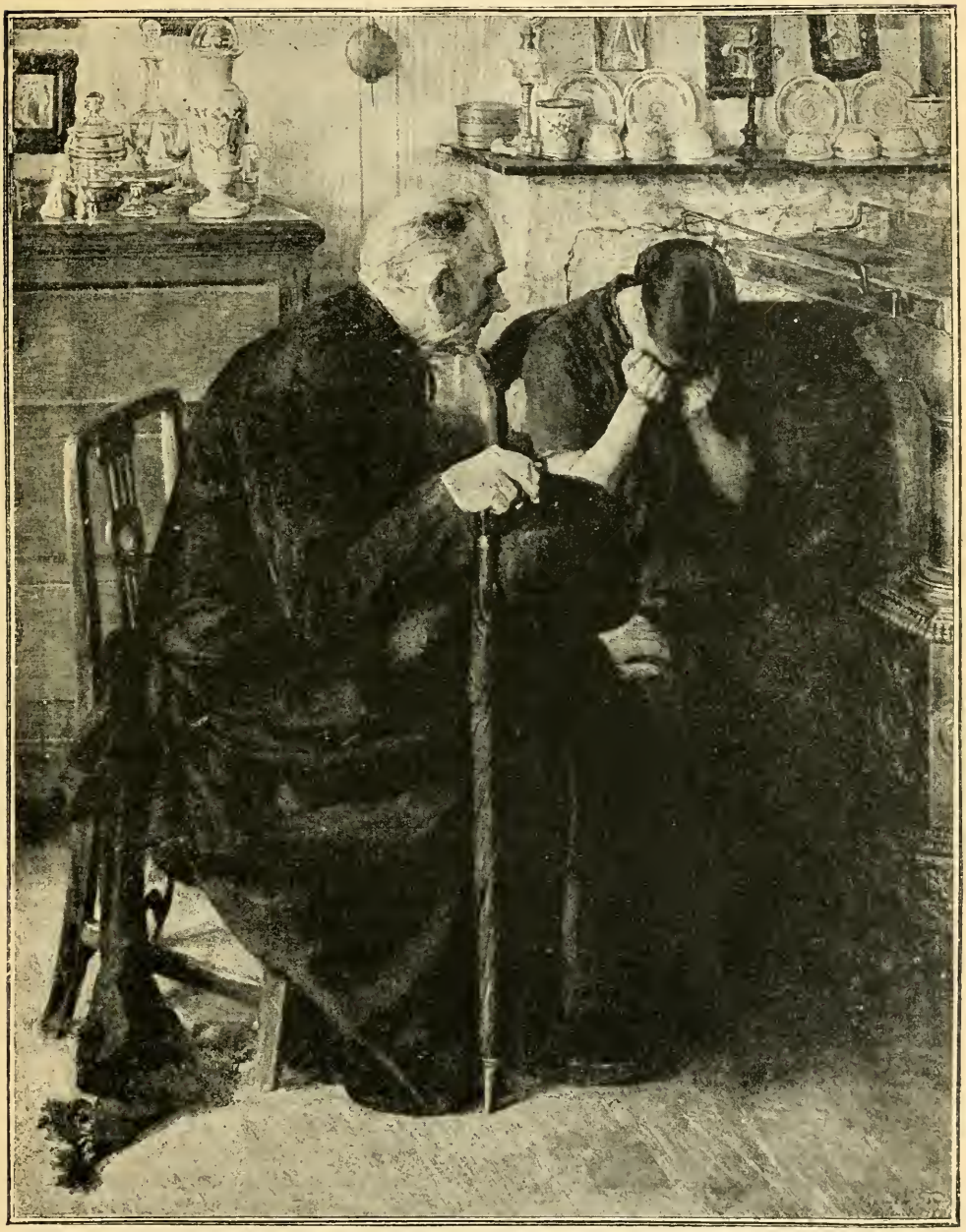
Ces deux toiles ont figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1889. Elles ont valu à leur auteur une première médaille, et c'était justice, car elles sont particulièrement attachantes et témoignent des plus hautes qualités d'étude et de facture. Cette mère, pleurant sur le berceau de son enfant, c'est l'incarnation de la douleur maternelle, — la plus cuisante, la plus imméritée, la plus cruelle des douleurs. La triste réalité se montre là dans sa plus navrante expression, et tout, dans le milieu qui encadre cette scène, concourt à la rendre saisissante. La clarté lourde, l'atmosphère pesante, qui plombent sur cette scène de muet désespoir, s'harmonisent avec elle. Il y a dans l'air, comme dans l'âme de la pauvre mère, du deuil, du néant. Sur une étagère des jouets, une poupée, des bibelots cassés, qui rappelleront l'enfant, toujours, et, passée la période de l'excessif chagrin, amèneront sur les lèvres maternelles un doux et tendre souvenir. N'a-t-il pas dit, le poète des *Nuits*, châtiant la désespérance, l'ensevelissement dans la peine :

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de [douleur?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur?

Le *Gagne-pain* est dans la même note, mais d'une autre tristesse. Un ouvrier, jeune encore, mais dont les traits sont contractés par la maladie, longue, implacable, est assis dans un fauteuil, près d'une fenêtre, qui filtre un jour pâle, désolant. Son visage trahit non seulement de torturantes souffrances physiques, mais des angoisses morales pour le moins aussi déchirantes. Pour le travailleur, le mal, c'est la misère. Quel regard il jette, le jeune ouvrier, tandis qu'elle ne le voit pas, sur sa mère, occupée à préparer une potion, prise à crédit, sans doute! Tout un drame, que ce regard!

Il en est de même dans tous les tableaux qui suivront. C'est la galerie du prolétariat funèbre, où le lit est, le plus souvent, en planches disjointes, où les draps sont effiloqués, où les murs, nus, ne connaissent que le buis bénit et l'image du colporteur. Le médecin des pauvres rédige l'ordonnance indispensable; le prêtre — qui n'a, celui-là, rien

de commun avec les sinistres dépouil- | suprême espérance, console et prie;



OUBLIÉE

(Tableau de Struys, appartenant à M. K.-K. Van Hoffen, à Utrecht.)

leurs des *Oiseaux de proie* — prêche la | l'homme, tassé sur ses gros sabots, re-

garde, inconscient, abruti; la femme, bravant la douleur, s'offre vaillante, souriante presque; et la mère, devant le berceau, qui bientôt sera cercueil, se tient la tête, anxieuse, angoissée.

Dans toute cette galerie si tristement humaine, les moindres détails de pose et de physionomie sont observés, et les accessoires, scrupuleusement rendus, ajoutent à la vérité de la scène. La main qui pend s'affale de tout son long; le bras qui se relève, inquiet, peint une douleur vive, un appel de détresse; l'œil, sec, qui fixe un point vague, recèle des larmes, que figent les affres du coma. Chaque personnage a son masque d'indifférence voulue, d'habitude professionnelle, de stoïcisme imposé. Sauf le rire, toute la gamme des rictus faciaux s'étale dans l'œuvre d'Alexandre Struys. C'est navrant, c'est vrai et c'est beau!

Mais aussi que d'étude, que d'observation journalière pour arriver à cette perfection! Le croirait-on? Doublé d'un infirmier volontaire, dévoué jusqu'à l'abnégation, Struys, par pitié et par amour de l'art, s'est fait le saint Vincent de Paul des malades pauvres. Il n'a pas d'atelier, il plante son chevalet sur place, dans la chambre même où souffre et gémit son modèle. Loin de la fuir, il s'imprègne de l'atmosphère méphitique qui l'environne. Elle est nécessaire à son œuvre, comme la lumière falote des petits logements, où le jour ne pénètre que tamisé par des vitres en gros verre, presque toujours enduits d'une buée maussade. Et là il soigne, il étudie, et il attend le moment propice.

Alors, tout son être plein de son sujet, il brosse rapidement sa toile. Jamais d'esquisse! Pas de dessin! — Le dessin, suivant Struys, affaiblit l'expression, et le premier jet est le seul qui soit vrai, qui rende exactement la pensée. Puis, pour avoir la justesse des valeurs et pour suivre exactement les proportions de ses personnages, il a toujours tous ses modèles à la fois. Ce détail a son importance, attendu que, d'après les lois de la perspective, tous les personnages devraient avoir la même grandeur, ce qui est bien différent dans la nature.

Autre question de perspective! Devant un tableau de Struys le spectateur éprouve une sensation toute particulière, qu'il ne s'explique pas, mais qui le frappe vivement. Il n'assiste pas à un drame, il vit dans ce drame; il peut croire qu'il vient de pousser la porte de la chambre mortuaire ou d'agonie et qu'il est lui-même un des personnages de la scène qu'il a sous les yeux. Cet effet, l'auteur du *Gagne-pain* l'obtient en peignant toujours debout.

On voit par ces détails avec quelle conscience, avec quel souci de l'exactitude Struys procède dans l'exécution de ses œuvres. Ajoutons qu'il ne travaille jamais à date fixe en vue d'une exposition ou pour une commande. Un tableau lui prendra huit mois, dix mois, un an, peu lui importe. De plus, il ne montre jamais une toile, même à ses plus intimes, avant qu'elle soit achevée. De cette façon, il garde intacts et dans toute leur pureté les sentiments qui lui sont propres. Il pousse son travail jusqu'à ce qu'il ait donné tout ce qu'il avait en lui. Les jours se suivent sans qu'il s'en inquiète, et quand il met sa signature au bas d'une œuvre, c'est qu'elle est complète.

Tel est le maître, soucieux de son art, et récompensé, chez lui, par de grands succès, que nous avons cru devoir révéler à nombre de nos lecteurs; car si son nom est populaire en Belgique, en Hollande, en Allemagne, il est peu répandu chez nous. Ses deux tableaux de 1889 furent cependant très remarqués; la presse s'en occupa, très louangeuse; et l'on se demanda pourquoi ce peintre belge, ou consacré belge, n'exposait pas plus souvent à Paris. Nous renvoyons ce vœu à qui de droit.

Edmond Neukomm.

STIGMATES PROFESSIONNELS

La plupart des métiers manuels, sinon tous, laissent des stigmates physiques à ceux qui les exercent. C'est une chose qui n'est nouvelle pour personne. On dit *des mains de travailleur;* et cette locution vulgaire exprime tout un ensemble de déformations professionnelles. C'est en effet aux mains que les métiers divers marquent surtout les ouvriers. Mais ce qui peut-être n'est pas de notion très courante, c'est que ces déformations professionnelles se distinguent entre elles; qu'elles sont différentes selon chaque profession particulière, et souvent même caractéristiques de telle profession.

Tout le monde a observé les mains d'une couturière. A l'extrémité de l'index gauche, sur le bord qui regarde le pouce, empiétant un peu sur la face palmaire, s'étend une plaque oblongue, deux fois environ plus longue que large, épaissie et dure. Cette plaque est criblée de petits points noirs et hérissée d'imperceptibles crêtes épidermiques, qui au toucher la rendent rugueuse comme une râpe. C'est une sorte de *callus* large et plat, déterminé par les éraflures et les piqûres continuelles de l'aiguille au point où l'ouvrière fixe et maintient sur son doigt l'étoffe qu'elle coud. Voilà un stigmate professionnel typique et très commun. L'aspect en est caractéristique, et, une fois constaté, ne s'oublie plus.

Des stigmates du même genre ou plus considérables, nombreux et divers, correspondent à la diversité des métiers. Ils permettent de reconnaître, très souvent d'une façon certaine, l'exercice effectif d'une profession déterminée ou tout au moins d'un ordre de professions. Quoique nous ne nous occupions ici de ces marques professionnelles qu'en simple curieux, l'utilité de leur étude minutieuse et méthodique n'échappera pas, au point de vue judiciaire, dans la recherche de l'identité des vivants ou des cadavres, en médecine légale.

C'est donc principalement aux mains que se localisent les stigmates. La main est un instrument vivant d'une souplesse merveilleuse, qui s'applique, s'adapte et se plie aux formes des outils, et c'est le contact et le frottement de ceux-ci qui amènent les déformations. Ce sont, dans la majorité des cas, des lésions permanentes de la peau. La peau peut être usée, ramollie, détruite même; le plus souvent — comme chez les couturières — elle est épaissie, depuis le simple *callus* jusqu'au durillon saillant en forme de cor et de bourrelet corné. Le degré, l'intensité de ces modifications ont une grande importance.

Voici, par exemple, une jeune femme dont les mains sont noirâtres; elle porte à l'index gauche un callus analogue à celui des couturières, mais plus noir, plus épais et plus râpeux. Cette femme est une piqueuse de bottines.

A ces stigmates superficiels et très circonscrits, les plus fréquents, se joignent, chez certains ouvriers, des déformations proprement dites des doigts, des membres, de la poitrine; mais, en tout cas, il est à peu près exceptionnel que les mains restent indemnes.

Beaucoup de ces stigmates sont communs à des catégories de métiers. Ainsi tous les ouvriers qui se servent de marteau et, en général, d'un instrument à manche rond tenu à poignée; les *gymnastes*, qui manient les haltères et se suspendent aux trapèzes, aux barres fixes, présentent à la paume des mains, soit des deux mains, soit d'une seule, à la base des doigts et en dedans du pouce, une ligne de gros durillons de forme ronde. C'est la forme, le siège, le nombre et le groupement des durillons

qui différencient les stigmates et précisent la profession.

Les *menuisiers*, les *ébénistes*, qui manient la varlope, se distinguent par un durillon très saillant au dos de la main droite, sur l'articulation de la première et de la deuxième phalanges de l'index. De plus, le vernis laisse aux mains des ébénistes une teinte particulière.

TONNELIER AU TRAVAIL

La vignette ci-contre représente un *tonnelier* maniant le « chasse-cercles », instrument qui a la forme d'un marteau et qui se tient de même. De l'usage de cet outil résultent aux deux mains des stigmates semblables, comme si l'ouvrier se servait de deux marteaux. A la paume de chaque main, dans la ligne de l'annulaire, s'échelonnent verticalement deux ou trois durillons, ronds et saillants, localisés au bord des plis de flexion. On se rend très bien compte de cette disposition sur la gravure suivante, représentant la face palmaire de la main droite de l'ouvrier. On remarquera sur l'annulaire même un quatrième durillon, développé à la face antérieure de la première phalange, près du pli articulaire. Il existe en outre des épaississements épidermiques au bord externe de l'index et sur l'éminence hypothénar (on donne le nom « d'éminences thénar et hypothénar » aux deux saillies musculaires limitant le creux de la main : la première plus forte du côté du pouce, la seconde du côté du petit doigt). Les *tonneliers* ont encore de l'usure des ongles déterminée par le maniement des cercles; de plus, pour placer ceux-ci, ils appuient fortement les pouces sur le bord des fûts, ce qui amène la production d'un durillon allongé sur toute la face externe de ces doigts.

Les *tailleurs de pierre* ont les marques ordinaires des ouvriers qui se servent du marteau, à la main droite. Et, comme ils tiennent leur maillet de façon que sa tête appuie sur le pouce et l'index, il en résulte à la même main une callosité sur l'articulation des deux phalanges du pouce et une autre sur l'articulation de la base de l'index. De la main gauche ils maintiennent leur ciseau dont la tête aplatie, par les coups de maillet, repose sur le pouce et l'index. Il se forme le long des bords opposés de ces doigts un cercle calleux et un durillon au dos du petit doigt.

Les *tourneurs en bois* portent plusieurs durillons ainsi placés : il y en a un de forme semi-lunaire sur le bord de l'index gauche, au niveau de l'articulation de la première phalange; un autre au pouce, juste à la base, ce dernier très gros, dur et saillant; un autre sur le bord de la main, au niveau du grand pli transversal de flexion, du côté du petit doigt. Ce doigt lui-même en porte un à l'articulation de sa phalangette ou extrême phalange. De plus, tous les doigts serrés l'un contre l'autre affectent

une certaine ressemblance avec les orteils. Leurs bords larges, aplatis, paraissent s'emboîter l'un dans l'autre. Une saillie dure, presque tranchante, d'épiderme corné, accuse l'angle du bord interne et de la face palmaire de chaque doigt.

Les stigmates des *brunisseuses* sont remarquables. Ils siègent aux deux mains. A droite, la paume tout entière est calleuse, durcie et noire, sauf au niveau des plis de flexion, qui conservent leur couleur et leur souplesse; c'est de cette main que l'ouvrière tient le brunissoir à poignée. De la main gauche elle fixe, en l'appuyant fortement sur la table de travail, l'ouvrage, qu'elle maintient serré entre le pouce et l'index. Aussi, de ce côté, toute la face dorsale et le bord radial de l'index sont calleux; un durillon épais pointe au niveau de l'articulation de ce doigt, juste sur la première des têtes osseuses qui saillent à la base des doigts quand on ferme le poing. La face palmaire du pouce est également épaisse et dure. Enfin, assez souvent, la dernière phalange du petit doigt, à droite, habituellement fléchie, ne se redresse plus que difficilement.

Les *coiffeurs* qui manient spécialement le fer à papillotes portent à la main droite un double durillon caractéristique affectant la forme d'un cor. Le premier à la face dorsale de la deuxième phalange (ou phalangine) du doigt annulaire, le second à la face palmaire du pouce, au bord interne de la première phalange. On note encore chez ceux d'entre ces ouvriers qui exercent la profession depuis longtemps déjà une certaine élévation permanente du thorax du côté qui travaille, occasionnée par le jeu prédominant des muscles de l'épaule.

Les *peigneurs de laine* ont au bord externe de l'index gauche un durillon très saillant et très dur produit par le frottement de la laine qu'ils serrent en ce point avec le pouce. Lorsque ce durillon se développe d'une façon excessive, les ouvriers le coupent comme un cor. Loin de les gêner, d'ordinaire cet épaississement épidermique leur donne plus de prise, et la laine, mieux saisie, glisse moins.

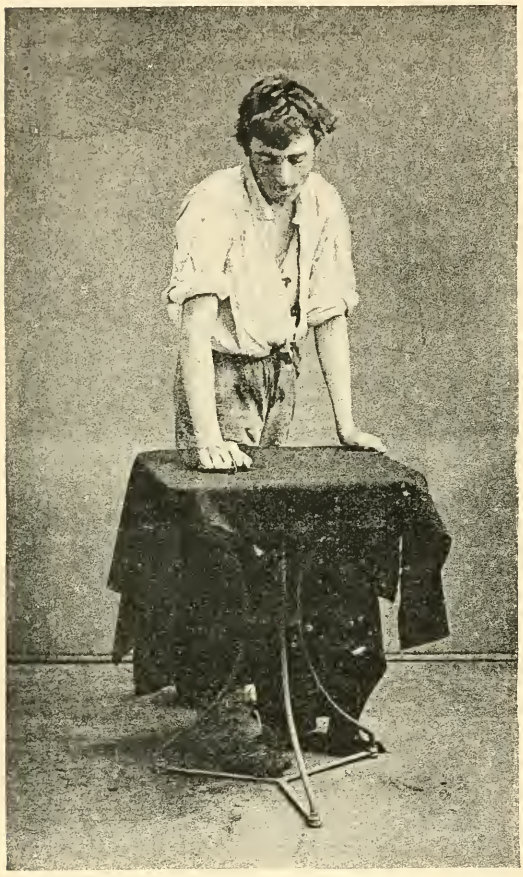
Les *peigneurs de crin*, qui enroulent les crins autour d'une poignée et de leur main droite, présentent un gonflement à la face dorsale de la main, au-dessus de l'annulaire et du petit doigt. Les *cardeurs de matelas*, dont l'avant-bras appuie sur le peigne, ont au point

MAIN DROITE DU TONNELIER : *Durillons palmaires.*

de contact une surface oblongue épaisse et dure.

Les *corroyeurs* sont debout devant leur table de travail. De la main droite, avec un chiffon de feutre ou de laine, ils frictionnent la peau qu'ils maintiennent fortement appuyée sur la table de la main gauche. On juge très bien du mouvement dans la figure ci-contre. Il en résulte deux durillons à peu près pareils, un au talon de chaque main : à droite, il provient des frictions exercées à poings fermés pour sécher la peau; à gauche, de la vigoureuse pression nécessaire pour empêcher la peau d'être entraînée par les tractions de la main

droite. A droite encore il se forme à la face dorsale des trois derniers doigts d'autres callosités, malgré le chiffon qui protège la main. Le très beau spécimen de durillon palmaire représenté ici siège en haut de l'éminence hypothénar, juste



CORROYEUR AU TRAVAIL

sur la saillie d'un petit os du poignet : le pisiforme.

Les *copistes*, surtout les vieux copistes, portent au petit doigt de la main droite un durillon latéro-dorsal, quelquefois très saillant ; de plus, le porte-plume laisse un sillon marqué sur l'extrémité du médius. Les *harpistes* ont l'extrémité des doigts des deux mains calleuse ; seuls les deux auriculaires sont indemnes. Enfin les *cochers* offrent aux deux mains des stigmates différents : à la main droite, qui tient le fouet à poignée, ce sont des marques analogues à celles que laisse l'emploi du marteau ; à la main gauche, ce sont les marques imprimées par les guides, deux sillons calleux : l'un entre le pouce et l'index, l'autre entre le médius et l'annulaire.

Après ces exemples, en voici d'autres d'un ordre différent. Certains métiers déterminent, avec de l'épaississement, l'usure de la peau ; d'autres en modifient surtout la couleur.

Ainsi les *horlogers* — notamment les ouvriers dits *rhabilleurs* — ont l'ongle du pouce droit très épaissi, lamelleux, écaillé, à force d'ouvrir les boîtes des montres. Le pouce et l'index gauche maintiennent de leurs bords rapprochés à la façon d'un étau les menues pièces d'horlogerie démontées. Les ongles de ces doigts sont usés, à peu près détruits sur leurs bords libres par le frottement de la lime. Ce fut à ces stigmates caractéristiques qu'on reconnut la main de l'horloger dans le crime célèbre de Joigny en mai 1888.

Chez les *blanchisseuses*, on trouve les deux sortes de lésions, épaississement et usure de la peau, avec modification de la couleur. Les paumes des mains, surtout de la main droite, sont calleuses, à cause du maniement du battoir, dont le manche se tient à poignée. Les doigts, assez souvent, restent demi-fléchis à l'état de repos. Chez celles qui s'appuient au rebord d'un baquet ou d'un tonneau, on observe un cal en bourrelet barrant les avant-bras. Ce cal est saillant et dur, bien distinct du simple épaississement cutané que présentent les cardeurs de matelas. Autour des callosités la peau est ridée,

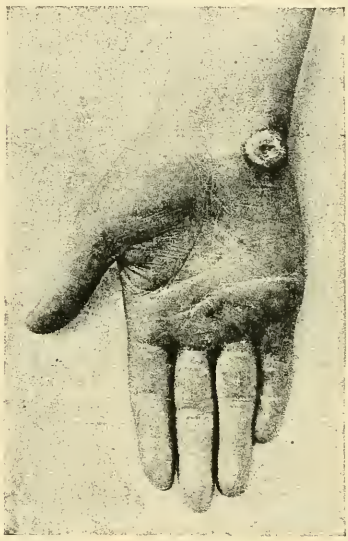
ramollie et blanchie par le séjour dans l'eau. La teinte en est tout à fait caractéristique. On retrouve cet aspect de peau détrempée et blanche chez des ouvriers qui travaillent les membres immergés dans l'eau, comme les *débardeurs*.

Les *laveuses au lavoir,* qui sont agenouillées dans des boîtes spéciales, présentent, avec les marques des blanchisseuses qui travaillent debout, des callosités et même de petites tumeurs molles — des bourses séreuses — aux deux genoux, devant la rotule. Nous retrouverons ce stigmate chez des artisans de métiers très différents.

Les *ouvriers employés au blanchiment des tissus,* des laines, par le soufre, imprègnent leurs mains d'acide sulfureux au contact des pièces. La peau se ramollit, se ride comme celle des blanchisseuses, mais elle n'en a pas l'aspect macéré; les lésions semblent plus superficielles et plus destructives. La blancheur de l'épiderme est plus franche et plus sèche. L'épiderme, soulevé çà et là, est même détruit par place, notamment au pouce et à l'index.

Les *corroyeurs* ont les mains tannées, d'un brun particulier. Les mains des *teinturiers* sont colorées d'une teinte uniforme qui résiste au lavage à l'eau et cède quelquefois difficilement même à l'action du chlore. Outre cette uniformité de couleur, les paumes sont durcies, mais sans callosités; elles restent lisses, comme parcheminées.

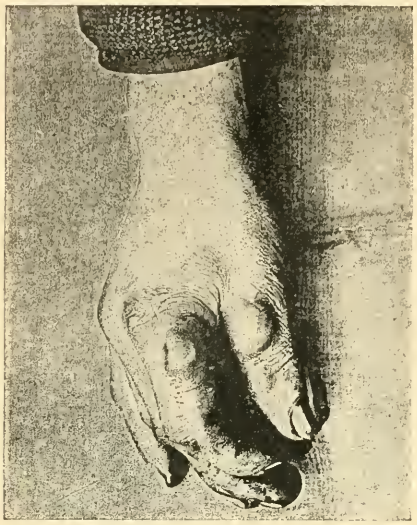
Les *ouvriers en minium* ont les mains rouges; les *ouvriers cérusiers* les ont jaunâtres, de la nuance exacte que donne aux téguments une jaunisse légère. De plus, comme tous les ouvriers qui travaillent le plomb, ils présentent souvent un signe particulier, symptôme initial d'intoxication par ce métal : le bord des gencives est comme ourlé d'un fin liséré violet bleuâtre, facile à reconnaître pour qui l'a vu. Les *serruriers,* les *forgerons,* tous ceux, en général, qui travaillent le fer, ont les mains marquées de cicatrices et noires, surtout au niveau des plis. Ceci les distingue, par exemple, des brunisseuses, chez qui les plis de la peau gardent leur souplesse et leur couleur naturelles. On les distingue encore facilement des charbonniers. Chez les ouvriers du fer, c'est de la poudre de fer qui incruste les plis de la peau et donne aux mains leur teinte noire ; il est facile, au besoin, d'isoler et de reconnaître cette poussière métallique.



MAIN DROITE DU CORROYEUR

En dehors des callosités, de l'usure et de la coloration de la peau, il y a d'autres marques professionnelles, associées ou non aux précédentes. Voici, par exemple, une ouvrière, une femme dont les mains sont blanches, lisses, sans callosités, ni cicatrices, ni teinte spéciale. On dirait des mains oisives. Mais, vite, vous remarquerez la forme particulière du pouce et de l'index droits. Leurs extrêmes phalanges — phalangine du pouce, phalangette de l'index — sont aplaties et élargies. Vous avez affaire à une *ouvrière fleuriste,* qui roule entre ses doigts déformés les fleurs artificielles. On a nommé cette déformation les « doigts en spatule ». On la retrouve, pour le pouce, chez les

repasseuses, les *vitriers*, les *cordonniers*, se surajoutant chez ces derniers à bien d'autres déformations plus considérables. Ce sont là des déformations proprement dites et qui, selon les métiers, se localisent diversement.



MAIN DROITE DU DÉCOUPEUR SUR MÉTAUX : *Bourses séreuses.*

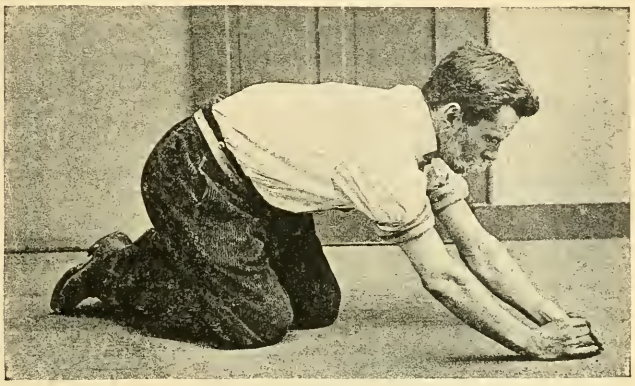
Les *nacriers*, qui meuvent leur meule du pied droit et qui y appuient fortement leur pièce de nacre, présentent à la longue, d'autant plus vite qu'ils ont débuté jeunes dans le métier, une saillie permanente de la hanche gauche et un abaissement de l'épaule du même côté. Chez les *hommes de peine* qui tirent les charrettes à l'aide d'une bretelle ou bricole, on note un développement exagéré des muscles de l'épaule, en disproportion absolue avec le reste du système musculaire général. En outre, à la base du cou, sur chaque épaule le frottement des bretelles détermine un épaississement calleux de la peau. Autrefois, au temps des *porteurs d'eau*, ces cals des épaules étaient surtout l'apanage de cette profession à peu près disparue aujourd'hui. Les *joueurs d'orgue*, qui ne sont le plus souvent que des mendiants ambulants, portent aussi la signature de leur profession. C'est, sur la partie antérieure de la cuisse, au-dessus du genou, une callosité assez large, développée au point où s'appuie la boîte de l'instrument.

Les callosités très prononcées se compliquent parfois, en certains points, de lésions spéciales dont nous avons déjà parlé. Sans être rares, ces stigmates sont moins fréquents. Ce sont les bourses séreuses. Voici, sommairement, l'idée qu'on peut se faire de leur structure. C'est un sac clos, souple, dont les parois en contact sont lubrifiées à l'intérieur d'un liquide rare, très légèrement huileux, qui leur permet de glisser doucement l'une sur l'autre. Toutes les articulations en sont pourvues normalement pour faciliter leurs mouvements. Les bourses séreuses ne se développent accidentellement qu'à la longue; il faut certaines conditions particulières. On les voit toujours au niveau d'un plan osseux immédiatement sous-jacent à la peau, et en des points où la peau déjà calleuse est soumise à des pressions égales, continuelles et assez fortes. En somme, c'est une sorte d'articulation anormale qui se forme entre un callus superficiel cutané

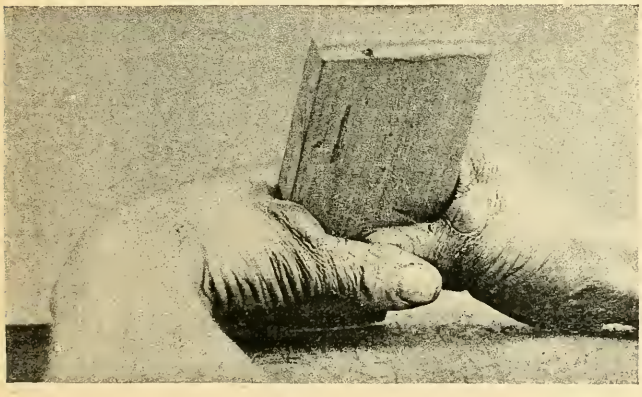
LE MÊME : *Cicatrices palmaires.*

et un plan osseux profond. Les gravures offrent deux exemples très nets de bourses séreuses des doigts, chez un découpeur sur métaux, et chez un ouvrier parqueteur.

Le *découpeur sur métaux* porte deux de ces petites tumeurs, à la main droite, sur les bords opposés de l'index et du pouce, au niveau du tiers supérieur de la première phalange de chacun de ces doigts. C'est la pression violente du balancier pendant la manœuvre de la machine, qui en amène le développement. De la main gauche l'ouvrier pousse sous le balancier les lames métalliques fraîchement découpées; les arêtes tranchantes de ces lames lui font, dans tous les sens, à la



RABOTEUR DE PARQUETS : *Attitude au travail.*



LE MÊME : MANIEMENT DU RACLOIR : *Bourses séreuses.*

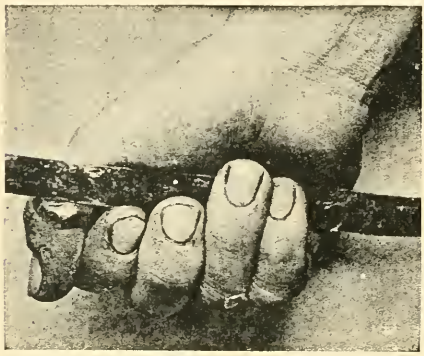
paume de la main des coupures superficielles. Cette face palmaire gauche, représentée ici, montre les cicatrices multiples de ces coupures.

On peut voir dans les deux figures suivantes la façon très précise dont les *raboteurs de parquets* tiennent et manient l'outil qui occasionne leurs stigmates professionnels. Les deux pouces croisés derrière le « racloir » servent d'appui aux autres doigts appliqués en avant et en bas, et qui meuvent la lame tranchante. Il en résulte la formation d'une forte bourse séreuse à la base et en dedans de chaque pouce, au niveau de la première articulation. Cette déformation double et symétrique est très apparente sur la figure, au point où posent les bords du racloir. Au niveau des deuxièmes articulations, les mêmes doigts sont le siège d'une autre callosité moins prononcée.

Les bourses séreuses se localisent assez souvent aux genoux. Nous avons vu les *laveuses au lavoir* ainsi marquées. On en observe aux genoux des *bitumeurs,* des *couvreurs,* des *parqueteurs.* En jetant un coup d'œil sur l'attitude, représentée ici, d'un de ces derniers ouvriers au travail, on s'explique facilement la production des bourses séreuses en avant des rotules. Rarement elles sont remplacées par de simples callosités épaissies. Les *religieux et religieuses* de divers ordres

portent également ces stigmates spéciaux.

Chez les *tourneurs en cuivre,* nous trouverons des déformations plus générales. Ces ouvriers travaillent debout en s'appuyant de côté et en arrière sur une barre en fer. Ils maintiennent leur outil de la main gauche et le dirigent de la main droite, en le fixant fortement sur la partie antérieure de leur poitrine. Du pied gauche ils meuvent la pédale du



MAIN DU CORDONNIER MANIANT LE TRANCHET : *Durillon du pouce.*

tour. Au niveau où leur outil appuie sur leur poitrine, la paroi de celle-ci se renfonce, tandis qu'elle fait saillie immédiatement au-dessus de ce point. On trouve donc sur ces ouvriers une sorte de crête proéminente formée par les deux secondes côtes et la partie correspondante du sternum, barrant la poitrine et plus bas au-dessous de cette crête, sur le sternum et les extrémités des côtes adjacentes, un méplat assez large, déprimé par la pression de l'outil. De plus, l'ensemble du thorax est déjeté; le côté droit est porté en avant par la flexion des côtes qui proéminent et s'incurvent en avant avec tout le côté. Les pieds, comme ceux de tous les tourneurs, sont déformés. La plante est volumineuse, épaisse; la peau est dure et cornée; les extrémités des orteils sont élargies en forme de spatule. C'est surtout le pied qui fait tourner le tour — généralement le pied gauche — qui présente les déformations les plus accusées.

Les déformations professionnelles des *cordonniers* sont classiques entre toutes, comme celles des tailleurs. Les mains des cordonniers sont noirâtres et calleuses, leurs ongles écaillés. Le pli des index, entre les deuxième et troisième phalanges, est durci, crevassé par le frottement du fil poissé; le bord des deux mains, du côté de l'auriculaire, est épaissi par la « manicle » qui sert à tirer le fil, et les coupures faites par celui-ci laissent des sillons noirâtres sur la face dorsale des doigts. A leur extrémité palmaire les deux index ont la peau déchiquetée et usée par les têtes des pointes et des clous que ces doigts mettent en place et appuient fortement avant le coup de marteau. Quant à la main droite, elle porte, avec les stigmates vulgaires dus au maniement du marteau, un durillon caractéristique, qui siège au bas de la première phalange du pouce à la face antérieure. Il est déterminé par l'usage du « tranchet ». Cet outil consiste en une lame d'acier, légèrement incurvée dans sa longueur et sa largeur. Son extrémité, taillée obliquement en biseau, est seule tranchante. Comme la figure l'indique, le durillon professionnel se développe juste au point où le bord mince de l'outil prend son point d'appui. Fréquemment il existe un deuxième durillon, dû à la même cause, moins saillant, au-dessus du premier, sur l'articulation du pouce avec la main. Indépendamment des callosités, le pouce et l'index droits qui tirent et lissent le fil, en l'enduisant de poix, s'aplatissent et se déjettent. A gauche, nous avons vu que le pouce prenait la forme dite « en spatule », l'ongle de ce pouce est épaissi; son bord libre est éraillé, dentelé, sillonné par les coups d'échappement de l'alène. Les marques professionnelles de ces artisans ne se bornent pas à celles des mains. Sur leur corps, à la partie inférieure du sternum et dépassant cet os à droite et à gauche, on trouve une dépression profonde, un

creux circulaire, régulier. C'est le point de pression de la *forme* sur la poitrine. Cette dépression est nettement circonscrite et n'entraîne pas de déformation générale de la cage thoracique : ce qui distingue les cordonniers des tourneurs et surtout des tailleurs. Ce n'est pas tout encore. A la cuisse, au point qui supporte la pression du tire-pied et du martelage, malgré l'interposition d'un tampon de cuir, la peau est aplatie, et glabre par destruction des follicules pileux et des glandes.

Les *tailleurs* ne sont guère mieux partagés. Ces ouvriers travaillent les jambes croisées, le corps penché en avant. A chaque pied, sur le petit orteil, il y a une callosité rougeâtre. Chaque cheville porte, à sa partie saillante en dehors, une tumeur molle, rouge, qui peut atteindre le volume d'une noix. Au bord externe de chaque pied, au-dessous de cette première tumeur, il y en a une seconde semblable, mais plus petite, au niveau de la saillie osseuse située à peu près au milieu du bord du pied. Ces tumeurs sont des bourses séreuses. Très développées chez les anciens ouvriers, elles sont remplacées chez les jeunes par un gonflement et une rougeur de la peau aux mêmes points. Comme les cordonniers, les tailleurs ont une dépression de la partie antérieure de la poitrine. Mais cette dépression siège plus bas, au-dessous de la pointe extrême du sternum. Au-dessus d'elle, on trouve une voussure des côtes; c'est une déformation générale du thorax comme chez les tourneurs en cuivre, mais moins forte.

Il y a longtemps que les déformations fréquentes des tailleurs et des cordonniers ont été remarquées. Un ancien auteur italien, qui a écrit sur les maladies des artisans, Ramazzini, les signale comme d'observation vulgaire. De son temps, les communautés ouvrières défilaient en corps aux cérémonies religieuses. Et Ramazzini parle du *plaisant spectacle* qu'offrait aux processions le défilé de ces deux corporations, — les cordonniers et les tailleurs, — à cause du nombre de déjetés, de courbés, de boiteux et de bossus que ces pauvres gens comptaient parmi eux.

En dehors des professions signalées au courant de cet article, bien d'autres entraînent chez les ouvriers des marques physiques permanentes. Je crois néanmoins avoir passé en revue, parmi les déformations professionnelles, les plus importantes et les mieux connues. D'ailleurs, si je n'ai parlé que de ces stigmates visibles, plus ou moins indélébiles — modifications cutanées, attitudes vicieuses acquises — il ne faut pas croire que les divers métiers ne déterminent chez les ouvriers que de telles déformations tout extérieures. Maintes industries amènent plus ou moins lentement des troubles plus insidieux et plus profonds qui compromettent la santé générale et quelquefois la vie elle-même. On sait à quelles lésions sont exposés les ouvriers qui travaillent le phosphore. La nécrose phosphorée en est un des pires exemples. Qu'on y joigne les accidents dus au maniement du plomb, du mercure pour ne citer qu'un même ordre d'industries dangereuses. L'étude des accidents de ce genre constitue un chapitre d'hygiène sociale d'un grand intérêt, mais tout à fait en dehors des limites de mon présent sujet.

Dr B.

RÉCITS D'AFRIQUE 1841

« Je me trouvais à Constantine rentré de Djimilah par où j'avais débuté, et occupé avec mes hommes aux travaux de la Casba, lorsque le général Bugeaud, récemment nommé gouverneur général de l'Algérie, vint visiter la ville précisément à l'occasion de nos travaux. Je fus chargé de le recevoir à la tête de mon détachement, quatre-vingts sapeurs environ, reste d'une compagnie de cent cinquante hommes qui, depuis cinq ans qu'ils étaient en Afrique, avaient guerroyé ou fait des travaux de leur métier dans les trois provinces.

« Le général passa devant nous avec une certaine lenteur, s'arrêtant par moment à nous inspecter et me sembla favorablement impressionné de l'attitude de ces vieux troupiers qui, avec leurs figures bronzées, leurs longues capotes plus ou moins râpées, leurs buffleteries en croix sur la poitrine, encore comme du temps de l'Empire, pouvaient lui rappeler les grognards de ses premières années militaires. J'ai lieu de croire que ce fut à cette impression restée dans son souvenir que nous dûmes, mes sapeurs et moi, d'être demandés par le général pour prendre part dans des conditions tout à fait exceptionnelles, moi seul officier du génie, à une expédition d'automne ; la troisième, depuis la rentrée du général en Afrique, de celles entreprises contre Abd-el-Kader, où Bugeaud, avec une activité et une ardeur dont on n'avait pas vu jusqu'à lui d'exemple, s'attachait à la poursuite de son insaisissable ennemi, de manière à ne pas lui laisser un jour de répit pour se remettre et se reconstituer.

« De Bône, où nous avions été appelés depuis, nous fûmes donc dirigés par mer sur Alger. A Alger, je fus nanti par la direction du génie de trois ou quatre cents outils, pioches, pelles et haches, de six mulets pour les porter, puis embarqué avec le général dans son propre bateau (commandant Fourichon) pour Mostaganem, où nous attendait le corps de troupe dont je devais faire partie.

« Toutes dispositions prises pour l'organisation de notre petite armée, nous fûmes placés par le général en tête de la première colonne, c'est-à-dire immédiatement à sa suite, moi le premier après lui, et mes sapeurs se trouvèrent alors attachés à son service personnel, comme sa garde propre, posant sa tente à l'arrivée au bivouac, la levant au départ et pendant la nuit entretenant de bois son foyer, mon tambour donnant le signal de toutes les batteries de l'armée.

« Je dois ajouter que, comme la charge de mes bêtes se trouvait assez légère, le général m'adjoignit — pour porter leurs bagages et ce que quelques-uns pourraient recueillir dans le cours de l'expédition — un groupe de cinq ou six savants ou érudits que nous baptisâmes du nom de *Commission scientifique de l'Algérie*. On y voyait, comme président officieusement désigné par ses collègues, le Père Enfantin, qui, revenant de son exil volontaire en Égypte, à la suite de ses désillusions de Ménilmontant, avait pris ce détour de l'Afrique et cette situation en manière de transition pour rentrer en France.

« Le général s'approchait volontiers de ces messieurs pour causer avec eux des sujets qui pouvaient les intéresser, particulièrement pour s'entretenir avec le Père Enfantin de ces questions d'économie sociale, d'améliorations populaires qui ont hanté toujours plus ou moins son esprit. Le général entrait dans toutes ces questions, comme du reste sur tous les sujets, avec un bon sens qui est devenu

légendaire, et moi, à portée de tout entendre et de tout voir, je jouissais singulièrement de tout ce que j'observais dans cette puissante nature, en tant de points si complète. Dans ce temps-là, le grand homme n'avait pas encore été élevé par la renommée jusqu'aux sommets où l'a déjà placé l'histoire. Aussi ce que ma situation et mon service près de sa personne me faisaient découvrir en lui avait pour moi tout l'attrait de la nouveauté et m'inspirait l'admiration la plus vive.

« La première partie de l'expédition se passa sur les bords de la Mina, affluent inférieur du Chélif, à faire des razzias sur les tribus hostiles, à battre Abd-el-Kader lui-même, à lui tuer du monde, à lui prendre des hommes et des chevaux, lorsque, pour protéger ses amis, il venait s'exposer à nos coups. En guerroyant ainsi nous arrivâmes à Mascara, où notre petite armée trouva toutes sortes de ressources pour se ravitailler.

« Nous remettant en route toujours à la poursuite de l'émir ou de ses lieutenants, nous fûmes rejoints dans la plaine d'Ehgris par la colonne de Lamoricière, à qui le gouverneur confia le commandement des troupes, se réservant seulement la direction d'ensemble et naturellement l'autorité supérieure.

« Mes sapeurs jusqu'à ce moment suffirent très bien à tout ce qui leur fut demandé. Nous n'eûmes, en fait de travail méritant d'être noté, que le passage de la Mina, qui, s'étant creusé un lit très profond dans les terrains d'alluvion du bas Chélif, ne pouvait être franchie que par de longues rampes à pratiquer sur les deux rives. Mais, pour l'établissement de ces rampes, le général adjoignit à mes sapeurs deux bataillons de travailleurs, qui, se relevant d'heure en heure et pouvant alors être occupés sans relâche, me permirent de les terminer très praticables dans la même journée, de sorte que nos escadrons pouvaient en profiter dès le lendemain pour aller chercher, et battre un fort parti de réguliers qui, se croyant protégés par ce fossé profond de la Mina, étaient venus parader en face de nous sur l'autre rive, dans la confiance qu'ils pouvaient impunément nous braver. Nous justifiâmes ainsi les prévisions du général, qui, avec son bon sens pratique par excellence, proportionnant les moyens au but à atteindre, avait jugé que mon simple détachement et son lieutenant pouvaient lui suffire.

« C'est dans ces marches de jour et de nuit, suivant les nécessités de la poursuite, qu'il me fut donné d'observer dans des détails qui ne sont jamais passés de mon souvenir, non pas seulement le génie militaire du général apportant en Afrique un nouveau système de guerre, le seul efficace et le poursuivant avec une activité infatigable servie par une vigilance que rien ne trouvait jamais en défaut, mais, qualités plus touchantes, ses ménagements pour ses soldats, les soins minutieux qu'il prenait de leur bien-être, ou même seulement de ce qui pouvait leur être agréable, se laissant aller parfois jusqu'à des complaisances comme pourrait en avoir un père pour ses enfants.

« Je veux t'en citer un exemple : un jour que nous étions partis pour une destination que nous ne devions atteindre que le lendemain, voilà qu'au milieu de notre marche, à l'heure de la grande halte, dix ou onze heures du matin, nous nous trouvâmes devant un joli cours d'eau, comme sont en France dans les campagnes les canaux des moulins, où coulait lentement à pleins bords une eau tiède à la température des bains ordinaires. L'heure était déjà chaude, et, devant cette immense baignoire, une tentation irrésistible poussa les hommes à s'y précipiter, ne conservant de leurs vêtements que leurs pantalons en guise de costume de bain, et alors voilà des ébats, des joies, des cris, dont le bruit, arrivant au général, attira sa curiosité vers le lieu de cette exubérante gaieté, et, tandis que je marchais à quelques pas derrière lui, je l'entendis murmurer se parlant à lui-même : « Comme ils sont heureux ! comme ils sont con-

tents! ma foi, nous allons rester », et de sa grande voix qui se faisait entendre de toute sa petite armée, il se mit à pousser ce cri : « Nous nous arrêtons ici, nous restons, — dites que nous restons. » Tu peux te figurer la joie de nos hommes et leurs sentiments en retour pour leur général si bon, si attentif à ce qui pouvait leur plaire. Le général, en effet, n'avait pu se résoudre à laisser passer, sans en profiter, cette occasion de leur faire un grand plaisir.

« Mais, pour la marche du lendemain, il nous manqua cet après-midi de la veille, et le jour tirait à sa fin que nous n'étions pas encore arrivés ni sur le point d'arriver. En ce moment se présentèrent au général des éclaireurs lui apportant des renseignements qui sans doute le rassurèrent, car il s'engagea immédiatement, et nous à sa suite, dans un étroit défilé où il eût suffi de quelques hommes roulant sur nous des pierres des hauteurs voisines pour nous causer de grands dommages. Mais ce danger n'existait pas, disait le général le lendemain, car personne n'avait pu savoir que nous devions passer par là, et nous eûmes à cheminer trois heures, éclairés seulement par la lueur des étoiles, — l'infanterie au milieu dans le lit desséché d'un torrent parsemé de gros blocs à travers lesquels il fallut nous débrouiller, — les mulets et les chevaux sur les bords conduits à la main à travers les buissons; mais cela sans aucun murmure de la part des soldats, seulement quelques mots de plaisanterie pour dire que le général se rattrapait bien vite de ses faveurs de la veille. Il était dix heures quand nous sortîmes de ce défilé. Nous nous trouvâmes alors dans une petite plaine arrosée par un joli cours d'eau, entourée de hauteurs qui en faisaient un bassin charmant. C'était la Guetna, le lieu même d'où était sorti Abd-el-Kader, où était sa maison paternelle, une espèce de retraite pour des marabouts, un lieu d'études et de prières, où l'Émir avait été élevé. Nous rentrâmes à Mascara, le surlendemain. L'armée campée auprès de la ville, le général nous y laissa reposer deux jours et, après adjonction d'une compagnie du génie, nous dirigea vers Saïda, qui était une forteresse formée d'une bonne enceinte et capable de résistance si nous la trouvions défendue. C'est dans la première nuit de notre marche vers Saïda que nous arriva la surprise que tu me demandes de te raconter.

« Tu as vu plus haut que, du moment où nous fûmes rejoints par Lamoricière, le gouverneur avait confié à son lieutenant le commandement des troupes. Ce commandement impliquait comme charge principale pour le général et son chef d'état-major, le colonel Pélissier, l'établissement du camp à la fin de chaque journée (le camp toujours en carré, l'infanterie sur les quatre faces, tout le reste au milieu) et de placer des grand'gardes sur chaque face, pour assurer le repos des troupes pendant la nuit, les garantir contre toute surprise. Le général Bugeaud *n'avait jamais manqué* à cette précaution nécessaire, et, pour ma part, je l'avais toujours vu, à l'arrivée sur le lieu du campement, ne descendre de cheval qu'après avoir indiqué aux chefs de corps et aux officiers venant prendre ses ordres pour cet objet, les postes à occuper autour du camp. Souvent même il ne se retirait sous sa tente pour la nuit qu'après s'être assuré par lui-même que ses ordres avaient été bien compris et exécutés.

« Le général Lamoricière et son chef d'état-major n'avaient sans doute pas l'habitude de la même vigilance; car, au moins cette nuit-là, — la tente du gouverneur et mes sapeurs à sa droite, — nous nous trouvâmes tout à fait à découvert contre les approches de l'ennemi.

« Le camp était établi de cette façon : sur la première face, la face d'arrivée, qui était aussi celle du départ, la tente du gouverneur au milieu, mes sapeurs à sa droite, la touchant presque, puis la compagnie du génie prise à Mascara et, pour terminer, un bataillon de zouaves; de l'autre côté, un régiment de ligne.

« L'heure du repos arrivée et tout le

monde dans son premier sommeil, nous voilà réveillés par une fusillade des plus violentes, les balles sifflant sur nos têtes d'une façon si drue, si serrée, qu'il semblait qu'en nous redressant nous ne pouvions manquer d'être atteints. M'étant couché tout habillé et botté, comme il m'arrivait souvent de le faire, je fus vite sur pied, et mon premier soin fut de courir aux feux des marmites — qui servaient de point de mire — pour les éteindre. « Sapeurs, criai-je à mes hommes encore à moitié engourdis sous leurs tentes-abris, passez-moi vos bidons pour en répandre l'eau sur vos feux. » Comme ils tardaient à le faire (en ces moments les minutes sont longues) : « Eh bien, leur dis-je, vous vous passerez de bouillon pour demain. » Et d'un coup de pied je renversai deux marmites à ma portée. Mais de bouillon pas une goutte : le riz qu'on y avait mis à cuire dans la soirée l'avait tout absorbé. Il fallut me rabattre alors à éparpiller les tisons et à les étouffer. Les balles cassaient entre mes mains les branches à demi calcinées et mon ordonnance, accouru un des premiers, fut tué à côté de moi. Tandis que quelques hommes qui étaient venus à mon aide continuaient cette besogne, je courus à ceux qui, les premiers levés, avaient sauté sur leurs armes, pour les empêcher de tirer, leur disant qu'ils allaient atteindre les soldats de nos avant-postes, que j'avais cru un moment disputant à l'ennemi les approches du camp. Mais l'illusion fut de courte durée, car les feux sur nous étaient trop nourris. Je ne m'occupai plus alors que de mettre tout mon monde en ligne sur le front de bandière et d'attendre des ordres, lorsqu'un détachement de zouaves, parti de la droite, s'étant jeté sur le flanc des Arabes, les dispersa.

« A ce moment m'arriva une rencontre assez singulière. Voyant un homme que je pris pour un sapeur se diriger, nous tournant le dos, vers l'intérieur du camp, je me précipitai sur lui : « Où allez-vous? C'est de ce côté-ci qu'est l'ennemi ». Et le retournant brusquement, je reconnus Lamoricière, qui, suivant son habitude de courir au danger, était venu vers nous et se retirait du moment qu'il nous avait vus en bonne disposition.

« De grand'gardes, nous n'en avions pas eu devant nous. Le colonel Pélissier, dont c'était pourtant le devoir spécial, comme chef d'état-major de l'armée, d'en placer tout autour du camp, avait négligé cette partie de notre front et peut-être même toute la face. Aussi les réguliers de l'émir, trouvant le terrain libre, et personne n'étant là pour signaler leur approche, s'étaient glissés de buisson en buisson jusqu'à cinquante pas de notre front et avaient fait, sur la tente du général, dont l'emplacement avait sans doute été auparavant reconnu, cette décharge qui eût pu être bien funeste si, par le plus heureux des hasards, l'assiette du camp, qui se trouvait légèrement en pente vers l'arrière, ne nous avait tenus sous le passage des balles de nos assaillants, qui, d'ailleurs eux-mêmes dans l'obscurité, avaient mal visé et tiré trop haut. Nous eûmes cependant quelques hommes atteints.

« Cette alerte, fort vive, n'avait pas été sans avoir jeté une assez grande agitation dans le camp, et, le calme revenu, tous les chefs de corps s'empressèrent de venir vers nous pour chercher des détails d'abord et surtout en témoignage de sympathie respectueuse pour le général qui avait été particulièrement exposé. Mais le général en avait été quitte pour sa vaisselle de fer bossuée par les balles qui le cherchaient lui-même et qui heureusement n'avaient pas atteint sa personne. Comme le grand feu du général, vite reconstitué, se trouva en ce moment tout flambant, ces messieurs se groupèrent autour, moi à quelques pas sous ma tente où je m'étais retiré, mais d'où je pouvais tout entendre.

« Le sujet de la conversation fut naturellement cette attaque dont nous venions de sortir indemnes et qui eût pu nous causer bien du mal. « Si les Arabes avaient eu plus d'audace, disait le géné-

ral, ils auraient pu passer sur le corps des sapeurs endormis, pénétrer dans le camp et y causer les plus grands désordres. Sans doute, nous les aurions étouffés ; mais à quel prix ! »

« Et alors de reprendre son thème, bien souvent renouvelé, de la nécessité de se garder à distance, de la nécessité des postes avancés pour signaler les approches de l'ennemi, donner par là aux troupes en arrière le temps de reprendre leurs esprits, c'est-à-dire tout leur courage et de se trouver alors prêtes à le bien recevoir. De sa bouche ordinairement familière sortaient des paroles vibrantes devant lesquelles tous les respects se taisaient, lorsque le colonel Pélissier, qui se trouvait particulièrement visé par ces observations, se mit à dire : « Je me permettrai pourtant de vous faire observer, mon général, que, tandis que les sapeurs hésitaient, dans tel régiment là-bas, tout le monde était prêt. — *Qu'est-ce à dire, monsieur,* reprit le général avec vivacité, *que les sapeurs ne sont pas de bons soldats ! Pour moi, ils me rappellent la vieille garde.* » Et comme le colonel semblait vouloir insister : — *Et moi-même, monsieur, je n'ai pas su trouver ma casquette !*

« C'était une parole sublime et qui pourrait trouver sa place parmi les mots de Corneille. Qui oserait, en effet, contester au général, dont nous connaissons la carrière, cette confiance absolue dans son propre courage? Et, dès le lendemain, furent adaptées, à la sonnerie de l'entrée en marche de la colonne, les paroles si connues depuis de la casquette du Père Bugeaud.

« C'est là l'histoire bien exacte de l'épisode de la casquette. M. d'Ideville, racontant ce même épisode, le finit d'une façon plaisante qui, certes, n'était pas de mise dans ce moment-là. Si, dans ses relations avec le personnel sous ses ordres depuis le plus petit jusqu'au plus élevé, le général se laissait aller à la bienveillance, à la bonhomie qui était le fond de son caractère souverainement bon, personne ne s'élevait plus haut que lui dans sa dignité, dans les circonstances où entrait en jeu l'autorité de son commandement, et je t'assure bien que, dans ce que je viens de te raconter, il n'y avait point place pour le moindre sourire. Et d'ailleurs le général avait eu le temps de retrouver sa casquette.

« Arrivés devant Saïda, nous trouvâmes la forteresse évacuée. Et comme raser ces belles murailles eût pris trop de temps à l'armée, le général, après m'en avoir fait faire le lever, ainsi que celui des bâtiments de l'intérieur, se contenta d'y faire faire de larges brèches au moyen de fourneaux de mine fabriqués sous les fondations dans la nuit même, et qui, par leur explosion à l'heure du départ le lendemain, donnèrent à l'armée un beau spectacle.

« Après Saïda, nous fîmes encore quelques courses dans les environs, entre autres sur le haut plateau du désert d'Angad, au Sud, et nous rentrâmes brusquement à Mostaganem.

« L'état général de la santé de l'armée avait décidé le général à ce prompt retour. C'étaient des indispositions nombreuses occasionnées dans les troupes par les eaux plus ou moins malsaines dont nous nous étions abreuvés, à commencer par les eaux de la Mina, où l'un de nos savants avait découvert dans les flaques desséchées des cristaux de sel d'Epsom ! Quelques journées pluvieuses assez mauvaises, les fatigues aussi des marches de nuit où la privation de sommeil devient à certaine heure si pénible, ne nous avaient guère permis de nous remettre. Vers la fin, ces indispositions avaient pris un caractère assez grave pour alarmer la sollicitude du général qui, coupant court à ses opérations, nous dirigea droit sur Mostaganem, où ses soldats, retrouvant les ressources de France, le vin surtout, dont la privation leur avait été bien pénible, furent vite remis en état de prendre part à de nouvelles expéditions. »

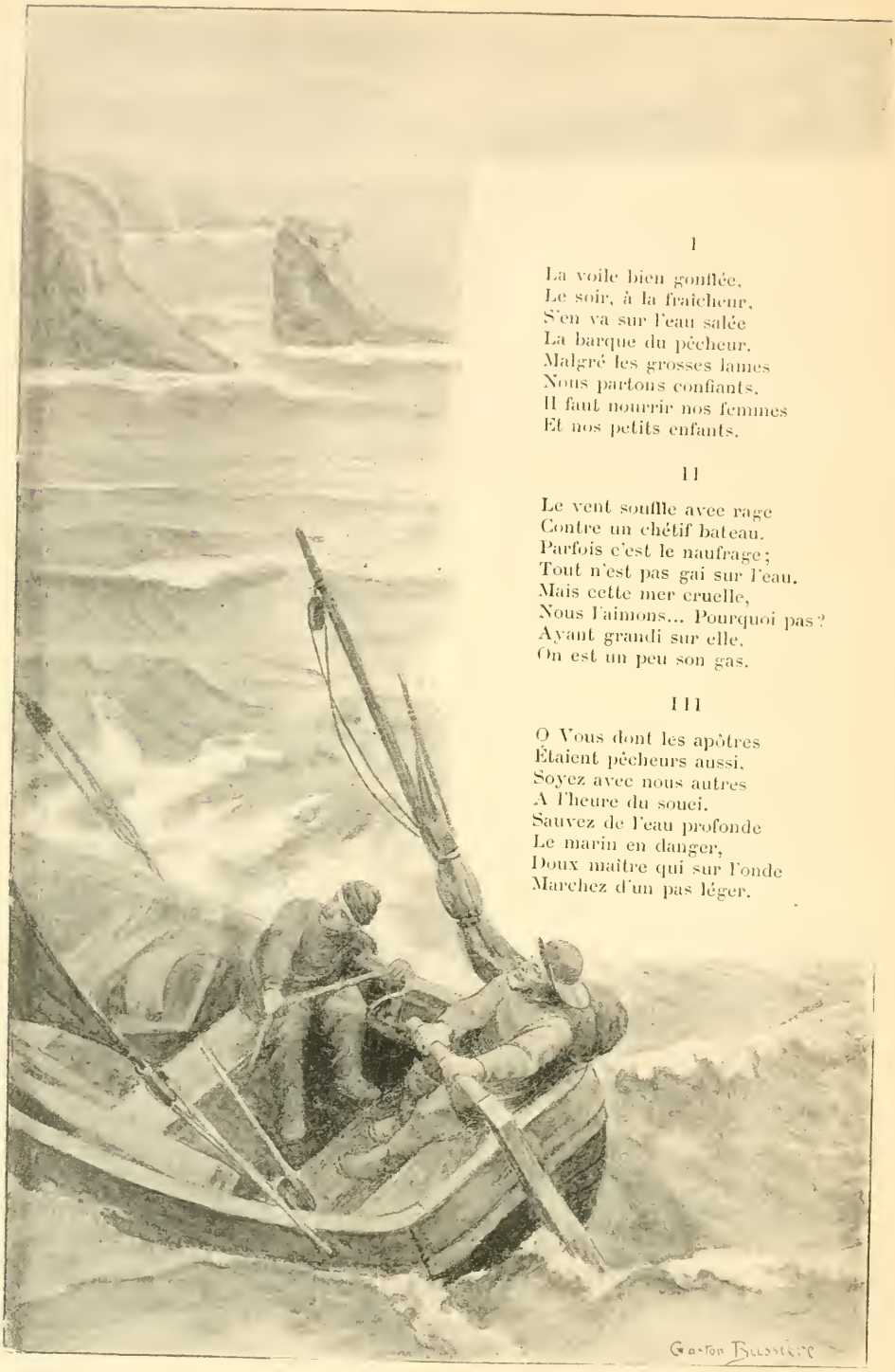
COMMANDANT PEYRE.

CHANSONS DE FRANCE

Les chansons dont nous offrons la primeur à nos lecteurs, et qui sont, croyons-nous, de nature à intéresser les grandes personnes comme les plus petites, sont, ou plutôt vont être prochainement, des chansons scolaires. Elles font partie du recueil adopté par le Comité directeur de la Correspondance générale de l'enseignement primaire, et non pas, comme il a été dit à tort dans les journaux, par le Ministère de l'Instruction publique. La mise au concours d'un tel recueil a donc été due à l'initiative privée. Il n'en est pas moins appelé à une diffusion très rapide et très étendue. L'idée tout à fait originale de ce concours a été le choix de vieilles mélodies populaires françaises, charmantes dans leur simplicité, éprouvées par le temps, et merveilleusement faites pour vivre dans la mémoire de tous. Deux de nos collaborateurs ont joué un rôle décisif dans ce concours : M. Julien Tiersot, qui a présenté les mélodies, en grande partie recueillies par lui-même dans nos provinces ; et M. Maurice Bouchor, dont le travail poétique a été adopté dans son ensemble. Bientôt la France n'aura rien à envier aux pays de l'Est et du Nord, où le chant choral donne de si excellents résultats. Pour d'innombrables enfants de France, pour les jeunes hommes, pour les hommes faits qu'ils seront plus tard, les niaises romances et les refrains ignobles, trop souvent populaires de nos jours, seront remplacés, nous en avons le ferme espoir, par les inspirations fortes ou suaves de la *Muse des champs*, interprétées par un poète ami des enfants.

Nous présentons quatre de ces chansons, avec des illustrations exécutées spécialement pour elles par M. Georges Bussière.

N. D. L. R.



I

La voile bien gonflée,
Le soir, à la fraîcheur,
S'en va sur l'eau salée
La barque du pêcheur.
Malgré les grosses lames
Nous partons confiants,
Il faut nourrir nos femmes
Et nos petits enfants.

II

Le vent souffle avec rage
Contre un chétif bateau.
Parfois c'est le naufrage;
Tout n'est pas gai sur l'eau.
Mais cette mer cruelle,
Nous l'aimons... Pourquoi pas?
Ayant grandi sur elle,
On est un peu son gas.

III

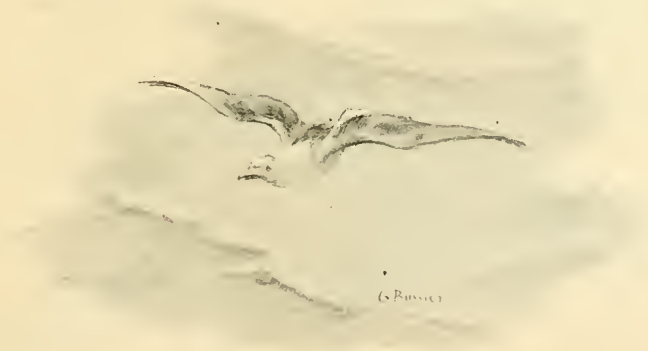
O Vous dont les apôtres
Étaient pêcheurs aussi,
Soyez avec nous autres
A l'heure du souci.
Sauvez de l'eau profonde
Le marin en danger,
Doux maître qui sur l'onde
Marchez d'un pas léger.

La Chanson du Pêcheur

Mélodie populaire bretonne — *Paroles de Maurice Bouchor*

Lent et soutenu.

La voi - le bien gon-flé - e, Le soir à la fraî - cheur, S'en
va sur l'eau sa - lé - e La barque du pê - cheur. Mal-gré les grosses lames
Nous partons con-fi - ants; Il faut nourrir nos femmes Et nos petits en-fants.



I

Adieu l'hiver maussade :
Vive la rose !
Je vois venir Colas :
On va rire aux éclats.
Je vois venir Colas.
Vive la rose et le lilas !

II

Le blé n'est plus en herbe :
Vive la gerbe !
Allons, faucille en main,
Au travail dès demain.
Allons, faucille en main.
Vive la gerbe et le bon pain !

III

Le doux soleil nous frappe :
Vive la grappe !
Faisons du vin sans cau.
Gai soleil clair et beau,
Faisons du vin sans eau.
Vive la grappe et le tonneau !

IV

Deux pâtres sont en lutte :
Vive la flûte.
En lutte de chansons,
Jeunes filles, dansons.
En lutte de chansons.
Vive la flûte et les doux sons !

V

Voilà Suzon qui passe :
Vive la grâce.
Le bois en est joyeux :
Les bourgeons s'ilettt mieux.
Le bois en est joyeux.
Vive la grâce et les beaux yeux !

Vive la Rose

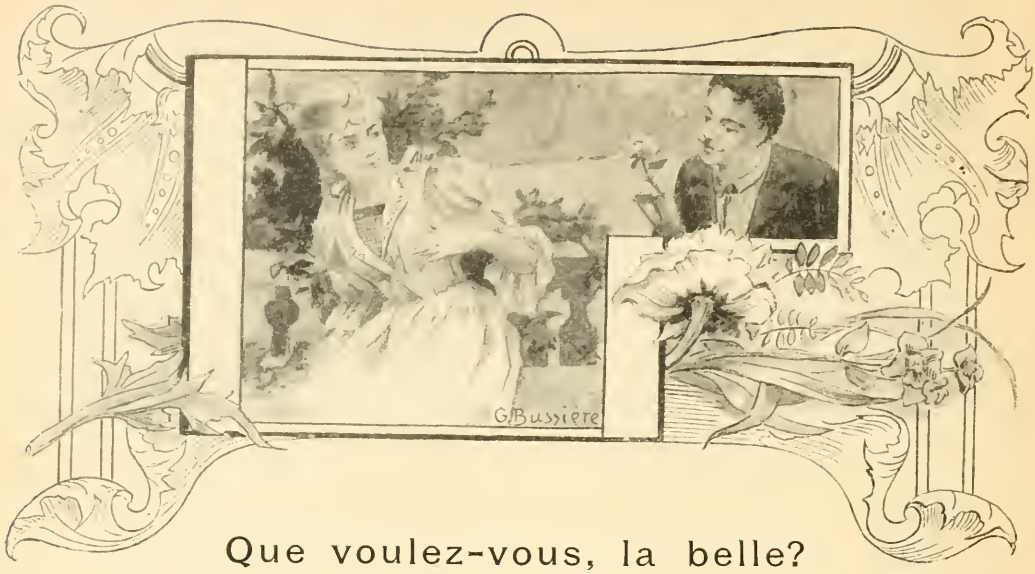
Mélodie populaire française — *Paroles de Maurice Bouchor*

Animé.

A_dieu l'hiver mo_ro_se, Vi_ve la ro_se! A_dieu l'hi_ver mo_

_ro_se, Vi_ve la ro_se! Je vois venir Co_las, On va rire aux é_

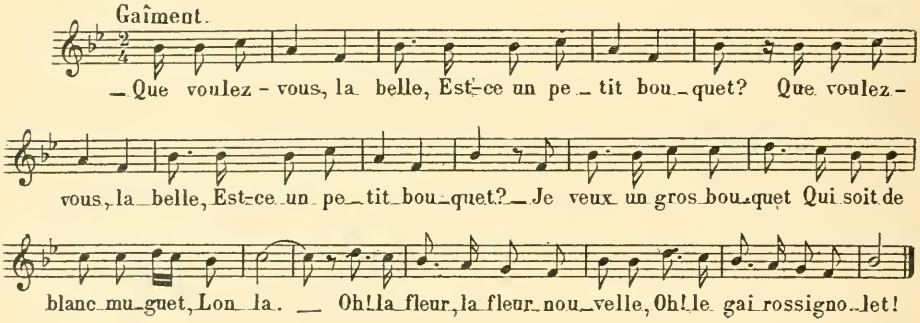
_clats, Je vois venir Co_las, Vi_ve la rose et le li_las!



Que voulez-vous, la belle?

Air d'une ronde normande — *Paroles de Maurice Bouchor*

Gaîment.



I

Que voulez-vous, la belle?
Est-ce un petit bouquet?
Je veux un gros bouquet
Qui soit de blanc muguet,
Lonla.
Oh! la fleur, la fleur nouvelle!
Oh! le gai rossignolet!

II

Que voulez-vous, la belle
Est-ce un gentil bonnet?
Je veux un fin bonnet
Quand le printemps renaît,
Lonla.
Oh! la fleur, la fleur nouvelle!
Oh! le gai rossignolet!

III

Que voulez-vous, la belle?
Est-ce un ruban coquet?
Je veux ruban coquet,
Dentelle et blanc bouquet,
Lonla.
Oh! la fleur, la fleur nouvelle!
Oh! le gai rossignolet!

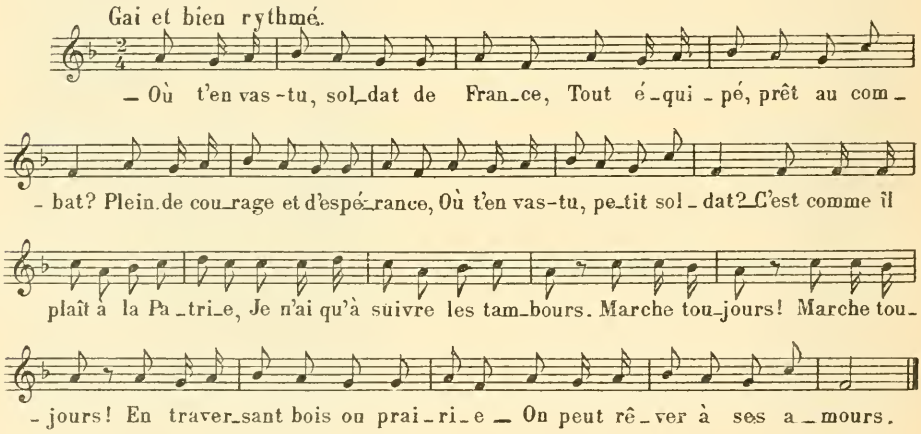
IV

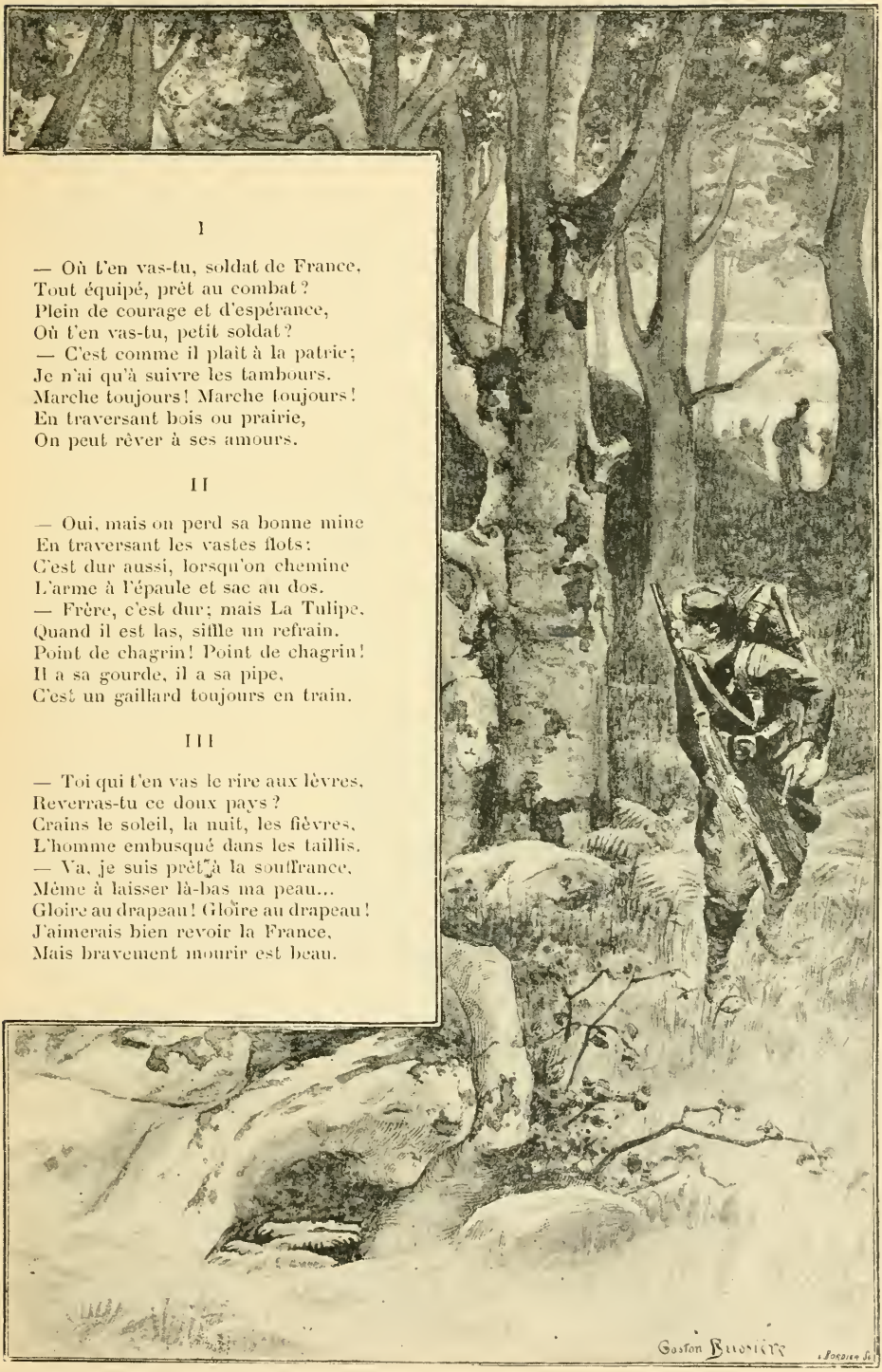
Que voulez-vous, la belle?
Est-ce un mari bien laid?
Plutôt joli que laid,
Mesdames, s'il vous plaît,
Lonla.
Oh! la fleur, la fleur nouvelle!
Oh! le gai rossignolet!

Le Soldat Français

Air d'une vieille chanson de soldat — *Paroles de Maurice Bouchor*

Gai et bien rythmé.





I

— Où t'en vas-tu, soldat de France,
Tout équipé, prêt au combat ?
Plein de courage et d'espérance,
Où t'en vas-tu, petit soldat ?
— C'est comme il plaît à la patrie ;
Je n'ai qu'à suivre les tambours.
Marche toujours ! Marche toujours !
En traversant bois ou prairie,
On peut rêver à ses amours.

II

— Oui, mais on perd sa bonne mine
En traversant les vastes flots :
C'est dur aussi, lorsqu'on chemine
L'arme à l'épaule et sac au dos.
— Frère, c'est dur ; mais La Tulipe,
Quand il est las, siffle un refrain.
Point de chagrin ! Point de chagrin !
Il a sa gourde, il a sa pipe,
C'est un gaillard toujours en train.

III

— Toi qui t'en vas le rire aux lèvres,
Reverras-tu ce doux pays ?
Crains le soleil, la nuit, les fièvres,
L'homme embusqué dans les taillis.
— Va, je suis prêt à la souffrance,
Même à laisser là-bas ma peau...
Gloire au drapeau ! Gloire au drapeau !
J'aimerais bien revoir la France,
Mais bravement mourir est beau.

RICHEPIN

Jean Richepin est né le 4 février 1849, à Médéah, en Algérie.

Son père était médecin militaire. Quoique lui-même ait la stature imposante, les traits brunis et la belle prestance d'un Kabyle, il ne doit cette affinité avec les spahis de l'Atlas qu'au hasard de sa naissance, car sa race est septentrionale.

Cliché Otto

Sa famille est originaire d'Ohis, en Thiérache. Ses aïeux étaient de très anciens paysans et vanniers. Il y a un Richepin qui fut violoneux-ménétrier au XVII^e^ siècle, à Hirson, capitale de la Thiérache. Les archives publiques ont conservé son nom.

La Thiérache est un pays de l'ancienne Picardie, entre le Laonnais et le Soissonnais, d'une part, le Cambrésis et le Vermandois, de l'autre. Dans *Miarka* et dans *le Cadet*, Richepin a donné de pittoresques descriptions de sa terre natale, — dans des pages qu'illuminent de vérité ses impressions de jeunesse.

Il aime ainsi semer ses souvenirs personnels dans ses livres, qui prennent parfois, comme *Madame André*, comme *Braves Gens*, comme *Césarine*, l'accent authentique d'une autobiographie.

L'enfance du futur poète fut, comme il dit, « trimballée » au hasard des garnisons de son père, qu'il suivait comme enfant de troupe de Pau à Bourg, à Uzès, à Lyon, à Cambrai, au camp de Châlons, à Versailles, à Avignon. Quand le père partit en Crimée, le petit fut laissé chez des amis, à Paris, pendant deux ans et demi, en plein faubourg de Belleville, où il lia déjà peut-être connaissance avec l'argot des gueux.

En 1859, le major revenu, l'enfant, âgé de dix ans, fut mis au lycée Napo-

léon. Il y resta six années, dont il a gardé cet amer souvenir :

Je ne regrette pas mon enfance. Les cours
Du collège me sont un souvenir morose :
Leçons, devoirs, pensums, haricots et chlorose,
Et l'ennui qui suintait aux quatre murs des cours.

Il en sortit bachelier. Il voulait rester à Paris pour être poète. Mais il n'avait que seize ans. Ses parents le trouvaient bien jeune pour le lâcher sur le pavé de la grande ville. Ils n'avaient d'ailleurs pas de quoi lui faire une pension. Son père, médecin militaire, désirait le voir exercer sa profession. On le garda donc dans sa famille, à Douai, et, pour gagner du temps sur sa prétendue vocation, on le mit externe au lycée de la ville, en philosophie. Une année s'écoula. L'année suivante, il commença des études scientifiques et médicales avec son père. Il voulait toujours retourner à Paris pour être poète!

Un de ses professeurs engagea son père à le pousser vers l'École normale. Un an ou deux pour s'y préparer, trois ans à l'École, cela devait le conduire à ses vingt et un ans passés, et lui donnerait ensuite un gagne-pain. Il entra à la pension Massin. Au bout d'un an il arrivait à tout avec une égale facilité; il était reçu à l'École normale.

Des hommes et des choses il a gardé ces impressions : « Je passai ma licence le premier de ma section, je l'avoue. Ma seconde année fut coupée par un congé de quatre mois, soi-disant pour cause de maladie. Puis la guerre arriva, et je ne fut jamais cube. De mes seize mois à l'École normale, j'ai gardé quelques très bons souvenirs, deux ou trois chères et solides amitiés, le bénéfice de vives discussions philosophiques et littéraires dans une société d'esprits alertes, aiguisés, curieux, une copieuse provision de lectures substantielles, et surtout l'entraînement aux longues séances de travail. »

Richepin doit encore à ce séjour un fonds de rare érudition qui fait bien le plus plaisant contraste avec la brusquerie rustique et la grossièreté périodique de son langage. Le marsouin parle grec, le pêcheur de morue cite et traduit une marine de « l'aïeul Théocrite », le gueux a des réminiscences de Perse, le portefaix latinise comme l'écolier limousin de Rabelais, et dit *suppediter* au lieu de *fournir;* il connaît et a lu le *Calceus mysticus,* le traité *De cavillosa simul et inconscia conscientia* et *De arte paralogismi, sive Diabolus confessor!* à moins qu'il ne feuillette les vieux parchemins de Goripius, moine du XVI^e^ siècle, où il est dit que le hollandais est la langue des anges au paradis.

La façon dont il crée et fait parler son type de *Monsieur Scapin* constate quelle profonde connaissance il garde de ses classiques et en quelle grande familiarité il les a. Comment croire que cet humaniste, ce rhétoricien expert, ce linguiste consommé fut ce qu'il fut? Il n'est pas de cas plus étrange.

La guerre de 1870 arriva. Richepin quitta l'École normale. Il fut franc-tireur à l'armée de l'Est et se battit bravement, à n'en pas douter. M. Gusse, dans son rapport sur la belle conduite des normaliens pendant la guerre, ne le nomme pas; c'est un oubli.

Entre temps, Richepin s'exerçait au journalisme, à Besançon. Il revint à Paris le 20 mars 1871 et y passa toute la Commune.

Alors commence la vie d'aventures avec les déboires, les difficultés, la misère noire. Brouillé avec sa famille, le descendant des Touraniens nomades se rappelle ses ancêtres. Ne trouvant plus de leçons à donner, il connaît la vie de grands chemins, le vagabondage, la promiscuité des *claque-patins* et des gueux, il se met à les célébrer dans son épopée bigorne d'un réalisme si intense et d'une peinture si vigoureuse qu'il a dû en effacer quelques traits, comme dans l'Idylle où on lit aujourd'hui cette parenthèse entre des points de suspension :

. . . . . .

Ici deux gueux s'aimaient jusqu'à la pâmoison,
Et cela m'a valu trente jours de prison.

. . . . . .

La *Chanson des Gueux* lui valut, en effet, malgré la belle défense de Me Rousse, un emprisonnement. Dénoncé par le journal *le Charivari*, ordinairement moins prude, il fut à Sainte-Pélagie. Au sortir du cachot, le Touranien, dégoûté de la société, de ces infâmes et sédentaires Aryas, s'engage comme matelot à bord des navires marchands, et récolte là les éléments du beau livre qu'il devait plus tard, même après Michelet, consacrer à la *Mer*.

Dans son grandiose poème, bien que quinze ans se soient écoulés, la vivacité de l'impression directe ne s'est pas émoussée, et ce sont des pages bien vivantes de son autobiographie que celles où il conte son stage parmi les marsouins :

J'ai travaillé, mangé, gagné mon pain parmi
Des gaillards à trois brins qui me traitaient en
[mousse.
Je me suis avec eux suivé la gargarousse
Dans leurs hamacs, et dans leurs bocarts j'ai
[dormi.

Ou ailleurs :

Comme les frères, j'ai sué, sacré, chiqué,
En portant des ballots et des cages à poules.
Le dos sale et meurtri, les mains pleines d'am-
[poules.
Et la bouche fusant de longs jets d'un jus noir.

Quel cas étonnant d'un matelot graisseux, poisseux, calleux, tanné par la bise des quarts de nuit, et portant à travers toutes ses hideurs de la vie polacière les splendeurs de son âme de poète, — celle qui contera, après l'*Enoch Arden* de Tennyson, la grâce émouvante des épisodes de son *Flibustier*, qui refera après Lucrèce le poème philosophique de la nature, qui réussira là où le *Tarare* de Beaumarchais avait échoué, dans la poésie technique et scientifique, et qui d'un tas de sardines fraîches étalées sur le quai saura tirer les éblouissantes clartés de cette inoubliable vision :

Qu'il vienne un lapidaire,
Un peintre, le plus grand, qu'il voie et considère
Si ce n'est pas assez pour lui faire dire oh !
Du plus humble de ces poissons, du maquereau.
Le ventre est d'argent clair et de nacre opaline.
Et le dos, en saphir rayé de tourmaline,
Se grave d'émeraude et de rubis changeant.
Au moment de la mort, sur la nacre, l'argent,
Le saphir, le rubis, l'émeraude, une teinte
De rose et de lilas s'allume, puis, éteinte.
Se fond en un bouquet fané délicieux,
Plus tendre que celui du couchant dans les cieux.

Mais à ce temps-là, quinze ans avant le poème, il n'était pas encore à le rimer, et c'étaient de plus durs travaux qui le faisaient vivre. Nous le retrouvons portefaix à Bordeaux, portant des ballots et des caisses qui meurtrirent quelque temps ses larges épaules carrées, et imposant le respect à ses confrères du bord par sa belle stature et la solidité de ses poings.

Lassé de ce métier plastique, mais inférieur, il revint au journalisme qu'il avait abandonné depuis 1870, et donna des

Les comètes ont trop de queue, & les lions
Trop de crinière, & c'est à ça que tu t'emploieras,
O ronde de l'envie, avenir des concierges
On vous exaltera, basses rébellions !

Jean Richepin

articles à *la Tribune* et à *la Journée parlementaire*.

Le premier mot de Richepin au public parisien fut un feuilleton sur Jules Vallès, dans la *Vérité*, journal que dirigeait Portalis. Une affinité secrète attirait le chantre des *Gueux* vers le chantre de la *Rue* et des *Réfractaires*. Les deux révoltés étaient faits pour se convenir, par leur communauté d'indignations, de pitiés et d'instincts pittoresques.

Le reste de sa vie n'est plus que le récit de ses succès, de ses tentatives, de ses œuvres.

Le seul épisode qui ait marqué cette nouvelle existence rangée et assagie, comme pour rappeler son passé orageux et aventureux dans un rapide retour, ce fut la représentation de *Nana-Sahib* sur le théâtre de Sarah Bernhardt, où l'auteur surprit le public en montant lui-même sur les planches, — comme Molière, comme Shakespeare, comme Voltaire dans *Œdipe*. On s'étonnait encore de ces allures-là en 1883 ; depuis, nous avons progressé, et l'on nous parle d'un théâtre nouveau qui va s'ouvrir, où l'auteur sera toujours tenu de jouer le premier rôle de sa pièce.

L'essai dramatique de Richepin réussit. Il est un diseur excellent, comme on l'a pu souvent constater aux récitations poétiques du théâtre des Marionnettes sacrées de son ami Maurice Boucher ; où il daigne chanter au lutrin avec son camarade Raoul Ponchon.

Quand il parut derrière la rampe, à la représentation de *Nana-Sahib*, les joues peintes, le buste tout galonné d'or, pris dans une ample robe de rajah semée de pierreries, ce n'était pas la première fois qu'il s'exerçait dans cet art, dont le cabotinage n'est pas pour déplaire à sa nature amie de la montre et de l'étalage. Autrefois il avait déjà paru, à Rennes, entre Céline Montalant et Coquelin cadet, dans une pièce de Scribe. Peu après, en 1873, il joua lui-même, au théâtre de la Tour-d'Auvergne, sa première comédie, l'*Étoile*, écrite en collaboration avec André Gill.

A présent, il est rangé et apaisé ; il vit paisiblement loin des excentricités et du tapage, dans sa petite maison de la rue Galvani, entouré de sa famille : mais il lui est resté de son passé la passion de l'indépendance, du grand air, de la libre vie, des mâles et robustes exercices du sport et de la vigueur physique.

La grande joie pour Richepin, c'est la vie à l'air libre, le haut ciel ouvert, les senteurs des champs et des grèves, la pêche au chalut sur les flots de Saint-Lunaire, dans une barque épaisse, avec le costume des gars du bord, mollets nus et tricot de laine bleue, avec le dédain des vils plagiaires qui viennent de Paris pour respirer un air pur dont ils ne sont pas dignes. Quand ils repartent, il s'en congratule, et il en félicite la mer, son amie :

> Tous les gens de Paris sont partis :
> Les flots et l'écume qui moutonne
> Ne font plus, en esclaves gentils,
> Le travail grotesque et monotone
> De baigner ces hideux ouistitis.
> La plage est à toi, brise d'automne.

Ce sont ses joies à lui de humer à pleins poumons les effluves vivifiants des champs, comme il fit toute sa vie, tantôt en vagabond errant, en gueux indépendant, en *picaro* superbe, tantôt en matelot musclé, derrière les bastingages des embarcations du haut bord.

Richepin fait songer à Jean-Jacques Rousseau par son dédain des conventions sociales et des exigences de la civilisation ; il dirait, comme son ancêtre intellectuel, que « tout est bien sortant des mains de la nature », et il tend à reprendre cet état ; il répudie jusqu'aux gênes de notre costume moderne, et se plaît à rester chez lui en culotte courte, en col ouvert ; il assiste en petit veston aux cérémonies, parce que sa forte stature s'y sent plus au large ; jamais la redingote n'a pesé sur ses solides épaules ; il lui faut de l'aise, de l'air, du mouvement, de l'exercice, de la force. Il est l'homme des champs, des rues et des bois, pêcheur, chasseur, coureur, sportsman en tout genre.

Et voilà pourquoi il aime la nature, et pourquoi la nature lui procure les plus douces joies. Tel de ses dithyrambes aux arbres et aux fleurs rappelle les éloquents appels de Victor de Laprade envoyant la jeunesse de France s'ébattre et se régénérer dans les prés des campagnes.

Mais ce n'est là qu'une moitié de Richepin. Sportsman robuste, il est en même temps le plus raffiné des intellectuels, le plus habile manieur de mots, le plus indépendant des stylistes, apportant à son écriture l'aisance, le sans-gêne, le dédain des traditions et des préjugés, faisant un sort dans ses vers à une locution villageoise ou populacière, s'il lui trouve de la couleur, de la saveur, du pittoresque. Imaginez à présent cet homme, cet hercule doublé d'un Alexandrin, s'amusant à chanter la gloire de la bonne nature dans une opérette qui serait écrite par un poète lyrique : ce sera *le Petit Duc* mâtiné des *Trouvailles de Gallus*, et ce sera *Vers la joie*. Ce « conte bleu » est une œuvre à tendance et ne prend tout son sens que si on pénètre les dessous. C'est le procès de la vie studieuse et citadine, des livres, des spéculations philosophiques, de la vie contemplative, de tout ce qui est l'apanage des sociétés policées : gouvernement, ministres, médecins. Tout au village! C'est l'hosannah des champs! Un rebouteux de campagne en sait plus long qu'un docteur de la Faculté, un batteur en grange est plus expert en politique qu'un « morveux de prince » né sur les marches du trône, et la meilleure drogue, c'est le bon vin de la vigne.

Fier et fort de sa robuste carrure, arc-bouté sur sa solide armature, il nargue l'âge et le temps, et nul n'a entonné d'une voix plus claire et plus sonnante l'hymne réconfortant de la résistance aux années :

Santé des quarante ans où semble que renaisse
Tout l'homme reverdi de seconde jeunesse,
Quand il fit de son corps un docile instrument,
Un chien fidèle, un bon serviteur, en l'aimant!...
Et c'est pitié parfois de voir, traînant la quille,
Des jeunes dont la canne a l'air d'une béquille,
Et qui semblent des trois pattes estropiés,
Cependant qu'on va, soi, d'aplomb sur ses deux pieds.
Avec ses quarante ans à l'oreille en cocarde,
L'âge que vous aviez, vieux de la vieille garde!

Représentez-vous ce gaillard il y a quinze ans, plein de sève et d'orgueil, et jugez le dégât qu'il a dû faire en bousculant préjugés et conventions. Ce Richepin-là, c'est le tigre en délire, piétinant de rage, foulant comme une litière les habitudes de ses contemporains, composant des hymnes ensoleillées de délivrance et rouges de révoltes, que nous récitions au lycée pour ennuyer les surveillants. Si le langage y est brutal comme un dialogue de trôleurs, c'est que :

Les mots, mes bonnes gens, c'est comme les personnes,
Et ceux qui vont sur mer en reviennent salés.

Excusez donc, eu égard à leurs origines, la Glu qui parle en habituée des cafés borgnes, et Gleude la Quédébinque, le Mercanti, le Wallon, dans *Miarka*, qui ne sont pas fort académiques, et Tombre et Grimblot, qui emploient l'argot des coulisses, et Mickloche et Angyal de *Césarine* et les Villageois du *Cadet*, et les Gueux de la *Chanson*, et le poète des *Blasphèmes*, qui s'est livré à des travaux considérables de linguistique pour dresser le dictionnaire de la langue verte avec ses principales règles : « On ne dit pas *avoir frousse*, mais *avoir la frousse*, avec l'article. »

Quant aux sentiments, ils se ressentent aussi du voyage, et la délicatesse n'en est pas la première qualité.

Son amour est sensuel, physiologique. C'est plutôt une fonction qu'un sentiment, et il se complaît dans la description explicite des scènes érotiques qu'il évoque. S'il jette l'effarement et l'épouvante au sein des masses bourgeoises, tant mieux; il veut secouer, étonner, stupéfier, méduser, fasciner, le profane vulgaire, tas de niquedouilles et balourds béjaunes.

C'est le Hun d'Attila jouant des

coudes, de la hache et des poings, pour se faire sa trouée à travers les broussailles des vieux préjugés, des traditions reçues, des sentiments réputés vénérables, comme celui de l'amour filial, qu'il a blasphémé. On dirait un sauvage et un forcené, un révolté récalcitrant que toute entrave gêne et qui brise ses longes, se ruant tête baissée contre tout, contre Dieu, la religion, le spiritualisme, le bourgeois, le mariage, la fortune, les administrations, les médecins, les ministres et l'éducation classique.

Il fait feu des quatre fers et se lance à fond de train contre les préjugés, les modes, les habitudes, la routine. En voyant cet assaut formidable, cette charge effrénée, comment ne pas songer au barbare dont parle Corneille :

Le Hun piqua des deux ?

Dans ce délire forcené, dans ces imprécations hystériques, il y a certes de la conviction, il y a aussi beaucoup de pose. Il tient un rôle et il en tire des effets inconnus.

Un immense orgueil est au fond. Richepin prendrait volontiers pour lui le mot d'Alceste : « Je veux qu'on me distingue ! » Sortir hors de pair, en dehors des sentiers battus, errer à l'aventure sur la marge de la société en toute indépendance, au mépris des traditions, des conventions, des coutumes, apporter même une sorte de coquetterie à cette sauvagerie de commande, avec le secret et malin plaisir d'effarer l'insipide bourgeois, voilà ce que furent ses distractions. « Je veux qu'on me distingue ! » Pour ce beau projet, il s'est livré à toutes les excentricités, à toutes les recherches, à tous les raffinements ; et l'on a ce spectacle rare d'un talent vigoureux, brutal, parfois populacier, dont le fond est fait de préciosité et d'alexandrinisme. Il cherche en tout le rare, le fin du fin, le subtil et l'imprévu. Il vise l'effet, il se cambre devant le public avec des manières théâtrales, et il pose aussi devant Dieu, à qui il jette le gant. Il ne voit rien au-dessus de lui, et il aperçoit tout sous ses pieds, dans l'éloignement. Il prend des attitudes, en homme persuadé que tous et toutes ont les regards sur lui. Il s'occupe de l'effet qu'il produit, de ses « os fins », de ses « yeux de cuivre », de son « torse d'écuyer ». Fils de bons paysans du Nord, il arrange pour l'effet sa petite histoire. Au lieu d'appeler son pays comme tout le monde la Picardie, il va rechercher le nom plus poétique de l'ancienne province, la Thiérache, pour éviter la dénomination vulgaire de Picard. Il a songé aussi à se faire une tête, les cheveux en broussailles, la barbe en fourche. Pour achever de poétiser et d'embellir sa race, il a fouillé les lointaines origines des peuples, il s'est enveloppé d'une légende toute ruisselante et étincelante, comme les casques de bronze sur les chefs des hordes d'Attila : et le plus piquant est qu'il a trouvé un public pour le croire. Il a démontré que les hordes des Huns et des Touraniens ont autrefois passé chez lui et furent les premiers hôtes de ses grands ancêtres ; il a tracé et suivi le courant des immigrations ; il a reconnu à la piste le passage des Romani, des Bohémiens qui ont laissé dans le sol du pays et dans le sang des paysans les germes de leur sauvagerie, de leur mobilité nomade, de leur farouche indépendance : s'il ne reste d'Attila qu'un fils, il est celui-là.

Ce qui lui manque le plus, c'est le naturel. Cet homme qui s'est fait le peintre des humbles, le chantre des gueux, des pêcheurs et des paysans, l'apôtre de la nature et le champion de l'animalité, est d'un alexandrinisme raffiné. Sa spontanéité est voulue et étudiée ; sa fruste rusticité ne va pas sans une laborieuse préparation. Il se confine dans les petits sentiers obscurs qui s'écartent de la grande route. Il y a toujours de l'étrangeté dans ses conceptions. Il a l'horreur du sol battu ; il gagne de préférence les terres en friche qui ne sont pas toujours fertiles. C'est une dangereuse occupation de vouloir à tout prix se distinguer. Par sa vie, par ses mœurs, par sa tenue,

par ses habitudes, il donne l'idée d'une originalité toujours en éveil pour ne pas se mêler au profane vulgaire, avec lequel il ne veut rien avoir en commun, pas plus l'usage du chapeau haut de forme que le goût de la vie ordinaire. Quand il lut sa première œuvre au comité de la Comédie-Française, comme elle commence par un couplet, il débuta en entonnant à pleine voix l'air de sa chanson : les sociétaires furent abasourdis.

Ses livres, *les Morts bizarres*, *les Truandailles*, *le Pavé*, sont conçus avec l'intention joyeuse de geler les moelles dans les os de ses contemporains.

Non, il n'est pas banal. On le sent qui cherche et se travaille.

Richepin abonde en idées, en projets, en inventions.

C'est un flot qu'aucune entrave ne retient, qu'aucune barre n'endigue, et qui, par ce manque même, se répand en pure perte, et se noie dans son épanouissement stérile.

Sous la brutalité violente de la forme, on sent malgré tout l'indécision, l'anémie de la volonté, l'hésitation. Il sait mal ce qu'il veut. Il s'engage sur toutes les avenues du domaine intellectuel, mais il ne poursuit pas sa route. Ce colosse est faible de vouloir, et c'est le secret de sa naturelle bonté, de sa pitié instinctive. En lui, le cœur domine la tête.

Le tempérament le plus efficace qui vint apaiser et aplanir ces vagues torrentueuses de sa jeunesse, ce fut la pitié profonde, la bonté qui est le fond de cette généreuse nature.

Il connut dès l'abord la misère humaine, l'épouvante du mal, les affres des misérables. Il les prit en pitié, et quand il les eut connus de plus près, il ne les plaignit pas seulement avec une indulgente sympathie, il les chanta, il les aima :

« J'aime mes héros, cria-t-il, mes pauvres gueux lamentables, et lamentables à tous les points de vue; car ce n'est pas seulement leur costume, et c'est aussi leur conscience qui est en loques. Je les aime, non à cause de cela, mais parce que j'ai compris cela, parce que j'ai arrêté mes regards sur leur misère, fourré mes doigts dans leurs plaies, essuyé leurs pleurs sur leurs barbes sales, mangé de leur pain amer, bu de leur vin qui soûle, et que j'ai sinon excusé, du moins expliqué leur manière étrange de résoudre le problème du combat de la vie, leur existence de raccroc sur les marges de la société, et aussi leur besoin d'oubli, d'ivresse, de joie, de ces oublis de tout, ces ivresses épouvantables, cette joie que nous trouvons grossière, crapuleuse, et qui est la joie pourtant, la belle joie au rire épanoui, aux yeux trempés, au cœur ouvert, la joie jeune et humaine, comme le soleil est toujours le soleil, même sur les flaques de boue, même sur les caillots de sang. »

Ses cris d'indignation et de révolte finirent par des murmures de renoncement, de charité, d'amour :

Car le pauvre m'a fait l'aumône en l'acceptant,
A moi, qu'il a prié comme un dieu, moi, son [frère!

Cet alliage irréductible d'orgueil et de pitié, de férocité et de bonté, excuse et explique l'indécision de son œuvre, ondoyante et fugitive, où l'on sent moins de foi et de conviction que de rhétorique. Non pas, certes, qu'il faille ne voir en lui qu'un expert rhétoricien et un acrobate ingénieux de la forme, ce serait lui faire injure et n'avoir pas lu certaines de ses belles pages d'une haute envolée et d'une large portée, comme celle où il prédit et prévoit le néant final de tout, de l'océan lui-même qui :

Dans ses chaos futurs finira de dissoudre
Pour servir de fumier à des mondes nouveaux;

comme celles encore où passent, douées d'une vie intense, les hordes des Touraniens faisant trembler la terre sous les pas de leur sauvage armée en marche, ou bien l'une des plus belles et des plus larges conceptions, le périple du bohémien qui repasse tous les cinq mille ans

à la même place, où il trouve tantôt une cité florissante, tantôt le désert, — ou la grandiose peinture des cathédrales avec leurs fines ciselures,

Et le mystique élan des piliers vers les cieux.

Certes, il a l'inspiration, le souffle poétique, le don de l'image saisissante, grandiose, multiple, et son astre en naissant l'a bien formé poète. Mais il est aussi l'expert ciseleur de phrases, l'adroit jongleur de mots, et la forme a toutes ses amours. Il l'avoue lui-même, il se vante d'avoir « rang de bon joaillier » qui sait travailler les mots; il se laisse séduire par « la toute-puissante magie des mots qui sont aussi multicolores que la matière elle-même, aussi variés, aussi profonds, aussi créateurs ».

Son vocabulaire est curieux comme un cabinet de collectionneur qui aurait patiemment réuni et rapproché les pièces de toutes provenances, depuis les cristaux rares et les émaux fins jusqu'aux grossiers gobelets de terre durcie et aux vieux bâtons noueux et luisants qui guident les pas titubants des mendigots. C'est un capharnaüm où s'effondrent pêle-mêle, dans une coulée confuse et dans une promiscuité déconcertante, des joyaux et des vieilles bottes éculées, des broderies et des besaces trouées, des flots de soie et des loques jaunies, des bijoux et des croûtes de pain bis, ou pis encore.

Le poète s'amuse de cet amalgame, de cet aggloméré; il entremêle la langue bigorne aux néologismes les plus précieux, et foule de ses « ripatons » les parterres où Flore épand ses biens. Il accepte les tentatives décadentes, et dit *essorer*, *fulgorer;* il s'amuse à des cliquetis de mots qui étonnent et qui détonnent dans son lyrisme et qui constatent de puériles recherches :

Une Chimène, une chimère...
Et qui, pris de venette, enfile une venelle...
Amen, qu'on dit plutôt à la paroisse : *Amène*,
Qu'on dit sur l'eau!

Ouvrez son dernier livre, *Mes Paradis;* c'est bien lui-même que nous y trouvons; il s'y est mis tout entier, puisqu'il le déclare, et nous pouvons l'en croire :

C'est tout moi qui ruissela
Dans ce livre...
Voici mon sang et ma chair,
Bois et mange!

Et qu'est-il, celui qui a ruisselé ainsi dans ces pages? Le plus insaisissable sceptique, le plus volatil des protéiformes, le plus habile rhéteur grec, fût-ce Dion Chrysostome lui-même ou Protagoras, n'eût pas été plus expert en l'art de développer sur-le-champ et avec autant d'éloquence les deux thèses contraires.

Il est l'avocat des deux parties : c'est dire qu'il ne tient pas plus à l'une qu'à l'autre. Et voilà bien le but auquel le poète touche après tant de courses giratoires et accidentées.

Le cycle est accompli. Voici déjà Richepin sur le retour. Le volcan a jeté feux et flammes, et l'éruption a pris fin. Les amis de ses débuts trouveront qu'il s'embourgeoise. D'aucuns prétendent que le ci-devant gueux a mis dans son vin l'eau qui coule sous le pont des Arts, au pied de l'Institut. Son évolution est curieuse à suivre.

Parti en guerre avec toute la fougue de la jeunesse et toute la vigueur du premier élan, il menaça et voulut ruiner tout, il injuria la société et la religion, il opposa à l'étable de Bethléem le fossé boueux où vagit le nouveau-né sous la jupe trouée de sa gueuse de mère, il montra le poing au ciel et, selon le joli mot de Jules Lemaître, cet hercule des quais de Bordeaux tendit le caleçon au Père Éternel.

« Alors, nous avoue-t-il, une terrible fièvre d'orgueil me brûlait et j'étais soûl du vin de ma pensée. »

Après tant de bruit, *cur urceus exit?* Voilà déjà le matamore qui s'amende et reconnaît l'inutilité comme l'impuissance de ses cris de bataille : « Alors commença de se dissiper ma farouche ivresse philosophique! »

Le violent et emporté lutteur d'autrefois n'a plus ses nerfs et ses ongles, et un sourire indulgent éclaire cette intelligente physionomie qu'embrasait le feu de ses regards. Il a fini de rugir, lassé par cet exercice épuisant et stérile. Il est redevenu humain et d'autant plus touchant qu'il peut mieux épancher les trésors de pitié et de bonté qui sont au fond de lui, — comme au fond de tous ces êtres à grands fracas qui sont des bourrus bienfaisants.

Nous assistons en ce moment à cette édifiante conversion. Jadis il foudroyait de son mépris quiconque ne sacrifiait pas sur l'autel voluptueux du matérialisme, et jamais l'Église ne mit tant de brutalité impérieuse dans le *compelle intrare* que Richepin dans son appel vers les *Gueux* et dans ses *Blasphèmes*. Il imposait son dogme et n'en connaissait pas d'autre. En écrivant ses *Blasphèmes,* il promettait au public son évangile, qui devait s'appeler le *Paradis d'un Athée.*

Comme dix ans changent un homme, et qu'il faut se garder de préjuger de l'avenir! L'homme n'est sûr de rien, pas même de lui-même. Aujourd'hui, le titre du livre promis a changé; il n'y a plus d'athée, il n'y a plus un paradis, mais des paradis: l'ancien blasphémateur, revenu à résipiscence, prêche la tolérance et n'injurie plus qui pense autrement que lui.

Il y a maintenant plusieurs demeures dans la cabane de l'ancien gueux: et l'examen philosophique de l'athée sombre dans le désarroi. Il hésite et se perd dans la complexité de ses *moi,* comme Sosie, de *l'Amphitryon.*

Quelque ancien toi, depuis longtemps anéanti,
Que ton toi d'à présent n'ose plus reconnaître...
Tous ces tenaces moi que je suis m'obsédant!

Quelle dure leçon pour la philosophie de l'athéisme et du matérialisme que cet exemple d'un adepte qui fut un de ses plus vigoureux athlètes et qui finit, tout comme fera Zola, par lâcher prise en concluant à l'impuissance de son système et au néant de son orgueil! Le voici au port. Il a touché le seuil de ses paradis, — des paradis « tout près et sobres d'espérances ». Mais qui eût dit quand il portait les ballots sur le quai de Bordeaux ou quand il bandait son arc pour crever les yeux à Dieu, qui eût dit qu'on le retrouverait, ce fils d'Attila, ce Touranien rugissant, crépu et frénétique, mollement étendu sur le sofa de sa petite maison de Courcelles, chantant les joies de la paternité, les grâces et les sourires des petits enfants les douceurs de la vie conjugale :

Être père, et songer que l'on sera grand-père!
Ah! sur ces bonheurs-là, j'en dirais! j'en di-
[rais!
Mais les foyers heureux veulent être discrets!

Quel repos, quel calme et quel bonheur tranquille après les bordées, les aventures et les zigzags d'antan!

L'athlète a suspendu aux murs du temple sa cuirasse et son glaive, il goûte une retraite bien gagnée: et quand on a fermé son dernier livre, il reste cette vision reposante d'un solide gars de quarante-cinq ans qui a trimé et lutté, qui a toujours bon pied, bon œil, qui fait sonner fièrement son âge et gonfler ses biceps avec orgueil, et qui se retrempe dans les joies pures du foyer, entouré de son aimable famille; au dehors il fait froid, il fait nuit, le vent glapit, et le fils d'Attila, enfoncé dans son fauteuil, les pieds sur les chenets, lit paisiblement :

Sous le regard ami de sa lampe de cuivre.

Léo Claretie.

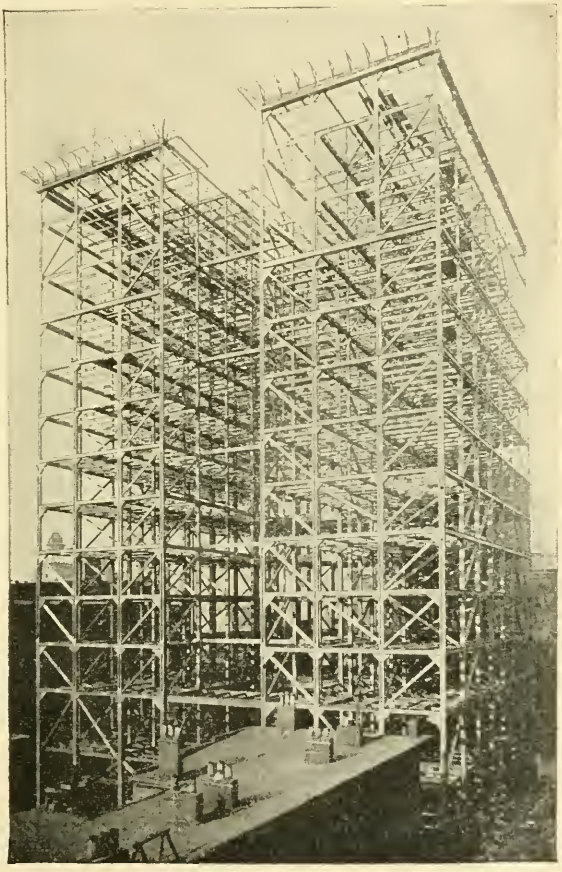
LES

MAISONS HAUTES AUX ÉTATS-UNIS

Une des choses qui frappent le plus l'homme du Vieux Monde qui visite les villes des États-Unis, c'est la hauteur invraisemblable de certains édifices. Ces édifices, qui se multiplient de plus en plus, sont d'ordinaire réservés à des usages publics, ou occupés par les administrations des grandes industries et du haut commerce. Aussi leur donne-t-on le nom générique d'*Office Building*, ou bâtiments à usage de bureaux. Le principe de ces constructions est admis partout aujourd'hui dans l'Amérique du Nord. Tout le monde est d'accord sur leur utilité. Elles sont désormais un trait définitif et qui ne fera que s'accentuer dans la physionomie des villes américaines; et comme les besoins qui les ont fait adopter là-bas deviennent de plus en plus sensibles en Europe, rien ne dit qu'elles ne finiront pas par s'acclimater aussi chez nous.

Il y a donc plus qu'un intérêt de curiosité à connaître ce que nos voisins de l'autre côté de l'Océan ont fait jusqu'ici dans cette direction, et ce qu'ils en pensent eux-mêmes. Car, si la nécessité des constructions hautes est un fait admis chez eux, il s'en faut que l'unanimité soit faite sur les questions qui touchent à la disposition extérieure, aux proportions des différentes parties, à l'aspect décoratif de l'ensemble et à l'ornementation de détail. Le résumé que nous donnons ici de l'étude consacrée à ce sujet par M. Barr Ferree, dans un des récents numéros du *Scribner's Magazine*, éclairera le lecteur sur tous ces points.

Sans prétendre, comme Thomas Jefferson, avoir, en donnant le maïs ou blé de Turquie comme motif décoratif à la colonne et au chapiteau, créé de toutes pièces un « style américain », on doit reconnaître qu'il s'est développé en Amérique une forme de construction qui



Armature d'acier du *Carnegie Building* à Pittsburg, Pensylvanie.

possède un caractère propre, suffisamment défini et distinct pour en faire un « type américain ». La construction en hauteur, si elle n'a pas été réellement inventée en Amérique, y a reçu une attention toute particulière des capitalistes et du public, et, par conséquent, des architectes et des ingénieurs. Elle oblige les architectes à chercher et à trouver de nouveaux principes pour leurs dessins; elle fournit aux capitaux de nouveaux placements et de nouvelles sources de profit; elle transforme les villes, dont le caractère moderne est d'être, avant tout, une réunion d'édifices commerciaux gigantesques, qui dépassent la flèche des plus hautes églises, et font paraître insignifiants les monuments les plus ambitieux d'un autre âge; elle change la routine des affaires et le train-train de l'existence quotidienne, et, en agglomérant sur une petite surface du sol un nombre de personnes plus grand qu'on ne l'avait jamais fait, elle introduit dans la vie municipale des problèmes difficiles et inattendus.

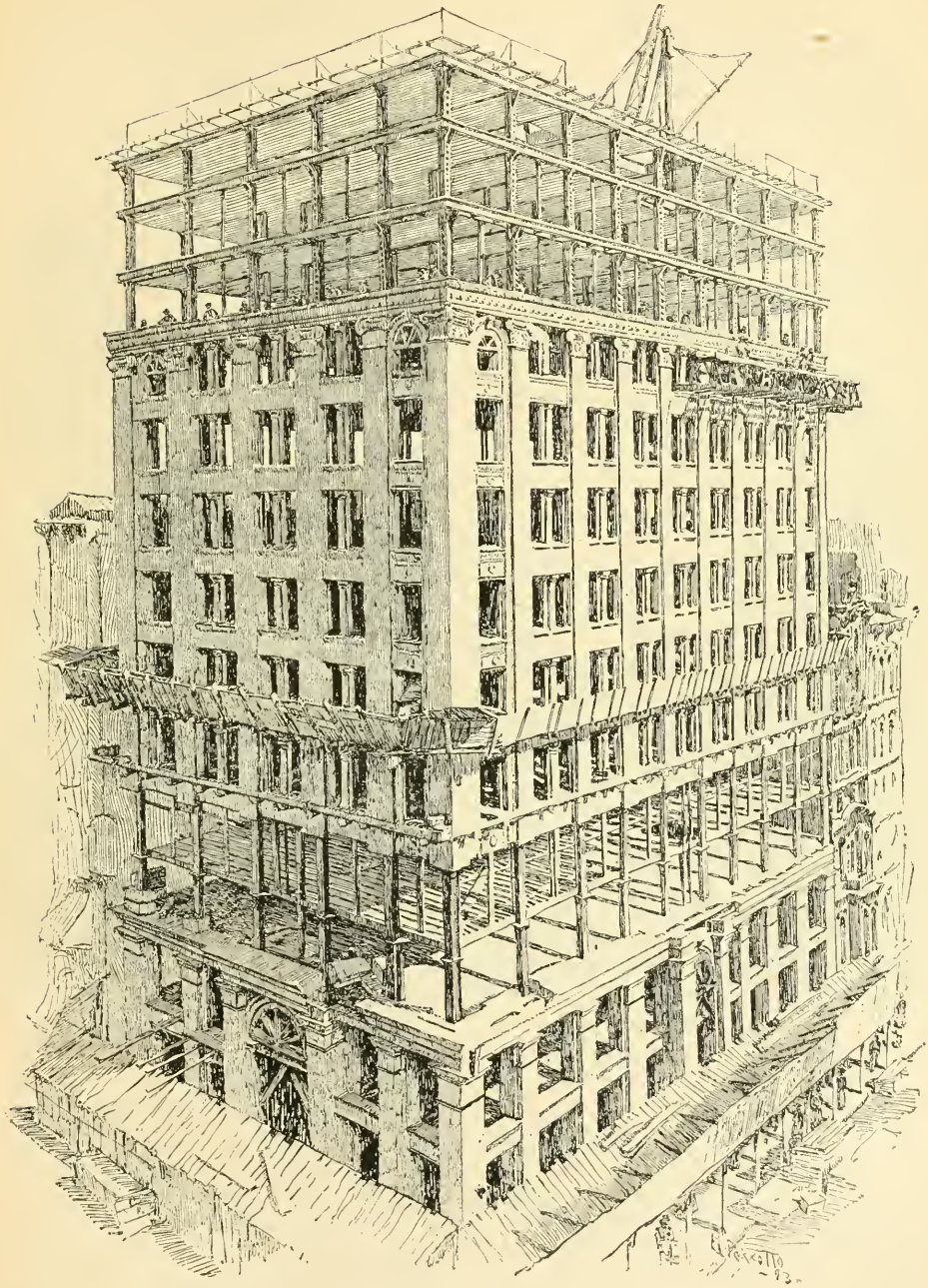
La construction en hauteur n'est ni une mode ni un caprice. On l'adopte parce qu'elle répond à une nécessité dans la gestion des affaires concentrées dans un même quartier. Tout moyen qui permet de multiplier la surface sans reculer les côtés devient, en la circonstance, un véritable bienfait. Et c'est justement le résultat des hauts édifices modernes, puisque l'acheteur d'un seul lot de terrain se trouve en posséder une douzaine ou plus, rien qu'en y bâtissant verticalement.

J'ai connu, s'il m'est permis de mêler un souvenir personnel aux raisonnements et considérations de M. Barr Ferree, un précurseur du système dans la personne d'un maître maçon qui, il y a déjà bien des années, étonnait les habitants d'une petite ville de Maine-et-Loire par ses maisons à quatre ou cinq étages. Il aimait à crier aux ouvriers juchés dans les charpentes : « Montez, les enfants! Montez toujours! Le terrain n'est pas cher là-haut! »

Quelque simple que l'idée paraisse, il n'était pas possible alors d'en pousser la réalisation très loin. Pour que l'architecture verticale fût pratique au delà de certaines limites vite atteintes, il fallait d'abord inventer l'ascenseur. Ce véhicule domestique est un instrument égalitaire de premier ordre. Grâce à lui le quatorzième étage est aussi recherché que le second, et on se fatigue moins à se faire transporter au vingtième qu'à gravir trois volées d'escalier. Si l'ascenseur a permis d'élever presque indéfiniment les constructions, de leur côté les constructions en hauteur ont provoqué et hâté les perfectionnements de cet engin, si bien qu'aujourd'hui l'ascenseur « express » ne laisse plus rien à désirer pour la rapidité du service.

Il ne suffisait pas de pouvoir monter sans dépense de temps ni d'efforts; il fallait encore trouver un mode de construction qui permit de bâtir sur une parcelle de grandeur quelconque, sans prendre une trop grande portion de la surface pour les fondations et les gros murs. On y est arrivé en remplaçant les murs proprement dits par une charpente d'acier, qui a le double avantage d'économiser les surfaces et d'être, à partir d'une certaine hauteur, sensiblement moins coûteuse qu'une maçonnerie pleine, en brique ou en pierre. En deux mots, ce système consiste à faire porter le poids de l'édifice sur un cadre, ou squelette, d'acier. Dès lors, non seulement on peut faire le revêtement de maçonnerie aussi mince et léger qu'on le veut, puisque ce revêtement n'a que son propre poids à supporter; mais encore il est facile, pour peu qu'on le juge à propos, de commencer à revêtir une construction de son appareil de pierre ou de brique par l'étage le plus élevé en descendant graduellement jusqu'au sol, au lieu d'être obligé, comme dans la vieille méthode de plus en plus démodée, de prendre la bâtisse par le pied pour arriver jusqu'au sommet.

C'est là un type de structure entièrement nouveau. La Rome antique avait ses habitations de cinq ou six étages,



Siège de la Compagnie d'assurances *la New-York,* à Chicago.
(La figure montre la construction des murs extérieurs.)

peut-être plus; mais, outre que nous ne | savons pas exactement comment elles

étaient construites et aménagées, elles ne pouvaient avoir rien d'analogue à ce qu'on appelle l'*Office Building*. Le besoin de bureaux vastes et multipliés, l'organisation commerciale et industrielle qui les rend utiles ou nécessaires, sont choses de date toute récente. Nos maisons hautes ne sont pas seulement des étages de maisons ordinaires superposés en nombre inusité jusqu'ici ; elles ont une destination spéciale, à laquelle tout doit concourir. En réunissant sous le même toit une quantité si considérable de personnes engagées dans des occupations communes ou similaires, elles ont à remplir des conditions de commodité qu'on ne trouve pas ailleurs. Il leur faut tout un outillage mécanique pour distribuer la chaleur et la lumière et pour manœuvrer les ascenseurs. Les pièces à destination de bureaux doivent être bien aménagées, bien éclairées, ouvrir sur des « halls » clairs, agréables et de facile accès. Les affaires ne se font plus dans des antres obscurs et sales, dans des maisons délabrées, devenues impropres à l'habitation. L'homme d'affaires de notre temps veut avoir toutes les commodités et tout le luxe possibles dans son *Office Building*, depuis les armoires à l'épreuve du feu et des voleurs, jusqu'au restaurant de premier ordre, sans parler du salon de coiffure, des lavabos, de la salle où se cirent les bottes, du service des commissionnaires, et d'une foule d'autres services compris dans le prix du loyer, ou qu'il a, du moins, sous la main et à sa disposition. Chacun de ces édifices est une ville en miniature, et plus d'un contient dans le jour une population supérieure à celle de bien des villes. On comprend dès lors que des constructions tellement en dehors des conditions architecturales ordinaires échappent aux règles établies. Or l'architecture est un art où le passé sert de guide perpétuel au présent. Il n'est donc pas étonnant que, les données de l'expérience faisant ici complètement défaut, les architectes américains, qui travaillaient sans tradition et sans modèles, n'aient pas toujours atteint du premier coup un résultat satisfaisant.

Le dessin d'une construction en hauteur est un problème qui peut se poser en peu de mots. Il s'agit d'arranger le plus grand nombre possible de fenêtres, les plus grandes qu'il se peut, dans un espace limité par les dimensions du terrain et le nombre d'étages que le propriétaire veut élever. En outre, la façade entière doit être sur une même ligne, parce que toute partie saillante à l'extérieur correspond intérieurement à une partie rentrante, c'est-à-dire à une perte d'espace qui équivaut à une perte d'argent. Car il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une entreprise commerciale, destinée à satisfaire les besoins commerciaux des locataires et à remplir vis-à-vis du propriétaire un but commercial, en lui rapportant un revenu déterminé. Quant à la question d'art, elle n'entre pour rien dans les motifs qui décident la construction, et si l'architecte s'en préoccupe, c'est que l'architecte est un artiste et ne saurait s'en désintéresser.

L'ingénieur, le constructeur proprement dits, ont depuis longtemps prouvé qu'ils peuvent, à l'aide des armatures de fer, élever une construction à une hauteur quelconque, et l'érection de la tour de Babel ne serait pas pour les embarrasser. L'aménagement intérieur de ces hauts édifices, entre les mains d'hommes experts, laisse désormais bien peu de chose à désirer, et le génie mécanique moderne fournit tout ce qui peut les rendre habitables et profitables. Mais le dessin de la façade, le traitement artistique de l'extérieur, ce qui appartient à l'art, en un mot, voilà ce qui reste encore à l'état de question. Les architectes ont abordé le problème en partant de points de vue différents ; ils l'ont résolu tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, avec des succès inégaux ; mais la théorie est loin d'être fixée : on en est encore à la période des recherches et de la discussion.

Une des raisons principales pour lesquelles on n'est pas plus avancé, c'est qu'on n'a pas voulu reconnaître franche-

ment la complète nouveauté du genre. On s'est trop souvent figuré que la maison haute ne diffère de la basse qu'en ce qu'elle a un plus grand nombre d'étages, et que, par conséquent, les ornements appropriés à celle-ci le sont aussi à celle-là, pourvu qu'on les multiplie suffisamment. De même, on a supposé que, puisqu'on peut parfois employer avec succès dans une construction basse des fenêtres de formes et de dimensions variées, cette même variété doit avoir un effet aussi heureux, sinon plus, dans un édifice en hauteur, où elle peut se déployer plus à l'aise. On a produit ainsi des assemblages hétéroclites, qui font honneur peut-être à l'invention de l'architecte, mais qui restent sûrement comme un triste témoignage de son manque de goût.

Comment donc faire? car, tout accessoire ou superflu qu'il paraisse être, le côté artistique ne saurait s'écarter entièrement. Beaucoup de grandes compagnies commerciales ont reconnu les avantages d'une installation magnifique, preuve visible et tangible de leur puissance. Aussi les maisons hautes sont-elles nombreuses dans lesquelles une marge considérable a été laissée à la fantaisie de l'artiste, — avec un but purement commercial et nullement artistique, ne l'oublions pas.

Un contraste : le vieux style et le nouveau.
(Le carrefour de Maiden-Lane et de Liberty street, à New-York.)

Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune raison pour que l'homme de l'art, l'architecte, néglige le côté artistique dans

ces gigantesques constructions commerciales. Mais il faut qu'il se rappelle que l'art en architecture — qu'il s'agisse d'un édifice industriel ou religieux, d'utilité ou d'apparat — ne consiste pas à entasser des ornements n'ayant pour but que de donner de la variété aux lignes ou de montrer les ressources de l'architecte. Le véritable élément de beauté en architecture est la forme artistique donnée aux parties essentielles de la construction. Voilà le principe qui présida à toutes les grandes œuvres de l'époque classique et du moyen âge. C'est lui qui nous donnera la clef du grand problème de l'architecture moderne.

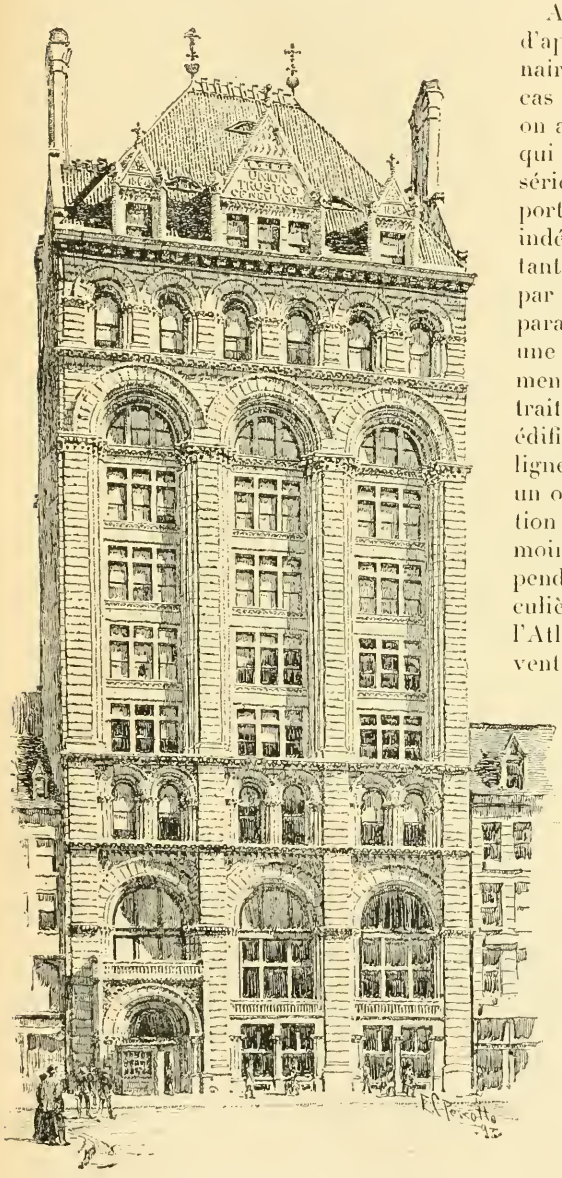
La proposition fondamentale à formuler, c'est que l'art, dans les constructions en hauteur, doit s'adapter aux conditions de ces constructions, en exprimer les besoins, en mettre en relief la nature.

Ceci posé, il s'en faut que toutes les difficultés soient aplanies. Il est admis depuis longtemps que l'extérieur, la façade, la forme architecturale, si l'on veut, doit être l'expression du plan et dénoncer, pour ainsi dire, le caractère et l'usage de l'édifice. Il n'en va pas tout à fait ainsi avec les maisons hautes. On peut distinguer un *Office Building* d'un entrepôt et de beaucoup d'autres constructions commerciales; mais un *Office Building* ne peut guère différer d'un autre: et la nécessité, dans les grandes villes, d'utiliser jusqu'au dernier pied d'espace disponible implique une uniformité d'aspect qui s'oppose à une caractérisation plus spéciale.

Les bâtiments de l'*Auditorium*, à Chicago, sont un exemple remarquable de ce que nous venons de dire. Ils se composent d'un opéra, d'un hôtel et de locaux administratifs et commerciaux. Dans les pays où le gouvernement s'occupe de ces entreprises et les subventionne, à Paris, à Vienne, à Dresde, dans presque toutes les capitales de l'Europe, l'opéra eût été bâti à part et eût reçu une forme monumentale en rapport avec sa destination. En Amérique, un opéra, comme tous les autres lieux de plaisir ou de fête, ne peut être qu'une entreprise particulière et n'a à attendre aucun subside officiel. Et comme les spectacles d'opéra se soldent toujours par un déficit, en ce pays, du moins, ce fut une sage idée, de la part des promoteurs de l'entreprise, que de construire, en même temps que le théâtre, un hôtel et un *Office Building*, lesquels sont d'un rapport assuré. Il fallut donc mettre le théâtre au centre même de l'ensemble architectural et n'en indiquer l'existence que par une tour massive, que le commerce a utilisée en y installant des bureaux. Des critiques superficiels ou inconsidérés peuvent reprocher au monument de ressembler à une gigantesque caisse d'emballeur; il n'en est pas moins vrai que les architectes ont suivi, le mieux qu'il se pouvait, les instructions de leurs clients, de ne pas perdre un pouce de terrain, et que ceux-ci, en donnant ces instructions, se conformaient aux exigences commerciales, qui seules assuraient la possibilité de l'entreprise en la rendant profitable. Il faut que les critiques, aussi bien que les architectes, en prennent leur parti : l'architecture moderne est avant tout commerciale et industrielle; et maintenant comme autrefois, c'est l'architecture qui doit s'adapter aux besoins de la construction, et non la construction qui doit se plier aux règles ou aux traditions de l'architecture.

Si l'architecte a à sa disposition un espace de terrain non limité, si on lui laisse le champ libre quant aux dimensions, à la hauteur et au nombre des étages, il ne lui est pas difficile, pour peu qu'il ait un sentiment juste des proportions, de construire un édifice artistique et harmonieux. Mais lorsqu'on lui donne, comme il arrive presque toujours à New-York, un petit lot de terrain large de 25 pieds, ou même moins, pour y élever une construction de dix étages et plus, sans rompre la ligne de façade ni en rentrant, ni en avançant, les règles de proportionnalité deviennent à peu près oiseuses, et tout se réduit à une

question de bon sens pratique. Ce qu'on a de mieux à faire alors, c'est d'accepter les choses telles qu'elles sont et de se mouvoir franchement dans les conditions qui vous sont faites. Vouloir les changer ou les dissimuler, c'est s'obstiner à l'impossible et courir à l'absurde. C'est pourtant ce qu'il est assez d'usage de tenter; et de là vient une grande partie des erreurs commises.



Siège de l'*Union Trust Company*, à New-York.

Ainsi, lorsqu'une construction est, d'après les règles de proportion ordinaires, trop haute pour sa largeur, — cas qui se présente presque toujours, — on a volontiers recours à un expédient qui consiste à diviser la façade en une série de sections, de rectangles, ou de portions, et de traiter chacune d'elles indépendamment, tout en les rattachant, tant bien que mal, les unes aux autres par quelque motif commun. Cela peut paraître plausible en théorie; mais c'est une violation directe du principe fondamental suivant lequel un tout doit être traité dans son ensemble. La façade d'un édifice, et surtout une façade dont la ligne ne doit être brisée nulle part, est un objet simple, et non pas une collection d'éléments hétérogènes, plus ou moins harmonieusement rapportés. Cependant, beaucoup d'architectes, particulièrement dans les villes voisines de l'Atlantique, semblent croire qu'ils peuvent réaliser l'impossible et réduire la hauteur apparente de l'édifice en le divisant horizontalement en autant de tranches que leur imagination le leur suggère. Au lieu d'appliquer l'effort de leur talent à composer un édifice dans son ensemble, ils gaspillent leur temps à dessiner des parties d'édifice, ou de petits édifices indépendants, qu'ils échafaudent ensuite les uns sur les autres. Il est inutile d'insister sur les résultats que peut donner cette méthode bizarre.

D'autres fois, — c'est une pratique en grande vogue à New-York, — les architectes, comme honteux de l'élévation de leurs constructions, la dissimulent en établissant une frise avant le sommet, et en bâtissant au-dessus deux ou trois autres étages, que la corniche est censée cacher. On ne peut mieux comparer l'aspect d'une telle maison

qu'à celui d'un homme qui aurait défoncé son chapeau et s'en ferait, au lieu d'une coiffure, un collier.

On ne veut pas comprendre que les règles établies par la raison et l'expérience pour les constructions basses ne sont pas applicables aux hautes constructions verticales ; et, encore une fois, tout le mal procède de là.

Les architectes des États de l'Ouest, moins soumis à l'influence de la tradition et de la coutume que ceux des villes de l'Est, ont une vue plus nette du problème et l'abordent plus franchement. Les constructions dont on s'est le plus moqué en Amérique à notre époque sont assurément les maisons hautes de Chicago ; et cependant, s'il est malheureusement exact que tout n'est pas bon dans les édifices de Chicago, il n'en est pas moins vrai que c'est là qu'il faut chercher l'application la plus logique et la plus heureuse des principes qui doivent présider à l'architecture verticale. Au lieu de sectionner la façade en bandes horizontales, aussi variées de dessin que l'ingéniosité de l'architecte le permet, la tendance, à Chicago, est de dégager librement l'élément vertical, de supprimer l'ornementation et de ne jamais rechercher la variété pour elle-même. Rien n'est plus simple que ce programme, et il est, dans la pratique, fécond en remarquables résultats.

Il est intéressant de noter que, dans les édifices les mieux réussis de cette ville, le soubassement est plutôt bas, n'ayant qu'un étage ou deux, et qu'il ne présente pas avec le reste la différence criarde de couleur et de matériaux si à la mode dans l'Est. Quant à la partie la plus importante, la façade proprement dite, le motif dominant y est la ligne verticale, chose toute naturelle, puisque l'édifice est en hauteur. Les divisions se forment d'elles-mêmes par les lignes des fenêtres, tantôt se renflant en une saillie légère, tantôt surmontées, au-dessous de la frise qui couronne normalement le tout, par des cintres ou des linteaux, tantôt enfin ouvertes directement dans la muraille, sans aucun autre relief.

Ce dernier parti est d'une grande hardiesse, mais il ne faut pas en dire de mal. L'exemple le plus remarquable qu'on en puisse citer est la partie vieille du *Monadnock Building*, à Chicago. C'est une construction à seize étages, sans soubassement ni corniche, sauf un léger cintre qui, seul, en haut et en bas, rompt l'uniformité de la muraille absolument unie. Une série de fenêtres légèrement saillantes court, il est vrai, sur la plus grande façade ; mais ces saillies sont si peu prononcées qu'elles se confondent pour l'œil avec le fond de la muraille, et atténuent à peine la monotonie de la surface. Car il y a de la monotonie, sans doute, dans une façade qui comprend trois cent quatre-vingt-neuf fenêtres de la même grandeur et de la même forme, sans moulures, sans couronnement, sans rebord. Un élève de l'École des beaux-arts pourra dire, et d'autres diront avec lui, qu'il n'y a là aucun dessin, que c'est tout au plus un travail passable d'ingénieur, avec l'absence d'art qui caractérise ces sortes de travaux. Mais ni l'élève des beaux-arts ni les autres critiques ne se rendent un compte exact de la nature de l'édifice. Il n'a qu'une destination unique : le commerce. Il ne remplirait pas mieux son but, si ses façades étaient plaquées de colonnes et d'entablements, ou si des décorations variées s'enroulaient autour de ses baies. Au contraire, ces ornements ajouteraient à la dépense sans ajouter à l'utilité. Ajouteraient-ils de la beauté ? C'est une question d'appréciation ; mais la façade du Monadnock, si hardie dans sa simplicité, a une dignité, une force, un effet imposants qu'on ne trouve pas dans les dessins tumultueux et incohérents de tant de constructions où dominent la variété et le changement.

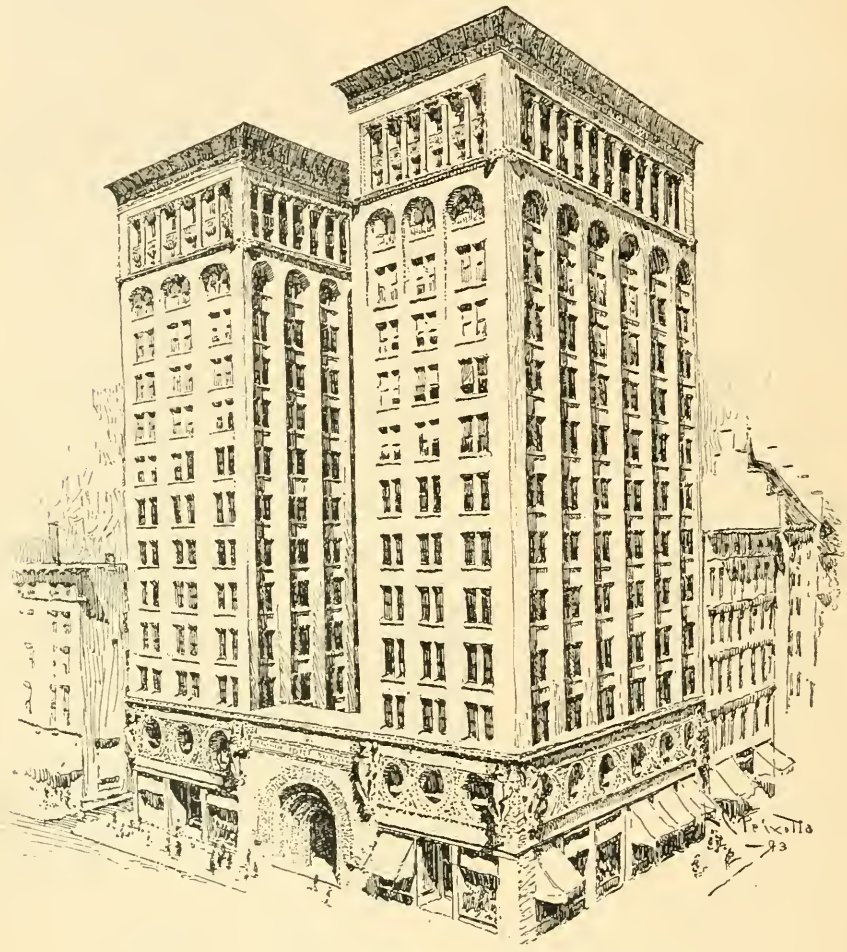
Il n'est pas nécessaire, d'ailleurs, de porter à l'extrême la simplicité de la ligne verticale pour arriver à des effets satisfaisants. Ainsi le Schiller Theatre de Chicago est, parmi les édifices en hauteur, un des plus beaux et des plus

majestueux qui soient au monde, non pas parce que l'architecte l'a chargé d'ornements, ni parce qu'il en a varié la façade, ni parce qu'il a changé la forme des fenêtres à chaque étage, ni parce qu'il s'est épuisé l'imagination à inventer des motifs de cordons horizontaux, donnant ainsi à son client et au public du « grand art » pour leur argent; mais justement, au contraire, parce qu'il a négligé tout cela. Il a divisé sa façade par deux lignes rentrantes verticales, peu profondes, assez pour mettre en relief le reste de la surface, et pas assez pour empiéter sensiblement sur l'espace intérieur. Il a fait ses fenêtres à peu près semblables partout, et il a réservé toute l'ornementation pour le soubassement et une galerie à arcades qui règne au-dessus. On voit, au premier coup d'œil, que, tout en appartenant à l'architecture verticale, cet édifice n'est pas un *Office Building*, et la tour du milieu, avec sa corniche très saillante et décorative, ajoute encore à l'effet. Les éléments sont des plus simples; on ne saurait imaginer moins de variété, et cela donne un ensemble merveilleusement élégant, calme, majestueux, artistique.

L'ornementation devient vite une superfluité dans des édifices qui ne sont point des palais élevés pour le plaisir des yeux, mais des constructions utilitaires, exclusivement adaptées à des usages commerciaux. Il faut donc que les lignes et les dispositions qui constituent l'ornementation servent en même temps à la construction proprement dite. Cette ornementation doit se produire naturellement, et là où elle peut rendre le plus de services. C'est le principe suivi par les Grecs, et on le retrouve dans les œuvres les plus parfaites de tous les styles. Aucune forme architecturale n'est si ornée que le gothique; aucune ne possède autant de variété. Cependant, dans le gothique le plus pur, — celui, notons-le, qui répond le mieux aux besoins et satisfait le plus complètement l'esprit, — l'ornementation a toujours quelque rôle dans la structure et ne s'emploie que pour égayer l'effet d'une construction trop sévère.

Le *Monadnock Building*, à Chicago.

Une maison haute doit donc, avant tout, présenter un ensemble parfaitement homogène et harmonieux. La multiplicité des motifs est à éviter dans l'ornementation aussi bien que dans la structure même. Une maison haute doit avoir de qu'un édifice en hauteur peut produire par sa masse seule. Cette énorme bâtisse paraît sur le papier, soit en dessin, soit en photographie, absolument dépourvue de toute espèce de beauté ; et pourtant, quand on est au pied, il se dégage, de



Siège de l'*Union Trust Company*, à Saint-Louis, Missouri.

la dignité, de la majesté, en imposer à l'esprit. Or la dignité, la majesté, la force, le pouvoir, sont l'apanage de ce qui est grand. L'amusant, le gai, le varié sont plus naturels aux petits corps et aux petites choses.

Le Temple maçonnique de Chicago offre un exemple frappant de l'impression son énormité même, un sentiment de puissance et de majesté qui vous empoigne. On éprouve une impression analogue devant un grand nombre de maisons hautes, au premier rang desquelles on peut citer le Grand Hôtel du Nord (*Great Northern Hotel*), l'îlot d'Ashland (*Ashland Block*) et l'Audito-

L'*Ames Building*, à Bostón.

rium, à Chicago, le bâtiment de l'*Union Trust Company* à New-York, et l'*Ames Building* à Boston, bien que l'élément vertical ne soit pas également développé dans tous.

Vient maintenant la question du style, le plus terrible épouvantail de l'architecte moderne. Aux temps passés, l'architecte ne se préoccupait point des styles : il travaillait naturellement, suivant les formes en usage à son époque. Mais la science surabondante de l'architecte moderne lui est souvent un embarras très fâcheux; car, dès qu'il a à faire le plan d'un ouvrage un peu important, il est bien rare qu'il ne s'interroge d'abord sur le style à adopter. Et pourtant c'est la dernière des choses à laquelle il devrait songer, surtout lorsqu'il s'agit d'une construction en hauteur. Ce genre étant quelque chose de nouveau sous le soleil, aucun des vieux styles ne peut lui être d'aucun secours. Le gothique fut, il est vrai, une sorte de style vertical; mais le moyenâgeux le plus ardent ne voudrait pas y chercher le principe de l'architecture verticale contemporaine. La Renaissance, qui procède de l'antique, est essentiellement un style horizontal, et ses meilleurs résultats ont été obtenus avec des constructions basses et larges. En dehors de ces deux styles et de leurs dérivés, il n'y a rien; et comme ni l'un ni l'autre ne peuvent nous être utiles, nous restons sans aucun guide historique. Nous avons abandonné la régularité des proportions. Nous ne croyons plus à la vieille doctrine qui enseigne à faire, de la façade, une représentation ou un rappel du plan général. Quel besoin avons-nous de nous enticher d'un style qui ne saurait nous servir?

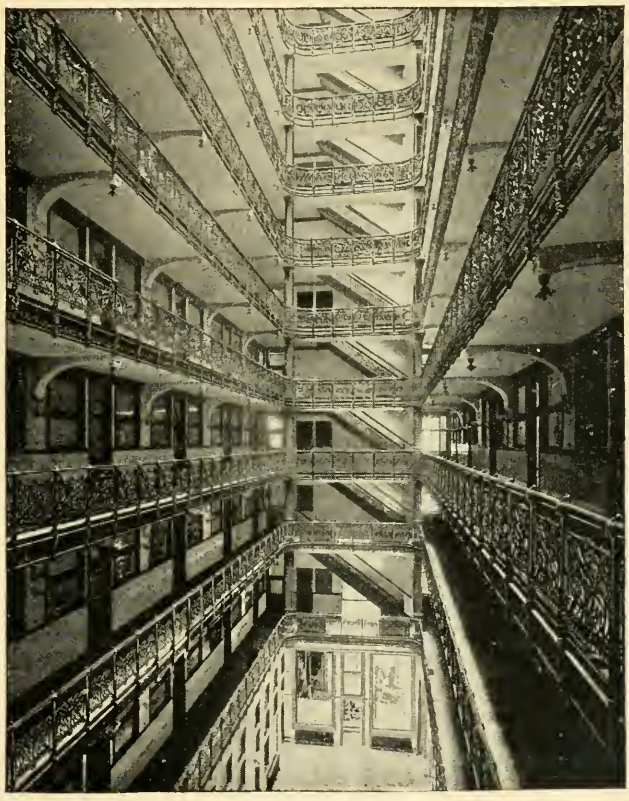
D'un autre côté, nous ne pouvons nous faire un style à nous. L'élément principal de la construction en hauteur, répétons-le, c'est la ligne verticale; et aucun style historique ne se sert de cette ligne comme la nature de cette construction nous oblige à nous en servir. Le style, dès lors, ne saurait dominer notre édifice ni notre plan; il devient un pur accessoire et ne peut se manifester que dans le détail. Dans ces limites, il est possible de donner à l'ornementation le caractère d'un style quelconque; mais c'est là tout. On a cependant essayé maintes fois de construire une maison haute d'après les règles et dans les formes d'un style historique donné. C'est une erreur à ajouter à tant d'autres qui, de tout temps, se sont commises en architecture.

Je me permets d'interrompre ici M. Barr Ferree et de lui demander s'il n'est pas à la fois trop affirmatif et trop modeste en déclarant que les Américains ne peuvent se faire un style à eux. Inaugurer un mode de construction nouveau, qui répond à des besoins nouveaux, qui n'a de modèle nulle part, et qui peut puiser dans son propre principe, sans aucun secours étranger, les variations de sa forme et les motifs de son ornementation, qu'est-ce donc véritablement, sinon créer un style?

Quelques-uns, qui pensent ainsi, poussent les choses trop loin et prétendent que, les maisons hautes étant soutenues par une armature en squelette d'acier, et les murs et pieds-droits n'étant que le revêtement de cette carcasse, il faut, pour faire de l'architecture sincère et originale, montrer cette disposition dans l'aspect extérieur de l'édifice. C'est à peu près comme si l'on prétendait perfectionner l'homme en faisant apparaître son ossature ou squelette à la surface de son corps. D'ailleurs, les murailles, dans une maison haute, sont à peu près insignifiantes, puisque les fenêtres occupent la plus grande portion de la surface verticale. Il ne reste, en somme, que les pieds-droits; et il vaut sûrement mieux revêtir ceux-ci de briques, de pierres ou de terre cuite, en donnant à la surface ainsi formée l'apparence d'une structure ordinaire, que de les laisser nus ou de se contenter, comme on le fait parfois, de plaquer par-dessus une matière ignifuge. L'architecture, au sens le plus élevé du mot, est l'application de l'art à la construction; et si nous pouvons prêter de la beauté à nos édifices en donnant

aux pieds-droits et aux murailles l'aspect de ce qu'ils sont réellement, nous n'avons que faire de craindre qu'en ne montrant pas toutes les parties de leur structure, nous ne commettions une lourde faute contre la sincérité dans l'art. Il n'y a, en effet, aucune tromperie à élever de la pierre ou des briques autour d'une armature d'acier, puisque, par nature et destination, les unes sont faites pour être vues, et l'autre pour être cachée.

En résumé, les propositions *à priori* ne sont pas de mise dans l'architecture verticale. Des idées qui peuvent être, en soi, bonnes et vraies sont à éviter si elles n'ont point leur application particulière dans le système spécial que nous considérons. Il existe par lui-même, à part des autres formes architecturales. Il faut reconnaître son existence propre et la nouveauté de ses conditions, si l'on veut obtenir la pleine mesure du succès. Il faut mettre de côté les notions préconçues, déchirer les vieilles règles, se débarrasser des vieilles idées. Qu'on se garde de s'imaginer que, parce qu'un style d'architecture est bon, il puisse s'appliquer à tous les usages, s'étendre ou s'élargir à la taille de tout édifice. Un temple grec ne peut jamais être autre chose qu'un temple grec; une cathédrale gothique sera toujours une cathédrale gothique; de même un *Office Building* moderne ne peut et ne doit être qu'un *Office Building*. Le mérite de chacun est dans son individualité particulière, dans la netteté avec laquelle il exprime son objet. Le temple grec fut une expression de l'idéal grec en architecture; la cathédrale gothique fut l'expression de l'idéal du moyen âge. La maison haute moderne que nous appelons *Office Building* doit, si elle est destinée à prendre en architecture le rang auquel son importance lui permet de prétendre, être l'expression des idées, des besoins, des nécessités modernes. Ce n'est pas une question de style, ni de convenance de style; il s'agit de trouver un mode architectural qui satisfasse à des conditions nouvelles, difficiles et compliquées, par le simple développement de sa propre nature.



Intérieur de la Chambre du commerce, à Chicago.

B.-H. Gausseron.

GIUGLIO, GIUGLIA

Voici comment nous sûmes cette touchante histoire, tout à l'honneur du grand artiste qui « n'en parla jamais, mais y pensa toujours ».

... Le docteur cherchait un chiffon de papier pour écrire son ordonnance. Ses yeux erraient inutilement sur les meubles usés, disloqués, de la cabane délabrée, — jadis une bien modeste, mais riante maisonnette de Palombara, dans la campagne romaine, — aujourd'hui vieux débris, vaincue du temps et de la misère, qui allait s'effritant, ainsi que le mobilier, tandis que l'aïeule, sa solitaire habitante, allait bientôt, s'éteignant doucement, retourner, elle aussi, à la poussière.

Comme la vieille s'apercevait de l'embarras du médecin, elle indiqua du doigt un bahut branlant :

— Vous trouverez... là... dans le tiroir...

En effet, parmi des fleurs d'oranger desséchées, un chapelet de corail, une image de Victor-Emmanuel et autres reliques, il y avait quelques feuilles d'un papier plié en quatre, jauni, — déposées là évidemment depuis des mois.

— Ce sont des lettres...

— Ça ne fait rien... Déchirez ce qui est blanc... derrière... Vous laisserez l'écriture...

L'écriture?... — Machinalement, sans précisément lire, l'homme de science, que la charité avait attiré chez la mourante, l'examinait d'abord sans précisément lire. Elle lui semblait connue... Bientôt ses yeux s'arrêtèrent sur des mots marqués en imitation de caractères imprimés, afin que des illettrés, sans doute, les pussent déchiffrer et copier sans erreur :

71, RUE BOILEAU.
PARIS-AUTEUIL.

De cette adresse, et sans songer à l'indiscrétion impulsive de son acte, le docteur sauta à la signature, également très lisible, du message.

Il ne s'était pas trompé, et la surprise lui fit jeter cette exclamation :

— Comment!... Vous l'avez donc connu?...

Et la vieille, aussi subitement remuée :

— Ah! *povero Giuglio!*... Tant qu'il a été de ce monde, allez! je ne me suis pas sentie abandonnée ni misérable... De loin il s'occupait de moi... Quand il avait de l'argent, il me faisait toujours ma part...

Deux larmes roulèrent le long du visage ridé de la pauvre femme, — larmes lentes que l'on voit seulement couler sur les joues de ceux qui tout bas disent adieu à la vie.

Autorisé implicitement, le médecin parcourait les lignes pâlies, tracées d'une façon assez irrégulière... Une faute d'italien le fit sourire, — faute excusable déjà chez un étranger, et encore moins étonnante de la part d'un homme qui, on le savait bien, n'avait eu d'autre instruction que celle, très rudimentaire, acquise en quelques mois à l'école des Frères, dans son pays.

Voici la traduction de ce qui était écrit :

« Paris, 27 mars 1874.

« Très chère mère,

« Je suis malade depuis longtemps; je ne puis plus travailler. Je suis malheureux, dans mon lit, en pensant à toi, sans pouvoir t'aider comme je le voudrais.

« Je t'envoie par la présente la somme de dix *scudi*.

« J'espère que ta santé est bonne, et je prie Dieu de te conserver la vie en paix. — Combien j'aurais de plaisir à aller à Palombara te voir un moment!... Mais je suis disgracié du ciel, et je sais bien que nous ne nous verrons plus.

« Je t'aime tant, très chère maman! Le souvenir de notre chère Giuglia Barbera me fait encore trembler le cœur en pensant à mon bonheur perdu pour toujours. Je prie tous les jours pour sa belle âme. Fais-moi le plaisir de porter quelques fleurs sur son tombeau.

« Ton fils pour la vie,

« Giuglio. »

Parigi le 27 Marzo 1874.

Carissima Madre

Sono malato di, pur molto tempo - non posso più lavorare. Sono infelice sopra il mio letto pensando a te vorrebbe lo vorrebbe

Ti mando per questa lettera la somma di scudi Trenta e dieci

Spera che la tua salute è buona I prego Dio di conservarti la tua Vita in pace

Quando vorrebbe piacere Di vedere a Colombari per vederti un momento Sono disgraziato del Cielo e vedo bene che non ci vedremo più

Ti voglio tanto bene Carissima Madre, ed ricordo della cara Giuglia Barbera mi fa tremare il Cuore pensando alla mia Felicità perduta per sempre

prego ogni Giorno per la tua bel anima

mese il piacere di portare qualche fiore al suo Deposito

Se me il potere Di dar mi qualche notizie dell tuo Figlio e anche delle sue Communione

Tuo Figlio per la vita

Giuglio Barbera

mandare 71 RUE BOILEAU AUTEUIL PARIS

aspetto una Lettera in risposta

Farra a casa di Compagno Avv. Cerasi in Roma

Certes, ce n'étaient pas là des phrases en beau style!... On n'y sentait aucune préoccupation de la postérité. Qui donc, en dehors de l'humble paysanne à qui elles étaient adressées, lirait ces pensées si simplement, si douloureusement exprimées?

— Mais, interrogea le médecin, pourquoi vous nomme-t-il sa mère?

— Parce que... hélas!... que de peine!... Parce qu'il aurait dû être mon fils, le pauvre garçon!... Et dire que je ne l'ai pas voulu!... Ah! Seigneur! pardonnez-moi!... J'ai cru bien faire... Faites-le-moi retrouver dans votre saint paradis... *Santa Madonna!*

La vieille se mit à prier en sanglotant.

Avec bonté, son auditeur se pencha sur sa couche; il la consola par de câlines paroles, promit de revenir, d'envoyer une garde, des médicaments, des douceurs.

— Voulez-vous, pour me remercier, me donner cette lettre en souvenir de *lui?* demanda-t-il à la mourante, qui ne savait comment témoigner sa reconnaissance.

— Prenez tout ce que vous voudrez... Je vais m'en aller... Je n'ai plus besoin de rien... Et puis je ne sais pas lire... C'est dans mon cœur que je garde, moi, sa mémoire...

*
* *

Non, vraiment, tout sentiment d'humanité à part, le médecin n'aurait pu laisser dans l'indigence et l'isolement celle qu'avait si filialement aimée son ami!

Ému au delà de toute parole par la découverte d'un secret jadis soupçonné, profondément touché de ce que le hasard lui permettait en quelque sorte de continuer une œuvre morale pieusement accomplie par un grand et noble cœur, il faisait un retour vers le passé déjà lointain, — vers le beau temps de sa jeunesse, de *leur* jeunesse à tous deux.

Étant à Naples, alors, on l'avait requis pour donner des secours à un jeune homme qui, disait-on, venait de s'empoisonner avec du calomel absorbé dans un plat de macaroni. On croyait à un accident, à une erreur de dose. Mais le médecin, sans en laisser rien paraître, avait eu d'autres idées. Sympathique à son malade, il réussit un peu plus tard à entr'ouvrir son âme, à lui arracher des confidences, des demi-aveux.

Giuglio — le Giuglio de la bonne vieille — s'appelait sur son acte de naissance Jean-Baptiste. C'était un Français, pensionnaire de la villa Médicis. Formé par les rudes leçons de la pauvreté, obligé de gagner sa vie depuis l'âge de quatorze ans, il s'était façonné à la diable, demeurant tout d'une pièce, fier et franc. C'est lui qui crânement avait répondu un jour, à Paris, à l'architecte de la Madeleine venant de blesser son amour-propre enfantin :

— Vous êtes maréchal dans notre art, monsieur, mais qui vous dit que je n'y serai pas prince plus tard?

A cette époque, cependant, rien ne présageait sa gloire future. Malade, épuisé, il se nourrissait de quelques pommes de terre gagnées aux Halles en faisant le porte-faix. Sa première œuvre vendue lui avait été payée 15 francs et *deux pains!*

Son indomptable énergie devait néanmoins le conduire au port. Il avait triomphé de tout par la persévérance. Son prix de Rome enfin obtenu l'avait envoyé dans cette Italie radieuse, que tout de suite il adora. Sorti de sa province pour venir se débattre à Paris contre la misère, il ne connaissait rien. Le voyage, la nature, la terre des arts, tout lui causait un véritable éblouissement. Semblable à un grand enfant, il avait l'admiration naïve, et il l'avouait lui-même, les valets en livrée du palais qu'il habitait l'émerveillaient.

Mais, au fond, il restait simple, sans besoins personnels, ne se plaisant nulle part autant qu'à la danse, avec les gens du peuple, dont il étudiait sans cesse,

tout en s'amusant, les attitudes, les mouvements parfois si beaux de la race romaine.

C'est ainsi qu'un jour il s'était passionné le regard pour Giuglia Barbera. Elle s'en allait avec une vingtaine de ses compagnes, ébourgeonneuses de vignes, travailler sous la conduite d'une matrone. Sa beauté frappait. Puis on la devinait ensuite aussi bonne que belle. Ses moindres actes révélaient la douceur, la compassion. — Elle consacra ses instants de repos à réparer les vêtements déchirés d'un misérable!

Tout le jour l'artiste l'observa, et le soir, quand il la vit partir droite et cambrée comme une cariatide vivante sous le poids d'une corbeille de figues posée sur sa tête, il la suivit jusqu'au logis où elle vivait seule avec sa vieille mère. Non sans peine il obtint de reproduire les traits de la jolie créature, son cou flexible, et la naissance de sa poitrine chastement cachée sous la chemisette coulissée.

Pour exécuter paisiblement son œuvre, il demeura dans le village, s'y oubliant plus que de nécessité, se plongeant avec délice dans la tranquillité, la candeur, en quelque sorte, des vieux jours latins. La contrée baignée de soleil, illuminée d'amour, le charme captivant de son modèle, s'entendirent si bien pour captiver ses sens, son esprit et son cœur qu'il livra pour jamais à ce pauvre coin de campagne une partie de lui-même.

Fut-il aimé? Oui, sans doute; car, bien que petit et dépourvu des attraits qui produisent les foudroyantes impressions, il possédait ce qui séduit à la longue et prend profondément sur les âmes : une tête intelligente, des yeux de feu et un accent enthousiaste, véritable chant d'une nature exceptionnelle.

LA PALOMBELLA

Mais Giuglia, l'honnête fille, voulut sa mère pour confidente des élans passionnés du sculpteur. Elle ne s'accordait pas le droit de l'écouter, car elle se savait engagée à un garçon du pays, en ce

moment à la milice, et qu'elle épouserait quand il aurait fini son temps. — Ce fiancé, elle ne l'aimait ni ne le détestait; son indifférence pour lui, sa douceur se laissaient guider par l'obéissance. On l'avait promise surtout aux quelques biens qu'il possédait. L'artiste, « ce méchant tailleur de pierres », comme disait dédaigneusement la vieille Barbera, n'avait pas un sou en poche! Vainement jurait-il qu'il deviendrait riche un jour, on repoussait l'étranger et l'on ne voulait voir que les années d'attente avant la venue de cette fortune problématique.

L'idylle fut brusquement interrompue, héroïquement brisée plutôt, par la loyauté de Jean-Baptiste, qui ne voulut pas en ternir la pureté. Il partit, espérant oublier. Seulement, il n'était pas de ceux qui oublient.

Or, lorsque plusieurs mois plus tard il faillit mourir accidentellement à Naples, ce fut — coïncidence tout au moins remarquable — peu de jours après que Giuglia, en se mariant, était bien décidément perdue pour lui.

A partir de ce jour, aussi, par un caprice que ses amis ne s'expliquèrent guère, il quittait ses véritables prénoms pour signer désormais *Giuglio* ou Jules. Tels les chevaliers d'autrefois prenaient les couleurs de leur dame; lui, sans en rien afficher, avait pris le nom de la sienne.

. . . . . .

L'année suivante, sa tendresse désintéressée, dévouée, fidèle, le ramenait à Rome, non pas guéri, mais résigné, maître de lui-même, revivifié par l'art.

La gloire commençait à lui sourire.

Il retrouva Giuglia malade, malheureuse, victime du rustre qu'on lui avait donné pour maître. Des petits biens qui si lourdement avaient pesé contre l'amour dans la balance des jugements maternels, il ne restait rien : l'inconduite du mari avait tout dissipé.

Giuglio ferma les si beaux yeux qui pendant dix-neuf ans seulement avaient joui du spectacle de la nature. Il reçut le dernier soupir de la douce sacrifiée, dont le suprême regard fut à la fois un aveu, un douloureux adieu et une muette recommandation : Giuglia léguait sa vieille mère indigente à l'artiste trop généreux pour ne pas pardonner.

Avec son grand cœur large et sans fiel, il dit :

— Je serai son fils... — et depuis, il l'appela toujours : sa *mère*.

Les honneurs, les succès, la faveur d'un souverain puissant, les passions auxquelles les hommes de génie, moins que les autres encore, ne peuvent échapper, l'apogée d'une carrière superbe, puis ensuite les épreuves, la maladie, les souffrances et la misère qui devaient terminer sa vie, tout fut incapable d'effacer dans la conscience de Jean-Baptiste-Jules Carpeaux ni le souvenir des trop courtes heures de joie, ni le sentiment du devoir accepté.

De cette naïve et pure passion de jeunesse il restera, tant que les siècles épargneront la fragilité du marbre, une belle œuvre d'art, le buste de *la Palombella,* qui fut le second envoi de Rome du sculpteur et figura ensuite à l'exposition de 1864. Un peu de deux âmes y demeure attaché.

Georges Régnal.

UNE JOURNÉE CHEZ LE PAPE

LÉON XIII INTIME

Vous êtes au Vatican, au premier étage de la cour San-Damaso. Voici la salle Clément VIII et les appartements du pape. Ici, les gardes suisses plus courtes, rouges de pied en cap ; et voici les chambellans vêtus de robes violettes, comme des évêques parfaits. Ils traversent par intervalles cette première Salle

Cliché Jongh

GROUPE DE LA GARDE NOBLE PONTIFICALE

nombreux occupent en silence les escabeaux de cet immense vestibule qui semble, par la hauteur et par le luxe de son plafond à fresques et de son lustre de milieu, annoncer souverainement des salles plus spacieuses et plus magnifiques encore. Sous ces voûtes profondes, où les passants, glissant comme des ombres et parlant à voix basse, semblent veiller au sommeil du silence, voici les bussolanti en surplis rouges et en culottes des Suisses, soulèvent la portière du tambour rouge (ou *bussola)* et disparaissent dans la salle suivante, dite des Bussolanti, où les rares introduits laissent chapeaux et manteaux sur une longue crédence. Sur ces dalles brillantes suivez le reflet coloré de leurs robes, sitôt évanoui que dessiné. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept heures : c'est, de chambre en chambre, le carillonnement des pendules posées un peu partout sur les cré-

dences, ou mieux courant l'une après l'autre, se rejoignant, s'harmonisant et, comme un chœur de fées bavardes, fioriturant en soprano de leurs gosiers argentins la basse grave et séculaire du lourd bronze de San-Pietro, pour annoncer à tout le Vatican sur pied que le Saint-Père se lève. Parmi les gens de service qui s'empressent, vous en distinguez un qui, sans se presser davantage, va plus vite d'une démarche majestueuse et gracieuse à la fois. Sorti de l'appartement palatin qui lui est réservé, il traverse la Salle des Bussolanti, prend un corridor réservé qui le dispense de passer par la Salle des Arazzi aux tapisseries éblouissantes, par la Salle du Consistoire, par la Salle du Trône, par trois autres pièces aux soieries jaunes, bleues, rouges, et servant d'antichambres à la chambre à coucher du pape; et il l'ouvre, comme la porte de sa chambre privée. En soutane violette, haut de stature, presque beau de visage, complètement rasé, ce jeune *simpaticone*, comme on dit en dialecte romain, n'est autre que Centra, le Centra tout-puissant des services *di S. S.,* celui dont Léon XIII ne se passerait guère mieux que de la prunelle de ses yeux, et qui, entendant le *campanello* de son bien-aimé maître, se précipite, une clef à la main, pour délivrer le prisonnier.

— Le prisonnier?... objecté-je avec étonnement à l'argus providentiel qui s'est chargé de m'introduire.

— C'est le vrai mot! me répond-il. La soirée achevée, le pape s'enferme dans sa chambre avec une première clef dont il est seul possesseur. Une deuxième clef appartient à Centra, qui s'en sert pour pousser sur son maître une deuxième porte, quand Léon XIII est dans son lit et que Centra peut rentrer chez sa femme, une Romaine superbe qui a donné à son bel homme les plus jolis enfants qu'on puisse voir. Par exemple, ajoute malicieusement mon cicerone, il y a une clef que Centra n'aura jamais et que Léon XIII se joue parfois le tour de se cacher à lui-même, en la perdant dans cette chambre où d'ailleurs personne ne pénètre : c'est la clef de son coffre. Et c'est alors, pour n'être pas à court d'argent, que le Saint-Père en fourre un peu partout, dans ses soutanes, sous ses meubles.

— Par caprice, ou par intérêt?

— Pour le plaisir d'en avoir davantage et d'en pouvoir donner plus souverainement. Peut-être y a-t-il quelque malice de sa part à faire ainsi des surprises au trésor de Saint-Pierre qu'il n'appauvrira pas, retenez-le bien... Entre autres, je veux vous raconter une anecdote qui vous le dépeindra curieusement. Pendant l'installation de ces banques malheureuses avec lesquelles Léon XIII, prêtant à la ville de Rome, pensait récupérer par l'argent le patrimoine de Saint-Pierre que la politique ne lui restituait pas, l'idée lui vint, dit-on, d'obliger les jésuites à emprunter à ces maisons de prêt, au taux de 6 pour 100. Cette invitation, s'il est vrai qu'elle émanait du Pape, ne pouvait être déclinée que par l'habileté d'un maître. Un jésuite, dont je tairai le nom, s'en chargea en répandant dans l'entourage du Saint-Père le bruit qu'il préparait une *Encyclique contre les Usuriers*. Léon XIII sourit du *scherzo*, mais il comprit la provenance de cette fausse nouvelle, et, renouant les cordons de sa bourse, il ne reparla plus de prêter de l'argent aux jésuites qui lui rendaient si exactement la monnaie de sa pièce.

Et, *via discorrendo,* vous apprenez que Centra, plus puissant que tout le Sacré Collège réuni en conseil, est né à Carpineto, au pays même des Pecci. Son père, un honnête chapelier installé à Rome où la fortune aurait dû lui sourire, était venu, après l'élection de Léon XIII, mettre son beau gars sous la tutelle du nouveau Pape. La confiance que lui accorda son souverain maître, quatorze ans d'un service affectueux et assidu ne l'ont pas démentie un instant; et cet attachement admirable a fait de Centra, à la longue, le serviteur indispensable de Léon XIII et peut-être le

plus influent de ses ministres. Que Centra s'indispose, tout le Vatican en éprouvera le contre-coup dans la mauvaise humeur sensible du Saint-Père. Et même Centra malade est encore si nécessaire à Léon XIII, que celui-ci ne lui accorde même pas la permission de s'éloigner pour toute une semaine. Au

— *Che tempo fa ?* Quel temps fait-il ?

— *Fa brutto, Santo-Padre!* Saint-Père, il fait mauvais temps !... si telle est la réponse du loyal serviteur, en voilà assez pour agacer tout le jour les nerfs du pape qui, souvent, de dépit, se rejette frileusement sous ses épaisses couvertures dont les multiples doublures

Cliché Jongh

CHAMBRE A COUCHER DE SA SAINTETÉ

mois de septembre dernier, souffrant des fièvres, l'indispensable brave garçon dut forcément changer d'air. Léon XIII lui choisit pour villégiature Carpineto, leur commun pays d'origine, dont *l'aria fina,* comme on dit au pays des montagnes, le rétablirait vite, sans doute. Mais il ne l'obligea pas moins à revenir à Rome tous les cinq jours pour sa barbe qu'il n'aurait pas confiée au plus habile *parruchiere* de la capitale... Aussi, chaque matin, quand Centra arrive chez le Pape, vers sept heures, à la demande quotidienne de celui-ci :

ne l'empêchent pas d'avoir toujours froid.

*
* *

Le plus souvent, la journée du Saint-Père commence à sept heures. Sitôt vêtu par son valet de la soutane en laine blanche où la croix pectorale tombe, de la longueur de sa chaîne d'or sur un corps si fluet qu'il semble soutenir avec peine un joyau si léger, Léon XIII se recouvre d'une douillette blanche aussi, et, les prières *ante missam* récitées sur un prie-Dieu de la chambre à coucher, il

passe à petits pas dans une chambre voisine où est dressé son autel et improvisé son oratoire. Revêtu des habits sacerdotaux par ses camériers intimes, — Mgr Cagiano da Azevedo ou Mgr Bisletti, — le pape, d'une voix grave et avec des gestes lents qu'une grande majesté caractérise, dit chaque jour sa messe à laquelle tant de catholiques curieux se sont si souvent invités, sans compter avec le maître. Léon XIII, observateur jaloux de l'étiquette qui l'obligerait, dès le matin, à une tenue d'habits irréprochables, admet rarement les solliciteurs pieux à sa messe. Il se départit de sa rigueur, tout au plus le dimanche; non que cette rigueur doive laisser entendre un relâchement trop marqué dans la toilette du Saint-Père : ses soutanes sont, au contraire, chaque matin, d'une blancheur immaculée; et si, le soir, la poudre de tabac indique la fin de la bataille, ce n'est certes pas au détriment de cet infatigable travailleur qui compte quatre-vingt-cinq ans et qui use de cette poudre pour tenir le combat, plume en main, à l'éveil, jusqu'à la tombée lourde de ses journées si pleines...

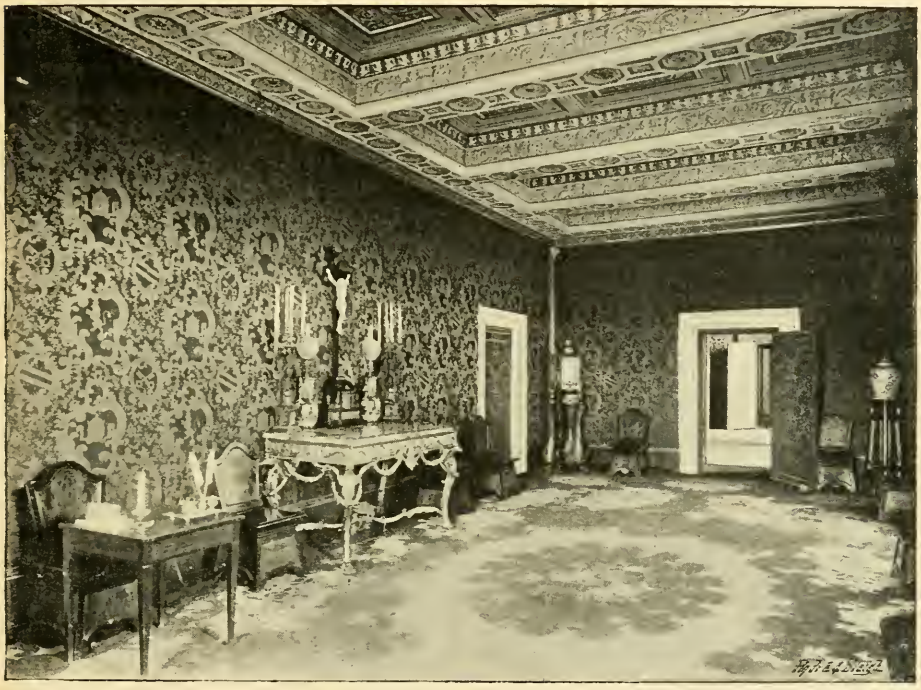
La messe du pape dite en trois longs quarts d'heure pendant lesquels, du plus loin de la salle-chapelle, le fidèle a entendu chaque parole liturgique tomber dans son oreille comme autant de médailles frappées au marteau sur l'enclume et portant l'effigie de la sainteté même, Léon XIII, à genoux sur le *faldisterio*, écoute une autre messe que dit un prélat de sa maison. Pendant cette messe d'action de grâces, du *faldisterio* aux coussins rouges où s'est abîmé ce vieillard, s'élève de minute en minute une voix, comme une espèce de rugissement de lion qui remplit la chapelle; et c'est comme le poids du monde catholique qui pèse sur ces épaules amaigries de débile vieillard, et qui le fait se plaindre à Dieu du lourd fardeau dont il l'accable. Là, devant ce prie-Dieu où un homme se plaint d'être un Pape, où un Pape supplie Celui dont il est le vicaire d'avoir pitié de sa faiblesse, c'est là que vous sentez la grandeur écrasante de cette papauté que les enlumineurs du Moyen Age représentaient avec une cathédrale sur les épaules et les dragons des abîmes aux pieds. Pauvre représentant d'un Dieu sur terre, à qui l'humanité, faible roseau pensant, n'accorde que la fragilité de sa tige pour l'opposer, sans t'y briser durant des siècles, à de si terribles orages!...

*
* *

Vers neuf heures, Léon XIII est de retour dans son cabinet où Centra lui apporte le premier des nombreux consommés et la première des nombreuses pastilles de chocolat qui suffiront à alimenter, tout le jour, ce corps si transparent de maigreur qu'il semble échapper de quelqu'une des *Passions* extatiques dont les Crivelli et les Mantegna ont décoré son palais. S'il a décidé de recevoir quelques pèlerins privilégiés, c'est après sa messe et ce sommaire déjeuner qu'il va à leur rencontre, dans sa bibliothèque. S'appuyant sur une longue table de milieu, qu'entourent des rideaux cachant un lit, — le lit de camp où dort Centra, quand Léon XIII indisposé ne permet pas à son domestique de le quitter, même la nuit, — le Pape cause quelques minutes avec chacun de ses visiteurs, s'informe de leur nom, de leur pays, de leur famille, avec une voix toujours lente, des gestes toujours longs et un sourire assez difficile qui ne parvient qu'avec peine à adoucir les traits anguleux et sévères de ce masque curieux que nous aurons à étudier tout à l'heure. Sa mémoire surtout est prodigieuse; elle a retenu tous les noms des catholiques fidèles que leurs services ont signalés. Aux Américains il parle des hommes de l'Amérique, avec la même aisance qu'il mettait récemment à converser avec ses propres compatriotes de Carpineto :

— Les haricots que nous vous avons envoyés, mon cher X..., étaient-ils excellents? Avez-vous reçu la morue que nous vous avons fait expédier, l'autre jour?...

Est-ce à dire que tout le monde reste content de cette admirable mémoire et que personne n'y soit jamais oublié? Puisque Francis Magnard est mort, il est permis de citer aujourd'hui le cas du rédacteur en chef du *Figaro* dont le journal a rendu d'incontestables services à la politique personnelle de



Cliché Jongh

ANTICHAMBRE DU CABINET DE TRAVAIL DE SA SAINTETÉ

Léon XIII. Dans l'intimité, sans récriminer d'ailleurs, il disait parfois à ses amis, qui retournaient plus heureux que lui de leur visite chez le Pape :

— Et pourtant il ne m'a pas reçu!

Les visiteurs congédiés, après une bénédiction de la main qui ne s'élève plus qu'avec peine, le Pape rentre dans son cabinet, où un seul meuble compte. C'est le *tavolino*. Là, devant un crucifix à piédestal, une écritoire surmontée d'une plume d'oie tient la droite, tandis qu'à gauche un haut vase de cristal conserve au frais le bon tabac qui réveillera

presque à chaque minute les idées fortes de l'opiniâtre travailleur. Jusqu'à dix heures son temps sera consacré à compléter, par des ratures infinies, ses papiers de la veille : de tout petits papiers où l'idée fut d'abord jetée *ex abrupto*, puis littérairement habillée avec ces phrases *ad unguem* que, d'une écriture ronde, bouclée, tremblante, pointillée, peigne jusqu'à la perfection de la forme païenne cet admirable latiniste chrétien, dont le style périodique comme les tours massives des antiques, élégant comme ces mêmes tours recouvertes de marbre, rappelle étonnamment Salluste, son précieux et fort modèle. Tous ces petits papiers, toutes ces grandes belles phrases que Léon XIII écrit à deux mains, — l'une s'appuyant sur l'autre pour en arrêter les tremblements nerveux, — tout cela, ainsi jeté sur des bouts de papier, s'en va dormir dans le tiroir aux secrets dont

le Saint-Père garde toujours sur lui la clef et d'où il les retirera plus tard, pièce à pièce, pour en composer l'ensemble majestueux d'une de ces encycliques superbes que le monde portera sur sa tête, fortes et salutaires, comme des Lettres de saint Paul.

Dix heures sonnent. Un personnage ou, pour mieux dire, une ombre, qu'on n'a pas entendu glisser sur le pavé de marbre, s'avance, un portefeuille sous le bras, jusqu'au fauteuil du Pape, qui a suspendu son travail d'écriture pour recevoir le courrier politique des mains de son secrétaire d'État. Pour donner au portrait du cardinal Rampolla le cadre qu'il mérite, il faudrait la longueur de cet article dont Léon XIII seul doit faire le sujet. Figurez-vous un enfant de chœur grandi trop vite dans sa soutane rouge et qui, cardinal pour de bon, continue de garder jusqu'à l'excès cette modestie qui n'est pas si commune dans le monde des Cours et qui sied au ministre d'un pape bien nommé « lion », devant la personnalité duquel aucune autre n'aurait place. L'attitude de cet homme d'État, effaçant jusqu'à sa physionomie comme sur l'effigie d'une monnaie antique à laquelle le temps n'aurait rien enlevé de son métal précieux, convient bien au cardinal Rampolla. Il y ajoute jusqu'au ton neutre de la voix, jusqu'à des gestes gauches, portant un portefeuille de ministre à peu près comme Sixte-Quint faisait de sa béquille, dit-on. A le voir s'avancer ainsi timide, on comprend cet éloge éloquent qu'a risqué Léon XIII sur un homme de son temps et qu'il adressa à la mère du cardinal, dans une audience privée :

— Ah ! madame, vous avez un grand fils.

Les jaloux ont voulu voir dans ce compliment un éloge sur la taille du cardinal secrétaire qui, en effet, est très grande. Aussi secoue-t-il de plus haut les épaules devant ces parlottes d'antichambres qu'il n'entend même pas. La vérité est que Léon XIII tient en précieuse faveur la personne du cardinal Rampolla et la parfaite diplomatie de ce sévère gardien du silence, la langue la plus difficile à apprendre ou, si l'on aime mieux, à retenir.

*
* *

Après les affaires du dehors, les histoires du ménage : et quel ménage que celui du Vatican, où chaque matin, sans boire ni manger comme on dit, il faut que le Saint-Père ait trouvé vingt-cinq mille francs, pour payer le *piatto* de ses cardinaux de curie, ses prélats palatins, sa garde palatine, ses camériers, ses estafiers, ses sommeliers, tout l'innombrable personnel des congrégations dont les bureaux sont chez le Pape, — et sans compter les vingt-cinq sous d'œufs et de lait qu'il fait inscrire, chaque jour, pour sa seule dépense personnelle. On sait que Léon XIII est un intendant fort entendu du domaine patrimonial de Saint-Pierre, et qu'il exige jusqu'au dernier centime la reddition des comptes. Il ne paye les factures qu'à une caisse unique du Vatican dont il retient la clef et qui ne s'ouvre que deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, à heure fixe, sous l'escalier donnant à gauche sur les loges de Raphaël. Puisqu'une tradition séculaire et le cérémonial du Consistoire le veulent, Léon XIII fait bien encore promettre aux cardinaux « créés » qu'ils garderont le trésor de Saint-Pierre, placé dans les caveaux du fort Saint-Ange ; mais il estime qu'il le gardera mieux encore, s'il en conserve la caisse et la clef chez lui ; surtout depuis que la vieille galerie d'Alexandre VI, qui reliait jadis le fort Saint-Ange au Vatican, a reçu tant de brèches avec la Loi des Garanties qui ne garantissent même pas des courants d'air, dans cette farouche et pittoresque galerie tout en ruines... Les habitués de Weimar ont raconté que Gœthe ne se présentait à ses hôtes que dans l'apparat d'un geôlier, portant toutes ses clefs à sa ceinture, surtout celles de sa bibliothèque. Celles de Léon XIII, on ne les voit qu'en symbole dans le cartouche de son armorial ; mais on sait aussi que s'il

perdait les véritables clefs qui ouvrent et ferment la porte de son coffre, garde suisse et cardinal de curie n'auraient plus qu'à aller voir au ciel, si l'on y vit mieux que sur terre.

Un fait récent indiquera suffisamment les qualités de comptable hors ligne que Léon XIII possède, et qui suffiraient à

un pontificat durant, les sommes reçues dans son trésor particulier. Ces sommes fractionnaires arriveraient d'ailleurs toujours à temps chez le Pape, surtout quand la caisse de celui-ci serait, un jour ou l'autre, épuisée. C'était la caisse de réserve des vétérans du *piatto,* une espèce de caisse des Victimes du Devoir:

Cliché Jongu

CABINET DE TRAVAIL DE SA SAINTETÉ

refaire la fortune des papes si elle était capable de s'épuiser jamais. La Daterie est une des Congrégations les plus riches du Vatican, où il faut bien que tout se paye, même les indulgences, puisque le Vatican doit vivre comme un autre palais et que, de plus, celui-ci est placé au centre de cette idéale Italie où l'oranger fleurit... en même temps que le pourboire! La Daterie donc, par un privilège abusif peut-être, mais sanctionné par les siècles passés et surtout par cette finauderie d'Italiens qui n'en sont plus à leur première manche, accumulait, tout

les victimes de leur propre désintéressement, et le devoir de n'en rien dire au Pape. Et les bons cardinaux de la Daterie dormaient encore, l'autre jour, sur ces petites tapées de sacs d'écus en forme de poires, — des poires tapées pour la soif! — quand Léon XIII s'avisa de les taper le premier. On pensait de ce Pape, comme de ses prédécesseurs, que, s'il lui prenait fantaisie de mourir avant de réclamer les fonds courants de la Daterie, ces fonds seraient partagés sur le cercueil du pontife entre les cardinaux de la dite Congrégation, en

vertu d'une antique coutume qui leur abandonne ce reliquat, à l'élection du pontife nouveau, comme don de joyeux avènement. Ainsi, personne ne songeait l'autre matin, au Vatican, que la Daterie y existât encore, quand un ordre de Léon XIII a sommé cette Congrégation d'avoir à verser ses fonds particuliers à la trésorerie générale de Saint-Pierre, tout en lui permettant d'en accumuler d'autres jusqu'à sa mort, pourvu que, chaque année, la recette de la Daterie soit remise à qui de droit. Léon XIII n'abolit pas ainsi le privilège des héritiers; il le précise. La question est de savoir de quoi la Daterie héritera, à la mort du Pape. De sa caisse! lui répond-on. Et, sur ce mot presque macabre, les bénéficiaires de plaisanter les victimes — les pauvres Victimes du Devoir — qui ont eu encore, affirme-t-on, le courage d'apporter leurs félicitations au Pape. Pourtant, à la dernière heure, un des cardinaux dépouillés a perdu patience et, répondant à un *forastiere* qui lui demandait dolemment comment la chose avait pu arriver :

— Pensez-vous, lui dit l'Éminence, en renouvelant la réplique heureuse d'un disciple éprouvé de Mgr Folchi, pensez-vous qu'après avoir été assez nigauds pour perdre notre argent, nous poussions la naïveté jusqu'à vous raconter comment nous avons pu nous y prendre?

*
* *

Sans tambour ni trompette, Léon XIII mène ainsi sa maison. Rien même ne l'indispose autant que la divulgation de ses intentions avant l'heure de leur exécution finale. Cette heure-là est toujours la dernière. A la veille du dernier Consistoire, par exemple, tout était prêt, sauf la nomination du secrétaire du Consistoire même, sans lequel cette cérémonie n'a jamais lieu. On rappela respectueusement cette vacance au Pape, qui répondit : « J'y pourvoirai!... *Ci pensero, io!...* » Et, la veille au soir, Mgr C... reçut sa nomination à cette charge; la seule créature à laquelle personne n'avait pensé, si ce n'est Léon XIII...

Un autre jour, il reçoit en audience un autre Mgr C..., que toutes les voix désignaient à un prochain cardinalat :

— Eh bien, Monseigneur, que dit-on dans Rome? lui demande-t-il.

— Saint-Père, on n'y parle que de la faveur que votre paternelle bonté prépare au plus indigne de vos fils! lui répond patelinement le doux prélat.

— Quelle faveur? Parlez, parlez, mon cher enfant!

— Saint-Père, c'est le chapeau cardinalice que votre gratitude me réserve, et je ne veux l'attendre que d'une condescendance manifeste de Votre Sainteté envers le plus inutile de ses serviteurs.

Il l'attendit longtemps, Mgr C..., son chapeau, plus longtemps même que la soutane rouge et la cappa de pourpre qu'il s'était fait tailler déjà, et que son tailleur garde depuis dans sa vitrine. Car le prélat bavard, envoyé aussitôt en mission diplomatique à M..., promène encore à tous les vents sa tête décoiffée, qui n'a pour tout abri qu'une calotte.

Comme on comprend mieux la retenue de cet autre prélat, candidat au chapeau cardinalice et qui répondait, la tête dans ses mains, à un ami dont il recevait trop tôt les félicitations bruyantes

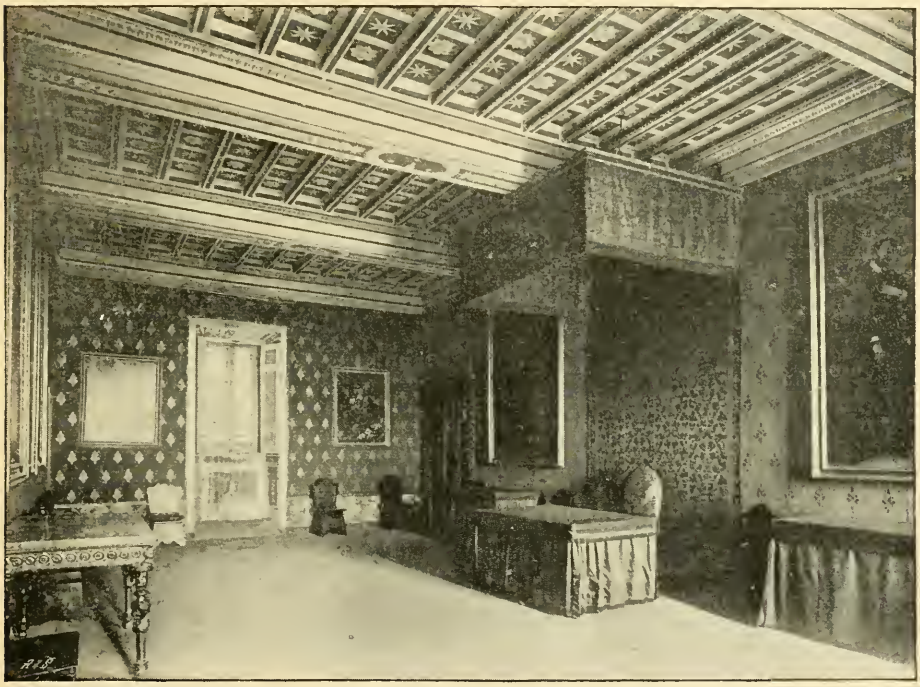
— *Per carità! non lo dire!...* De grâce! n'en parlez pas encore!

*
* *

A peine sonné midi de cette journée déjà si pleine, si quelque souverain couronné — fût-il de la Triple Alliance — ou quelque homme célèbre, pourvu que ce ne soit ni Émile Ollivier, ni Émile Zola, a demandé et obtenu une audience particulière, c'est le moment où l'un des prélats domestiques introduit le personnage annoncé. Si c'est une tête couronnée, Léon XIII l'attend dans la Salle du Trône, entouré de quelques cardi-

naux, qui se retirent dans la salle voisine dès que le Souverain est introduit. On se souvient encore au Vatican, — et l'on ajoute même que le cardinal Rampolla n'aurait pu l'oublier depuis, — de tel fils d'empereur qui, se présentant au Pape avec le fils du chancelier de son royal père, brisa net avec le cérémonial

C'est surtout d'air, son *pabulum vitæ,* que Léon XIII a besoin, et que, sitôt le *pranzo* dépêché, il va chercher dans les jardins du Vatican. Après quelques pas faits à travers les grandes salles de son appartement, dès qu'il arrive aux Loges de Raphaël, il monte dans la *portantina* de soie rouge que chargent deux



Cliché Jongh

SALLE A MANGER DE SA SAINTETÉ

d'usage et, prenant cavalièrement la main de Léon XIII, la serra et la passa à son ami qui la pressa aussi familièrement...

Léon XIII, ayant congédié ses visiteurs, s'assied pour déjeuner à une petite table où le cérémonial, pas plus d'ailleurs que l'étroitesse du meuble, ne lui permet de recevoir personne. Personne, non plus, ne se contenterait de la *pagnottella* romaine, du *pecorino* carpinétain et de quelque autre *frittata,* qui ne nourriraient pas un pâtre et qui suffisent à ce pontife et à ce vieillard.

sediarii. Et ils emportent, à travers les galeries de la Bibliothèque et la basse-cour de la Pigna, jusqu'au *Cancello* de la *Zecca,* où, pénétrant dans les jardins, il y rencontre sa voiture. Deux gendarmes l'escortent, un officier le précède, et l'équipage défile au trot par les allées bordées de chênes; le reste de sa maison domestique venant derrière à pied, six *sediarii* en rouge, qui marchent comme ils peuvent dans les accoutrements de leurs livrées. Voici déjà la villa Pia, dont les vestibules à ciel ouvert et les pavés de mosaïque

suffiraient à la gloire d'un palais, — mais une gloire qui se ruine au grand air et qui attend depuis Léon XII un autre restaurateur magnanime. Après quelques tours de voiture sous les charmilles des allées et entre la bordure des bois de chênes-nains et de lauriers-roses, voici la cascade de l'Aigle, d'où l'on commence à voir, ici, le fort Saint-Ange, et là San-Marino, sous les arceaux des arbres sombres, qui font un cadre d'une profondeur magique aux lointains ensoleillés de Rome et de ses environs. C'est là que le Saint-Père met d'ordinaire pied à terre et que, s'appuyant à peine au bras d'un camérier ou le plus souvent sur sa canne, il gagne à petits pas les treilles préférées de sa vigne, par où l'on arrive à la superbe tour de la *Citta Leonina* et aux bâtiments neufs que Léon XIII vient d'y faire ajouter par l'architecte Vespignano. Cette vigne qu'il a plantée aux environs de cette tour antique, il l'aime et la préfère aux plus belles merveilles du Vatican. Qu'un rayon de soleil frappe à la vitre de sa fenêtre et à la glace de son cœur, vite la chaise à porteurs et la voiture pour une course à la vigne de Léon IV. Si l'on est dans la belle saison et si l'on part dès le matin pour toute une journée de villégiature, un coup de fusil éclate et chasse dans le ciel les bandes de corbeaux croassants qu'on n'entendra plus jusqu'au soir. Que l'heure des vendanges arrive : un panier d'une main, une serpe de l'autre, Léon XIII récoltera lui-même les raisins de sa vigne, dont le rapport a été cette année de 8,000 litres :

— *E che vino, signor! Una chicchería!...*

*
* *

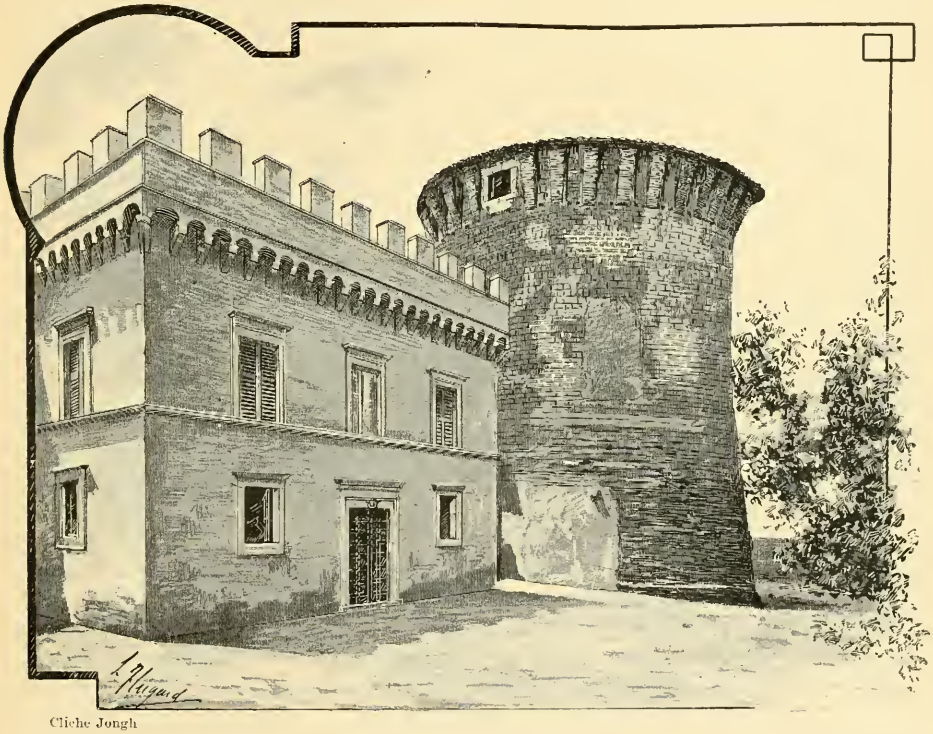
Il n'y a qu'un plaisir qui dépasse, pour ce vieillard, celui de cultiver ses roses, — de belles roses thé, dans un carré que couvriraient bien six mouchoirs, — c'est celui de tendre ses lacets et de faire aux oiseaux de passage, à quelques pas du Chalet Suisse, la chasse au *roccolo* qu'il aimait tant à faire, à Carpineto, aux heureux jours de la jeunesse quand étaient là, pour vous, Saint-Père, les douces montagnes natales et la liberté d'y courir!

Ainsi distrait, le Pape rentre dans la *Citta Leonina*. Il salue en passant les cacatois dans leur volière, ses plus proches voisins de la tour, abandonne le reste de sa suite en bas, le pied-à-terre qu'il lui a fait bâtir sur une autre aile, et s'aventure dans cette colossale *torre*, dont les murs mesurant trois mètres d'épaisseur sont debout, là, depuis les temps qui virent Charlemagne; et l'on ne sait quel plaisir on éprouve à confondre cette blanche soutane, s'enfonçant dans l'ombre mystérieuse de ce repaire féodal, avec les âges où des papes pareils dirigeaient avec la même sûreté du regard les mêmes destinées de l'Église. Enfermé dans sa tour, où personne ne pénètre, où seule est introduite la lumière du jour, que fait le Pape? Nul ne le sait et nul n'essaye de l'apprendre. C'est la vacance du *campanello*, et Centra, qui n'entend plus la sonnette de son maître s'agiter à chaque instant, comme au Vatican, est le dernier à s'en plaindre au rez-de-chaussée de la tour, où il a été relégué avec le reste de la maison papale. Il est pourtant arrivé à Léon XIII de se départir de sa rigueur en faveur du peintre Ugolini, pour la pose de son portrait. C'est que le vieil et bon Ugolini est un maître, et que Léon XIII se confie sûrement et officiellement à lui; car le modèle sait que l'artiste aura assez de talent pour l'interpréter, moins tel qu'il est que tel qu'il devrait être. Léon XIII ne s'abuse pas sur la conservation extraordinaire de son aristocratique personne; il sait qu'on n'affronte pas impunément, aussi longtemps que lui, « des ans l'irréparable outrage ». Aussi, quand son peintre officiel lui demande comment il veut être traité, Léon XIII se rappelant le grand mot de Porus :

— En pape! lui répond-il.

Il l'oblige ainsi à rajeunir son visage

et à lui prêter des charmes que sa vieillesse n'a plus. Que Pecci disparaisse, le Pape lui survivra; et il convient, dès son vivant, qu'il soit vu par tout l'univers catholique sous des formes aimables qui le feront chérir autant que vénérer en Souverain Pontife. Bien des esprits légers souriront à cette apparence de vanité humaine; mais les forts du pays d'Israël y souscriront, pour lesquels la grâce est aussi nécessaire que la vigueur sur le front immortellement jeune de Judas Macchabée, qui les conduit à la bataille — et au triomphe.



Cliche Jongh

TORRE GREGORIANA

Puisque nous en sommes au chapitre des indiscrétions, entrons dans quelques intimités et pénétrons un instant dans la vieille tour Léonine, où, pour finir cette journée laborieuse par une distraction d'art, le Pape a ouvert à son peintre Ugolini cette porte de la chambre supérieure, qui reste close à tout le monde, — même aux cardinaux, même aux princes. Princes et cardinaux, s'ils ont à voir le Pape dans sa tour pour une audience urgentissime, n'y sont reçus qu'au rez-de-chaussée, dans un tout petit salon tapissé en soie rouge, sur laquelle s'enlèvent les dorures des bois de trois fauteuils et de quatre tableaux dont les deux plus petits, qui entourent le fauteuil papal, sont deux miniaturales copies de la *Sainte Cécile*, d'après Raphaël, et d'une *Sagra Famiglia*, d'après Pinturicchio peut-être. L'antichambre qui précède ce salon et la chambre où se tient le prélat introducteur sont tapissées aux couleurs claires, égayées par des tableaux presque insignifiants où se distingue un paysage de *Jérusalem* par notre peintre Olivier Pichat, une vue de *Pompéi*, une autre de *Canossa*, une autre d'*Antignano* près Livourne; œuvres d'artistes italiens et

espagnols offertes pour le jubilé de Léon XIII, et c'est tout.

Car voici l'escalier de la tour, dont la langue de toile blanche posée sur le tapis vous dirige presque *ex abrupto* vers le repaire où le lion a seul accès. Voici, d'ailleurs, son symbole emprunté aux signes du Zodiaque et s'éclairant à l'électricité dans la voûte profonde de cette curieuse tour, dont la muraille énorme ne laisse venir le jour, à droite et à gauche, que par deux fenêtres s'enfonçant dans les trois mètres d'épaisseur de cette formidable bâtisse. La troisième ouverture est celle de la porte. Par la fenêtre de gauche on peut voir les fabriques de tuiles de la campagne romaine, assez morose. Par celle de droite on va sur un balcon où l'on semble toucher de la main l'immense chevet de San-Pietro, au-dessus duquel s'enlève la géante coupole qui, telle qu'une aïeule que l'âge ne courbera jamais, cherche dans ce jardin son Pape, qui avait cru la fuir un instant sous les arbres et qui ne peut, d'un pas, échapper au cercle infranchissable de son énorme surveillance. Par ce balcon en *loggia,* Léon XIII se retire dans un petit réduit que meuble seulement un canapé empire et un fauteuil. Il s'étend sur l'un ou s'assied dans l'autre, pour la sieste du *tocco*. Le reste de la journée, c'est dans l'unique et vaste pièce de la tour qu'il le passe, à son bureau de travail. Celui-ci est surélevé d'une estrade. On y voit un crucifix, un encrier, une montre-pendule et la clochette d'argent qui appellera les gens de service quand l'heure sera venue du déjeuner, — l'heure du *pranzo,* à deux heures d'après-midi, — avec deux œufs sur le plat; le tout, posé sur une petite table à colonnettes qui avoisine le bureau. C'est cette même table qui joua une belle danse avec les pauvres petits plats qu'elle portait, un jour que le neveu colonel vint se plaindre à son oncle de la maigre solde des Exempts.

— Eh bien! faites comme moi : mangez à vingt-cinq sous par jour!

C'est par des après-déjeuners plus calmes que Léon XIII fait introduire Ugolini et lui demande un nouveau portrait, dans une pose nouvelle. Cette pose, plus heureuse que les précédentes, l'artiste et le pape la cherchent longtemps, avec une collaboration commune et laborieuse vraiment. Une fois, c'est en *mozzetta* pontificale que le Pape veut être peint. Une autre fois, la simple soutane blanche lui sied mieux, — à la condition pourtant que celle-ci soit fraîchement endossée du matin et vierge encore de tabac sur ses flanelles éblouissantes. L'idée lui prit même, une fois, de rénover le vieux *camaüro* des papes antérieurs au XVII^e^ siècle; mais les figures pleines des Sixte-Quint et des Clément VIII, qui ressortaient si originalement entre les oreillons bas de cette lourde coiffure, ne retrouvent plus leur égale dans celle de Léon XIII, dont la tête précieuse disparaît et s'éteint sous cette étoffe épaisse et écarlate.

— *Va bene!...* dit-il en déposant la coiffe rouge et en remontant sur ses genoux les plis de sa soutane ouverte.

Et l'on cherche autre chose. Sous l'appareil photographique d'Ugolini, une, deux, trois, quatre et jusqu'à huit glaces se succèdent, sans obtenir la physionomie à la fois souriante et sévère que Léon XIII se veut, au prix de tous les efforts où sa figure se transforme. Patience! une neuvième glace, et c'est la bonne : celle où le pape, n'y prenant pas garde, a repris son visage naturel. L'épreuve est faite; le peintre n'a plus qu'à peindre la photographie. La chose que Léon XIII a le plus en horreur et qu'il faut que tout peintre de Sa Sainteté évite, au risque de toutes les disgrâces, c'est que son portrait ressemble à celui de Voltaire. C'est le péril auquel n'avait pas assez pris garde l'allemand Lembach, dans l'œuvre que le Pape ne voulut même pas regarder :

— *Questa è una volpe!...* C'est un vrai renard!... dit-il en s'éloignant.

Heureusement est survenu Chartran

avec son magistral et fin chef-d'œuvre... Mais trève aux beaux-arts : le jour baisse.

*
* *

Avec le soir qui tombe sur la ville et qui la dore de ces crépuscules inoubliables dont les ruines de Rome conservent seules la palette idéale et l'inexprimable langueur, la journée du Saint-Père est finie. La *portantina* rouge, dans laquelle les *sediarii* vêtus de rouge l'avaient porté à bras ce matin, par les Chambres de Raphaël et les galeries de la Bibliothèque jusqu'au *Cancello* de la Zecca, est revenue le prendre à la descente de la voiture devant les écuries pontificales où dorment, sous les housses, dans l'or et dans la pourpre de leurs revêtements, les huit carrosses de gala que feront sortir, bientôt peut-être, dans la Ville éternelle, des jours meilleurs. En attendant, la petite chaise à porteurs regagne le Vatican ; et l'appartement du Pape, d'où le prisonnier mystique et volontaire s'était cru si éloigné dans les vignes et les roses de son jardin pour quelques heures d'illusion vers la vie libre et le plein air, a repris avec le blanc vieillard son inappréciable sujet. Jusqu'au vieux dôme de San-Pietro qui, pour ne pas perdre un instant de vue son souverain et précieux captif, semblait tout le jour s'élever au plus haut sur les assises colossales du chef-d'œuvre de Michel-Ange, pour regarder de plus loin le fugitif s'égarant vainement sous les grands arbres du jardin, — et le spectacle de ce géant de pierre surveillant, comme un vieillard un autre vieillard, ce géant de l'autorité et de la majesté dix-neuf fois séculaires, était incomparable de grandeur et de simplicité ! — jusqu'au dôme de San Pietro qui, reprenant son hôte blanc, tressaille de plaisir dans les brumes du premier soir enveloppant sa tête altière, comme la cime d'un grand mont.

Dans le silence où, à cette heure, la Rome bruissante de par delà les ponts oublie la cité Léonine et ses habitants calmes, les fontaines du Bernini jettent seules une voix : la voix qui sort entre des larmes dont on entend couler les flots mystiques sur la place endormie de Saint-Pierre. C'est l'heure où, la journée étant finie pour la maison du Pape endormie déjà, toutes lumières éteintes en cet immense bloc de pierres que le Vatican silhouette dans la nuit, la journée du Saint-Père va se continuer par une longue veille. Le rosaire récité en compagnie d'un prélat assistant, Léon XIII reste seul dans sa chambre. Sur ce port endormi qu'évoque si majestueusement le grand panorama de Rome, le pilote en vigie tient à l'éveil ses yeux perçants dont le sommeil ne voudra pas avant minuit. Quand l'infatigable vieillard se remet devant sa table de travail, toutes les étoiles sont au ciel. Ce sont les mêmes astres dont Ovide salua la splendeur, quand il quittait pour l'exil chez les Scythes la même Rome. Une seule étoile s'est ajoutée à la constellation : c'est celle qu'y fait la petite lampe du Pape, de là-haut, dans la nuit. Elle y brille, la plus lumineuse de toutes, et suffit, avec le providentiel Pontife qui a pris à sa charge l'orientation des sociétés modernes, à diriger de son rayon tremblant le passé vers l'avenir, la vieille Europe vers la jeune Amérique, et l'égoïsme atroce des frères ennemis du siècle vers la charité compatissante des généreux enfants du Christ.

Boyer d'Agen.

Ces notes *vues* sont extraites d'un album de voyage à Rome, où notre collaborateur est allé récemment chercher des documents importants pour l'ouvrage *La jeunesse de Léon XIII* dont il prépare la publication prochaine.

N. D. L. R.

L'ARMÉE JAPONAISE

(Illustrations reproduisant des images populaires qui se distribuent en ce moment au Japon)

L'armée japonaise, qui triomphe en ce moment sur le continent asiatique, est dans son organisation actuelle une création toute récente. Elle fait ses premières preuves. Autrefois, avant que les méthodes européennes eussent prévalu, nous étions divisés, suivant le vieux système oriental, en différentes castes, et la classe des *samouraïs* ou guerriers était bien distincte du reste de la nation. Elle avait ses mœurs, ses traditions, ses prétentions surtout. « Même quand le samouraï meurt de faim, dit un vieux proverbe japonais, il a l'air orgueilleux d'avoir mangé. » Ce sont là des mœurs désagréables, on en conviendra facilement ; elles ne rendaient point le samouraï populaire, et l'on ne se plaindrait point de sa disparition, ou plutôt de son incorporation dans la nouvelle armée, si les charges qu'il supportait autrefois seul ne retombaient aujourd'hui sur tout le monde, et si, en dépit d'un instinct belliqueux toujours vif, le Japonais n'avait une grande répugnance pour l'enrégimentement forcé.

Prise d'un drapeau chinois à la bataille de *Ga*.

Ces samouraïs dont nous n'avons plus à nous occuper, puisqu'ils n'existent qu'à l'état de souvenir, ou individuellement comme une sorte de curiosité archéologique, formaient cependant une race intéressante. Mi-civilisés, mi-barbares, on peut les comparer à peu près aux Grecs de la période homérique ou

aux Francs déjà un peu latinisés de Clovis ou de Clotaire. Sous la rudesse de leur apparence, ils étaient en réalité très disciplinés; l'éducation du corps qui se faisait pour eux suivant un système compliqué et ancien durait de longues années; un fils de samouraï était rompu tout jeune aux exercices de la gymnastique et de l'escrime. Un peu plus tard, on lui apprenait à tirer de l'arc, ensuite on lui enseignait les lois et les convenances de la guerre, les unes destinées à assurer le succès, les autres à rendre la lutte, sinon moins sanguinaire, du moins plus généreuse et plus courtoise. Dans le combat corps à corps, par exemple, il était défendu de se porter à deux contre un seul ennemi; vît-on prêt à succomber un membre de sa famille ou son ami le plus cher, il fallait laisser à l'adversaire ses chances de victoire et attendre l'issue de la lutte, si l'on voulait entrer en lice à son tour pour venger le vaincu. C'est en 1878, lorsque le grand maréchal Saïgo se révolta contre le Mikado, qu'on commença à sentir l'insuffisance du corps des samouraïs tel qu'il était constitué. Les jeunes gens depuis vingt jusqu'à trente-cinq ans, excepté les fils aînés de femmes veuves et ceux dont les pères avaient plus de cinquante ans, furent appelés sous les drapeaux. On employa le système européen du tirage au sort dans les mairies. Le service est de trois ans, mais au commencement le rachat était autorisé. Un conscrit qui ne voulait pas faire son service devait payer au gouvernement 270 yens (un yen vaut 5 francs). Cette dispense a été depuis supprimée, et aujourd'hui tout le monde est soldat; seuls la mère veuve et le père au-dessus de soixante ans exemptent encore; l'effectif des troupes japonaises, grossi de tous ces anciens dispensés, est maintenant d'environ 100,000 hommes pour l'armée de terre et de 60,000 pour l'armée navale.

Parmi ces 100,000 hommes de l'armée de terre, il y en a 60,000 qui appartiennent à l'infanterie. L'artillerie et la cavalerie en comptent chacune 20,000. Un régiment, à quelque arme qu'il appartienne, est d'environ 2,000 hommes. Mais c'est ici le cas de dire que si la quantité est partout la même, la qualité diffère souvent; l'infanterie se recrute un peu dans toutes les classes de la société. L'artillerie et la cavalerie comprennent l'élite des hommes comme instruction, comme taille ou comme aptitudes physiques.

Au-dessus de tous les autres régiments est un corps privilégié, les cavaliers-dragons de la garde impériale. Grands, cavaliers excellents, ils font l'admiration et l'orgueil du peuple de Tokio. De vastes espaces sont réservés à leurs exercices dans la banlieue de la capitale; ils s'y perfectionnent dans le maniement du sabre, s'y livrent à des courses d'obstacles. Beaucoup d'entre eux viennent des pays du nord, qui, depuis un temps immémorial, sont réputés pour l'excellence de leurs chevaux et de leurs cavaliers.

L'artillerie tient ordinairement garnison sur les côtes, car nous avons au Japon l'habitude curieuse de nous servir de la mer comme d'un vaste champ de tir. En Europe, les commissions d'expérience d'artillerie installées dans quelques ports se servent de la plage longitudinalement; nous trouvons plus simple de tirer au large; quelques cibles en planches doublées de fer et attachées à des bouées sont disposées de loin en loin. Elles servent de points de mire; il arrive bien parfois à un canonnier maladroit de ne pas pointer tout à fait juste, et d'atteindre, au lieu de la cible visée, quelque innocent bateau pêcheur sortant d'un port voisin; l'accident passe inaperçu, et notre zèle n'en est pas à ces petits détails près.

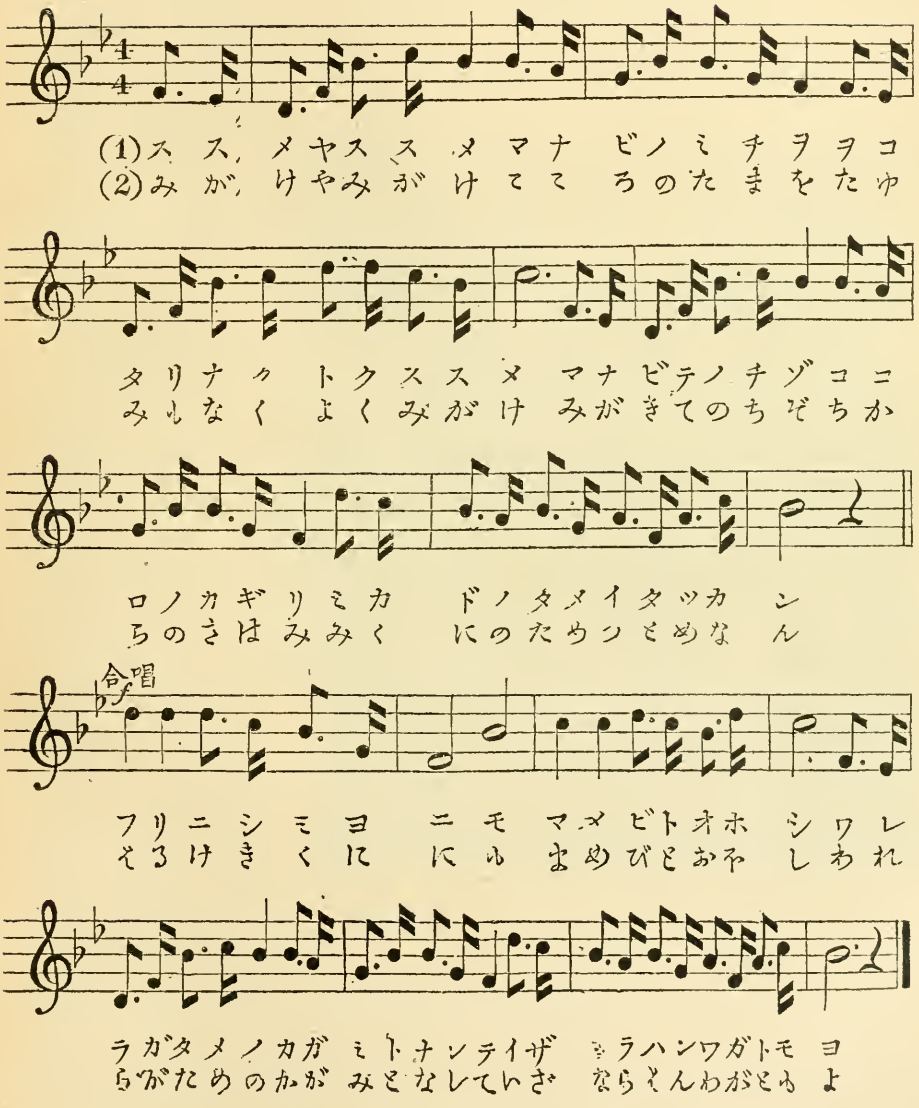
J'ai dit plus haut que la conscription universelle semblait au peuple japonais une nécessité très dure. C'est dans toutes les classes de la société une plainte générale. Les patrons des maisons de commerce voient partir avec regret des employés jeunes et actifs qu'ils avaient eu

de la peine à former aux affaires; dans le monde de la science et des arts, on considère le passage à la caserne comme une interruption brutale et fâcheuse apportée à des occupations d'un ordre plus élevé. Dans les familles on prétend que les mœurs des jeunes gens se corrompent à certaines promiscuités. J'ai été étonné lorsque j'ai vu en France et en Allemagne accepter si facilement ce que nous considérons comme un malheur ou du moins une si grande gêne. C'est que l'habitude qui, à la longue, devient une nature, ou du moins crée une philosophie, est déjà ancienne en Europe, tandis que chez nous, elle est encore à prendre. Depuis vingt siècles nous étions défendus par ces samouraïs qui, se mêlant si peu à nous, nous étaient si étrangers, et en Europe, au contraire, l'armée a toujours eu ses racines dans le peuple. Le sacrifice demandé est accepté pour des raisons patriotiques, des traditions de gloire militaire qui jusqu'ici étaient tout à fait étrangères à l'âme japonaise. La guerre actuelle, en nous révélant les dangers que nous pouvons courir, et aussi les grandes choses auxquelles nous sommes propres, nous changera beaucoup à cet égard.

Bataille de *Doïloko* en Corée.

Après que la sédition de 1878 eut été étouffée, l'empereur s'occupa de former et d'instruire les troupes qu'il venait d'enrôler, et à cet effet il envoya en Europe quelques seigneurs pour étudier l'organisation des armées. Trois écoles militaires furent fondées, l'une préparatoire (yônengakouno), l'autre destinée à former les officiers de l'armée de terre (kikougou-daigakouko), l'autre les of-

Chant de route



Marchons, marchons sur la route du travail; marchons, marchons, sans nonchalance; marchons, marchons, le plus vite possible. Donnons tout notre cœur, c'est pour le Mikado et pour notre gloire. Dans cette fin de siècle, il y a encore beaucoup d'hommes courageux. Nous serons le miroir des braves pour ceux qui viendront après nous. Marchons, marchons, nous allons travailler; amis, venez avec nous.

ficiers de l'armée de mer (kaigoundaigakouko). Les anciens samouraïs furent les premiers à y envoyer leurs enfants. Au commencement, les professeurs de ces écoles étaient presque exclusivement français. Aussi, la langue française y est-elle en honneur. On l'enseigne concurremment avec le chinois et la littérature japonaise; l'art militaire, les mathématiques, la gymnastique forment les autres branches de l'enseignement. Nos aspirants officiers sont habillés d'uniformes français. Après des études sérieuses, ces jeunes gens sont envoyés dans les régiments, où ils avancent d'une manière assez rapide, et beaucoup plutôt au choix qu'à l'ancienneté. A l'école navale, la langue française cède le pas à la langue anglaise, dont l'usage est bien plus répandu dans tout le reste de l'Asie. Les examens sont très difficiles pour entrer à cette école; il ne faut pas oublier que nous sommes des insulaires, et par là appelés tout naturellement à donner la prépondérance à notre marine sur l'armée de terre. Quelques voyages d'étude en Europe, en Amérique, en Australie forment nos futurs enseignes. En outre, le gouvernement japonais envoie des élèves à demeure dans les ports anglais et français. Il y en a à Brest, à Lorient, à Portsmouth; il y en a aussi à l'École polytechnique et à Saint-Cyr. Il est inutile de dire que lorsque ces jeunes étudiants retournent au Japon, leurs quelques années d'Europe leur donnent beaucoup de prestige, et ils arrivent vite aux grades supérieurs.

Sassaki-Bakatsouna, guerrier japonais, traversant la rivière *Oudziganda*.

Les officiers généraux sont du reste très nombreux au Japon, relativement à l'effectif de l'armée. Les samouraïs, en perdant leurs privilèges, ont gardé une certaine prépondérance, et composent encore presque exclusivement notre personnel supérieur de guerre. C'est parmi eux ou parmi leurs enfants que se sont recrutés les amiraux et les généraux mis en lumière par la guerre actuelle.

Comme l'uniforme des écoles, l'uniforme des officiers et des soldats est

emprunté à la France. Au milieu du képi, il y a une applique de bronze de la forme d'une chrysanthème. Les fusils fabriqués dans les arsenaux japonais le sont sur des modèles venus d'Europe. Très capables de fabriquer des armes à feu, nous ne dépassons pas l'imitation, et n'avons rien innové en ce genre. Au contraire, je ne crains pas de proclamer notre supériorité dans la fabrication des armes blanches. Nos baïonnettes valent mieux que les baïonnettes européennes, et après avoir essayé des sabres français, nous sommes revenus à notre ancien sabre national. Avec son fourreau de bois, son manche sans garde, large et solide, fait pour être empoigné des deux mains, sa lame fortement trempée et résistante, c'est une arme autrement redoutable que le sabre ployant et mince, bon pour l'exercice et pour la parade, mais d'un usage médiocre dans le combat. Nous sommes à même d'en faire en ce moment l'expérience, et si nous avons si promptement vaincu la Chine, c'est, je ne crains pas de le dire, avec les canons et les fusils européens, mais aussi avec notre vieux sabre national.

Entrevue du général japonais et du roi de Corée.

La vie de la caserne et celle des écoles militaires est au Japon absolument copiée sur la vie militaire française. A peine pourrait-on noter la prédominance de certaines habitudes et de certains goûts, par exemple le goût de la natation, beaucoup plus développé au Japon qu'en France. Il y a trois ans, le gouvernement japonais envoya à Paris un des hauts fonctionnaires de son administration pour étudier de près le système de pénalité militaire tel qu'il est aujourd'hui en vigueur dans l'armée française. Je fus appelé à lui servir d'interprète et l'accompagnai à la prison de la rue du Cherche-Midi et dans les diverses casernes de Paris. A la suite de ce voyage, le règlement intérieur des casernes japonaises fut profondément modifié; même la nourriture des soldats subit de grands changements; elle consistait autrefois presque exclusivement en riz, qui est le fond de la nourriture japonaise. On donna de la viande, des légumes verts; la santé des soldats s'en trouva bien, mais le budget de la guerre s'en trouva si mal qu'on dut revenir en partie à l'ancienne alimentation japonaise.

Le ministère de la guerre donne aux soldats un prêt qui est distribué chaque dimanche; mais cette somme ne suffit naturellement pas aux dépenses des hommes; la famille y supplée lorsqu'elle est riche ou seulement un peu aisée. Le militaire japonais tient tellement à

son prêt qu'il y a dix ans environ, un ministre des finances provoqua une révolte rien qu'en tentant de le supprimer. Surpris la nuit dans son palais par la rébellion, il fut obligé de se réfugier dans le palais du mikado. De cruelles répressions suivirent cette tentative, mais le prêt fut maintenu.

Il n'est pas nécessaire de dire à quoi il sert le plus généralement. Dès que la caserne s'ouvre pour quelque permission, on voit les soldats en sortir par bandes en se donnant fraternellement le bras. Ils vont dans les maisons de thé. Les agents de police leur font souvent la guerre, et il n'est pas rare que l'armée régulière et l'armée de l'ordre se combattent dans la rue. Certaines jalousies de métier entretenues par les chefs amènent ces rixes. Tout agent de police se croit magistrat, tout soldat est aussi fier de lui qu'un général. Les parents même se plaignent souvent de cette morgue militaire, qui, développée au régiment, subsiste après le retour dans les foyers. Tel qui était parti avec l'humeur tranquille d'un marchand, revient au bout de trois ans de service s'asseoir derrière le comptoir paternel, et y montre l'arrogance hautaine et batailleuse d'un soudard. Il méprise le client, et ne sait plus le flatter, l'envelopper de cette insinuante souplesse, de ces formes douces et coulantes qui sont, au Japon, celles de la classe marchande. Ceux auxquels leur passage au régiment est le plus profitable, ce sont les fils de paysans. Aussi beaucoup d'entre eux veulent-ils rester à l'armée pour y continuer une vie relativement plus intellectuelle et plus libre.

Nos officiers japonais ont une vie de famille pleine de dignité et font la plupart du temps d'excellents mariages. Les familles des anciens samouraïs leur fournissent presque toujours leurs femmes. Dans la classe marchande, ils trouveraient, avec moins de distinction, des goûts de dépense et de luxe qui les forceraient à sortir de la simplicité de l'existence militaire. Les filles de samouraïs, sévèrement et soigneusement élevées, sont au contraire pour eux des femmes parfaites. Épouser un militaire est, du reste, tout ce qu'une jeune fille de la bonne société japonaise peut imaginer de plus honorable comme alliance; aussi le divorce est-il très rare dans l'armée: la femme serait sûre, quels que fussent ses raisons et ses droits, d'être mal vue par le public pour n'avoir pas su garder sa position. Nos femmes d'officiers savent ces lois sévères qui pèsent sur elles, et lorsqu'elles sont malheureuses, le suicide leur paraît un remède plus sûr que le divorce.

Du reste, il est rare qu'une femme ait besoin d'avoir recours à ces moyens désespérés. Le militaire japonais, très correct en tout, a la plupart du temps les qualités qui rendent agréable et facile la vie intérieure. Dans l'exercice de ses fonctions, il est aussi plein d'aménité et de bienveillance, obligeant pour ses camarades, sans morgue envers ses inférieurs. Ce qu'il a d'orgueil et d'impertinence, il le garde pour le civil, le PÉKIN, comme disent les soldats de chez vous. C'est un petit travers dont il se débarrassera peut-être à la longue, mais pas si tôt que nous le lui souhaiterions, car l'esprit de caste, si essentiellement oriental, n'est pas près de disparaître. En dépit du libéralisme de nos opinions, il persiste. C'est un défaut de nature; il nous tient pour ainsi dire à la peau.

Motoyosi-Saizai.

DAHOMEY. — Demi-mondaines.

LA FEMME NOIRE

L'Européen, fonctionnaire ou commerçant, qui débarque sur la côte occidentale d'Afrique, apporte dans sa valise, avec son casque en liège et ses vêtements de toile blanche, une grande quantité de préjugés et d'habitudes qui lui font dédaigner la femme noire. Guidé par son instinct psychologique, il se laisse aller à des appréciations exagérées, mais le plus souvent il ne regarde pas assez la beauté de la forme et affecte de donner le nom de « négresses », résumant dans ce vocable une aversion conventionnelle et beaucoup d'ignorance, à toutes les chairs fermes et veloutées qui se balancent devant ses yeux fatigués par la lumière blanche d'un soleil de plomb. Toutes les Africaines, sans distinction de race ou de famille, n'inspirent que de la pitié au premier abord. On se croit en présence de matières brutes sans rôle dans la vie de l'homme. Mais, quand on a chassé de sa tête les arrière-pensées dépressives qui entraînaient encore vers le pays natal, lorsque le corps est entré dans cet état de nonchalance physique et morale particulier aux climats intertropicaux, on est étonné de trouver des physionomies séduisantes là où on ne voulait voir que des singes anthropoïdes. Un examen approfondi des types, un long séjour en Nigritie, permettent de se rendre compte que derrière le premier plan, estompé d'une buée grise, derrière ces villes bâties à la hâte par des colons pressés de faire fortune, au delà de ces cocotiers rabougris se penchant péniblement vers un sol jaune pâle, dans l'intérieur, dans ce mystérieux centre où s'agite le vrai monde noir, il y a des idées et des sentiments, des joies et des douleurs, des intrigues et des luttes. Le long de la côte, une morne désespérance

se dégage des plages sablonneuses et presque toujours basses. Le même horizon, rideau vert foncé de brousses intenses, apparaît et s'efface dans la fumée du steamer. Lorsque l'on fait quelques kilomètres dans la forêt, on se trouve au milieu de sites verdoyants, à côté d'une population qui s'agite. Dans cette société qui semble primitive, quand on fondes et neuves, ébranlent l'âme du blanc dans ce qu'elle a de raffiné et d'artificiel, et, malgré lui, graduellement, sans aucune secousse morale, ce blanc, si réfractaire au début, finit par donner avec furie le nom de femmes à des êtres qu'il croyait passifs. Et comment en serait-il autrement ? La négresse se présente à l'homme dans la case, et

BAIN DES DAMES. — Dessin de M. Mattéo Brondy.

la regarde superficiellement, il y a une vie, et le rôle de la femme libre y est aussi important que chez nous autres civilisés, quoiqu'elle soit obligée de partager l'affection du mâle avec plusieurs compagnes, quoiqu'elle n'ait ni manches à gigot ni dessous parfumés, quoique le diamant et la dentelle y soient inconnus et inutiles.

Sous le ciel des tropiques, l'exotisme des aspects, la variété des suggestions, le prolongement des vibrations passées, douces ou douloureuses, la somme de souvenirs qui s'éveillent au milieu d'une prodigieuse quantité d'impressions promême dans la rue et dans la brousse, sous son aspect naturel et divin, nue et nullement embarrassée de cette nudité qui constitue son plus beau costume national et qui n'exclut ni pudeur, ni chasteté, ni coquetterie. La beauté de sa nature ne lui échappe point. Elle a parfaitement conscience de la régularité de ses lignes, et lorsqu'elle veut plaire elle sait se débarrasser rapidement des toilettes bigarrées, corsages trop courts, jupes longues et imparfaitement taillées que lui envoient les magasins de nouveautés de Liverpool et de Paris, depuis l'institution des colis postaux. Une né-

gresse qui a vu des blanches habillées essaye de les imiter, moins par coquetterie que par vanité. Si la civilisation introduit chez le noir quelques-unes de nos qualités, elle y sème aussi tous les défauts de ces qualités. Dans l'intimité, une femme noire quitte ces oripeaux qu'elle ne met pas pour se garantir des intempéries, puisque le climat de son pays est bienfaisant, et vaque à ses occupations dans un négligé très simple, un morceau d'étoffe retenu à l'aide d'une ficelle. L'absence de vêtements lui donne une allure franche, dénuée d'embarras. Affublée de robes montantes, elle rappelle les chiens savants de nos fêtes foraines. C'est par son torse d'ébène qu'elle s'empare de celui qui la dédaignait. *Pulchra sed nigra, nigra sed formosa,* disait le vieux psalmiste. Cet apophtegme ancien sera éternellement vrai. Il explique comment des Européens, malgré les comparaisons qui pouvaient venir assiéger leurs cerveaux, se sont établis à demeure fixe dans ces régions lointaines, y ont fait souche et y vivent sans esprit de retour dans la mère patrie.

Effet de la chaleur, des rêveries incohérentes ou des longs isolements, dans ces étranges paysages de la Nigritie une certaine volupté se dégage de toutes choses. Au-dessus de cette nature luxuriante, dans laquelle fermente constamment une végétation exubérante, flottent des nuages d'alanguissement atténuant en nous le sentiment de la laideur, qui n'est d'ailleurs qu'un préjugé. Il n'y a pas de femmes laides, il n'y a que des malades ou des infirmes. Que désignons-nous par l'expression « jolie » ? Une impression. Nous dissimulons sous une épithète usuelle le plaisir que nous éprouvons à la vue d'un être qui nous charme par un détail quelconque. C'est ce qui faisait dire à un vieil interprète, qui avait déjà sept femmes et auquel je reprochais d'épouser une jeune fille horriblement tatouée et mal bâtie : « Que voulez-vous, pour être belle, il suffit d'être aimée ! et j'aime la petite Ablavi. »

SIGNARE DE GORÉE

Je m'empresse cependant de tranquilliser mes lectrices. La négresse n'est pas complète. Il lui manque un don. Elle ignore la valeur d'une caresse et ne procure jamais l'extase délicieuse de la conversation. Même lorsqu'on connaît leur idiome, on ne peut trouver chez ces dames noires ce produit de l'éducation, l'esprit. Là-bas, on ne flirte jamais. C'est pourquoi je dirai avec les musiciens qu'une blanche vaut deux noires.

***

Les types varient suivant les latitudes. Parmi les plus désirables, il convient de citer la Wolof, la Poul, la Souson, l'Apollonienne et la Mina. Lauzun et Boufflers, qui ont visité le Sénégal, n'ont pas dédaigné la *Signare* aux dents blanches, à la démarche indolente, à la voix douce et allongée. La couleur de se peau — noir de jais — disparaît sous des vêtements multicolores, aussi riches que brillants, coupés à la mode indigène, en pagnes roulés autour des hanches ou jetés négligemment sur les épaules. Un collier d'or provenant du pays de Galam entoure son cou ; sur la nuque tombent en petites franges ses cheveux laineux peignés avec soin. Elle est capable de dévouement. Les Européens lui confient les enfants, et, comme nourrice, on n'en trouve pas de meilleure, même chez nous. L'aplatissement de son nez qui domine des lèvres grasses et retroussées, l'allongement de ses mâchoires sont effacés par son sourire et par son regard où l'on ne lit que la bonté. Après le bain, elles ont l'habitude de se frotter le corps avec un mélange d'eau de Cologne et de beurre de karité qui dégage une odeur *sui generis,* poisson fumé et bleu indigo. Cette *odor di femmina* laisse à désirer.

FEMMES POULS (Podor)

La Poul habite le Soudan central et la rive gauche du Sénégal, de Bakel à Podor. Nez presque aquilin, reins bien cambrés, coiffure en bonnet d'évêque, auquel sont suspendues des boules d'ambre jaune ou de corail rouge, pagne généralement sombre : dans son ensemble, elle rappelle les plus beaux marbres de l'antiquité, coulés en bronze.

Son intelligence vive la fait rechercher en mariage par les gros bonnets de l'Islam et par les grands traitants de gomme qui habitent les escales de décembre à mars. Quand on introduit une jeune fille poul dans une famille, fût-ce comme captive ou comme servante, elle devient toujours maîtresse de la maison. C'est un proverbe populaire à Saint-Louis. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur l'histoire des Pouls (Peulhs ou Foulbés) qui sont venus des bords du Nil et, marchant avec le soleil vers l'Atlantique, ont conquis tout le Soudan, on devine que la femme était là, et l'on s'explique les nombreuses révolutions dont cette immense boucle du Niger a été le théâtre depuis quatre siècles.

Tandis que la Signare et la Poul ne se dévêtissent que devant leurs maris, la Sousou marche la poitrine à découvert; elle plaît par la simplicité de son attitude, quoiqu'elle ait un corps généralement grêle, porté par des jambes taillées en fuseaux. On rencontre fréquemment, et sans corset, la taille de guêpe rêvée par nos Européennes; mais, en revanche, on ne trouve jamais de mollet développé. Le bas et la jarretière n'étant pas usités, nulle ne cherche à solliciter le regard en relevant sa robe de la main gauche. Beaucoup de Sousous se couvrent la poitrine jusqu'au cou lorsqu'elles ont un certain âge. Leurs pagnes en lambeaux, qui courent en désordre sur leurs corps amaigris et sombres, ressemblent à des branches de lierre scellées à des vieilles ruines. Au lieu d'être portés sur les bras, les enfants sont suspendus derrière le dos, soutenus par des étoffes enroulées autour du corps. Pour allaiter, la mère attire le bébé en avant, par-dessous le bras, et continue à vaquer aux travaux du ménage ou à marcher, un fardeau sur la tête.

L'Apollonienne de la Côte d'or rappelle la Signare par la démarche et la Poul par la forme. Elle a des narines échancrées, un nez droit, le front haut, le bassin très évasé. Travaille peu. Très capricieuse, très dépensière, voyage beaucoup, porte la toilette et commence à savoir s'habiller à l'européenne. Des métis et même des agents de factoreries se sont ruinés pour elle.

JEUNES FILLES SOUSOUS

Si j'avais à décerner le prix dans un concours de beautés noires, je le donnerais à la femme Mina que l'on rencontre de l'Achanti au bas Niger. Elle règne en souveraine maîtresse sur le littoral guinéen; on vient la chercher de tous côtés, presque dans son village.

Son visage gracieux, son allure espiègle, sa petite taille, son nez presque aquilin,

APOLLONIENNE

ses narines elliptiques et frémissantes, ses lèvres presque point relevées, sa peau luisante comme du satin, ses mains et ses pieds minuscules en font la Vénus noire. Elle se parfume avec de l'huile de palme fraîche, qui laisse une odeur d'iris et de violette, ou avec une composition spéciale, étrange, l'*atiké*, cosmétique composé de clous de girofle, graines d'anis, eau de lavande, essence de courbaril et musc de chat-tigre. Elle relève ses cheveux crépus sur le sommet du crâne au moyen de peignes en bois, l'écaille étant inconnue. Le chignon forme un tronc de cône, le front et la nuque complètement dégagés. Les plus coquettes disposent leur chevelure laineuse en petites tresses; elles font la raie par devant ou par derrière, ou bien tracent des sentiers nombreux qui aboutissent à une voie principale sur le côté. Elles se fardent : aux paupières elles donnent une teinte violette; aux ongles une couleur rouge; le cou, le dos et la poitrine sont enduits d'atiké, répandue à profusion et en dessins variés qui prennent un ton grisâtre. Toutes sont tatouées. Les matrones font sur la peau des jeunes filles, à peu près vers les vertèbres lombaires, trois ou quatre incisions qui, cicatrisées, doivent entretenir leur sensibilité. Au bas des reins, elles portent une ceinture de grosses perles ou de billes de corail. Cette ceinture

FEMME MINA, MULATRESSE
(Agoué).

n'est jamais dénouée. Celles qui veulent avoir beaucoup d'enfants utilisent la colonne vertébrale d'un serpent. Les

pauvresses se contentent d'une ficelle. C'est le premier ornement d'une femme: il est réputé indispensable pour plaire.

*
* *

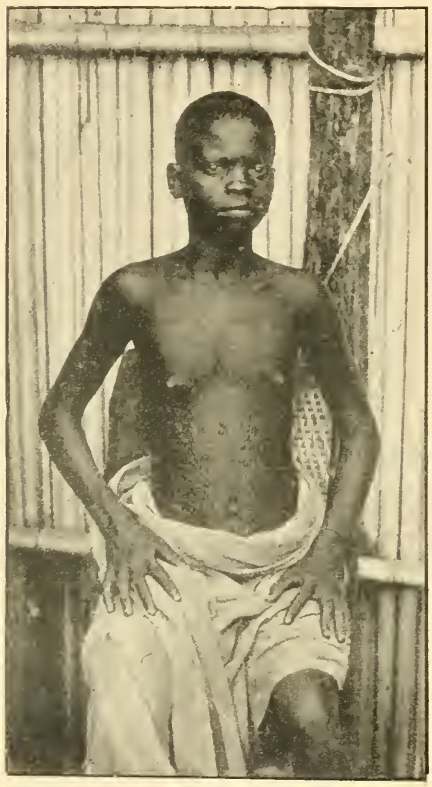
La maternité est le grand, le seul objectif. La stérilité est considérée comme une malédiction du ciel. Chez les Minas, on trouve un dieu de la fécondation, le *Legba Androgyne,* auquel hommes et femmes adressent des prières et font des cadeaux. Chez les Mahis, le génie *Akwagi* préside à l'enfantement. Une femme de vingt-cinq ans qui n'a pas eu d'enfant ne compte pas; les noirs ne la recherchent plus. Elle s'enrégimente d'elle-même dans le clan des occasionnelles pour Européens de passage et, pendant deux ou trois ans, fait encore office de demi-mondaine. On habille ces dames de soie et de velours et on leur donne des ombrelles dont elles raffolent. Leurs prétentions diminuent en même temps qu'elles avancent en âge. A trente ans, une femme se résigne et se contente de piler du maïs et de vendre des *acassas* (boules de maïs cuites à l'eau qui forment la base de la nourriture, le pain du noir) au marché; elle devient harengère.

Le célibat est peu considéré, aussi

SOUDAN. — Toucouleurs.

bien chez la femme que chez l'homme. L'épithète injurieuse de *vocoucou* (impuissant) est adressée au noir qui vit seul. Après la délivrance, l'usage veut que le mari reste quarante jours sans voir son épouse; cette dernière engage elle-même son homme à se remarier. Les nègres pensent comme M^me^ Choll de Sweinfürth, qui ne comprenait pas que M^lle^ Tinné fût célibataire, quand elle pouvait s'acheter un mari à son goût dans ces pays où l'on vend des hommes aussi bien que des femmes. La Madumbé, riche créole d'Agoué, n'ache-

tait que des esclaves mâles, et n'avait pas d'époux en titre. Sa maison était remplie d'enfants : la recherche de la paternité eût été difficile. Serpa Pinto raconte qu'à son arrivée au Benguéla, il eut une aventure galante. Il dut, pendant une nuit entière, subir le voisinage



JEUNE FILLE MINA. — Tatouages.

des filles du roi des Amboulas. Nouveau Joseph, il se montra timide. Mais pour ne pas les déshonorer aux yeux de leurs compagnes, il dut se résigner à passer pour leur amant. Le prince de Joinville rapporte, dans *Vieux Souvenirs*, qu'en 1843, à Ouidah, la population lui présenta les plus beaux types de femmes, en le priant de choisir, pour laisser au Dahomey un rejeton de sang royal. Binger dit qu'à son départ de Whagadougou, le Naba Aboukary lui fit cadeau de trois filles; l'explorateur les maria à ses domestiques, mais eut beaucoup de peine à faire approuver ce compromis par le généreux souverain. L'hospitalité est, sur ce chapitre, très large à la côte d'Afrique. Il ne faudrait pas cependant en déduire qu'il n'y a qu'à entrer dans la case d'un noir pour voir arriver sa femme. J'ai eu l'occasion de voyager dans le nord du Dahomey. Les mœurs des indigènes sont moins austères que les nôtres, et, en vertu du principe que toute peine mérite salaire, pères, maris ou frères ne se gênent pas pour réclamer une indemnité, lorsque quelques-unes de leurs congénères ont passé la nuit dans la case du blanc. Un jour, à Ouidah, j'eus à juger un procès ou *palabre*. Des soldats avaient pénétré dans une case réservée aux femmes, et le plaignant, le mari, ajoutait : « Ce n'est pas bien, ils ont cassé ma maison et pris ma femme, et cela sans rien lui donner. Ce n'est pas bien. »

On a publié de grandes facéties sur l'adultère et ses punitions. Là-bas, la fidélité conjugale ne découle pas de l'essence même du mariage. Les deux proverbes suivants prouvent que le coup de canif au contrat y est parfaitement admis.

Konokon. — La femme qui trompe son mari doit être reprise par son amant, si l'époux l'abandonne.

Edaoun. — La femme morte chez son mari ressuscite chez son amant.

Il est bon d'ajouter que la langue dahoméenne, monosyllabique et agglutinante, permet de condenser en quelques racines tout un développement de pensée!

***

Et cependant, partout sur la côte d'Afrique, la famille est en honneur. Tout le monde vit en commun dans la cour divisée en petites cases et entourée de murs qui ne permettent pas au passant de plonger dans l'intimité des habitants. Point de fenêtres sur la rue. Le

goût du *home* est très développé. Le père, le maître est aimé et respecté. S'il ne s'occupe pas des affaires du ménage qu'il laisse à ses épouses, il ne manque pas de les convier aux fêtes et festins, aux joies de la maison, aux tams-tams, dont elles sont le plus bel ornement. Chacune, à son tour, et par semaine, prépare les aliments de l'époux, elles y apportent tous leurs soins. Lorsque des événements graves se produisent, elles sont consultées. Les théories de fétichcuses circulant dans les rues, les régiments d'amazones sont une preuve qui me paraît suffisante pour démontrer que la femme a su se faire une place dans la vie publique. Les épouses légitimes tolèrent les concubines, qu'elles se contentent de nommer *alomawilisi,* mot à mot : femmes de mains non jointes. Le bâtard est désigné par le terme *alomawilivi* (enfant produit par une femme de mains non jointes). Ce mot explique la cérémonie du mariage, *alowiliwili,* alliance, action de joindre les mains. Elle est présidée par la femme la plus âgée du village et par le fétichcur, qui a été consulté et a pris la future sous son patronage. Si c'est une jeune vierge, on la désigne sous le nom de *calebasse,* courge pleine, non cassée. L'homme, qui a eu le temps de voir sa fiancée, apporte, après le *palabre* où il a demandé la main, les cadeaux d'usage : caisses de genièvre, pièces de tissus, bijoux et la dot, 125 francs. Le mari seul figure au contrat verbal par un apport en numéraire, jamais la femme. On a donné à cette coutume, très correcte en somme, le nom d'achat. Grave erreur. Des anciens m'ont dit que le mari devait montrer de l'argent, pour prouver qu'il était capable d'en gagner et, par conséquent, de nourrir sa femme. Si, par hasard, il est obligé de la répudier, ou s'il y a divorce pour vice rédhibitoire, on lui res-

LES VIEILLES DAMES DE LA HALLE. — Dessin de M. Mattéo Brondy.

titue la dot, qui reste entre les mains des parents tant que dure l'union. Aussi ces derniers préfèrent-ils donner leurs filles à des Européens, qui ne réclament jamais leur argent quand ils quittent le pays. Une femme de blanc, c'est-à-dire qui a appartenu à un blanc, trouve toujours un noir qui l'épouse. C'est un parti. L'homme est libre de prendre autant de femmes qu'il peut en entretenir. Les concubines ne sont pas des esclaves. Nul ne peut se défaire des enfants nés dans sa maison, ni les séparer de leur mère. La polygamie ne m'a pas paru une monstruosité, ni une institution contraire au bon fonctionnement de la société indigène. Bien au contraire, elle m'a semblé une nécessité de l'existence dans ces régions où la richesse consiste à avoir beaucoup de femmes, beaucoup d'esclaves, beaucoup de bêtes de somme dans la maison de ville ou à la ferme. Le bonheur du noir est de voir la vie autour de lui, de contempler d'un œil calme une foule de petits enfants jouant sur les tas d'ordures avec les poules, les canards et les cochons. Tout ce qu'il gagne, il le dépense pour son monde et n'amasse rien.

Voici une anecdote qui prouvera que les femmes noires ne sont pas jalouses et qu'elles s'ennuient seules au logis. En 1887, au Sénégal, le cadi Tamsir, chef de la justice musulmane, eut à connaître d'un singulier cas de divorce. Fatou M'geye, jeune femme de vingt ans, demandait la séparation de corps parce que son mari, Abdul-Cicé, conducteur sénégalais, ne voulait pas prendre une seconde épouse : « Ses camarades en ont trois ou quatre, lui se contente de moi seule. Je ne puis suffire pour faire mon ménage, je suis trop fatiguée. Je veux qu'il se marie encore. » Le cadi fut perplexe et se déclara incompétent. L'affaire vint devant le gouverneur, qui juge en dernier ressort les affaires indigènes. L'avocat de la femme soutenait que sa cliente avait raison : un bon musulman ne doit pas laisser son épouse faire seule la besogne à la maison. Le défenseur du conducteur déclarait que le Coran avait bien prévu le cas de divorce pour cause d'inexactitude du mari dans l'accomplissement de ses devoirs, mais non pour excès de galanterie ou de fidélité. On renvoya les parties dos à dos, non sans recommander à Abdul-Cicé de convoler le plus tôt possible pour contenter sa femme et avoir la paix dans son intérieur.

Aux colonies, on se passionne vite et on s'énerve facilement. Le blanc, saturé de quinine, de microbes et de conserves, exaspéré par la monotonie d'un paysage trop beau, maigrit, pâlit, jaunit. L'ennui le gagne, la fièvre le mine, son foie se dilate, sa rate grossit. Le cœur se gonfle ; un besoin de s'autobiographier le pousse à une exubérance maladive. Le soir, après le travail de la journée, la négresse vient régulièrement prendre sa place dans la maison : l'Européen ne se sent plus tout seul. Le ciel se couvre d'étoiles pendant les nuits silencieuses. Les chauves-souris et les margouillats se heurtent aux parois de la case, et les vertes demoiselles voltigent au bord des lagunes saumâtres entre les palétuviers visqueux, et l'on s'endort plein d'espérance, tandis qu'on entend au loin la voix mélancolique, nasillarde et grave, de l'accordéon, l'instrument qui se prête le mieux aux plaintives mélodies des noirs, grâce à ses tons en mineur. Et sous les bois touffus de l'immense forêt équatoriale se continue le sourd travail des forces, l'éclosion perpétuelle des germes.

A. d'Albéca.

Bague indigène en or.

La même développée (Signes du Zodiaque).

BATONS QUI MARCHENT

ET FEUILLES ANIMÉES

« Nous sommes toute la nature à nous seuls. Si elle périt, nous en jouerons la comédie. Nous voici en palatines telles que n'en porta jamais l'impératrice de Russie, et si vous voulez des plumes, nous voici emplumés pour défier l'oiseau-mouche; et si vous voulez des feuilles, nous sommes feuilles à s'y tromper. Le bois même, toutes les substances, il n'est rien que nous n'imitions.

« Prenez, je vous prie, cette branche et tenez... c'est un insecte. »

(J. MICHELET, *l'Insecte.*)

Fig. 1. — Chenille de *Chærocampa elpenor* irritée.

Les naturalistes ont donné le nom de « mimétisme » (de μῖμος, en grec, comédien) à un ensemble de phénomènes d'adaptation qui consistent en ce que certains animaux imitent à s'y méprendre des espèces très répandues et douées de quelque particularité avantageuse de forme ou de nuance.

C'est à la suite d'une longue série d'insensibles variations que les êtres finissent par acquérir des « ressemblances protectrices ». L'implacable « sélection naturelle » élimine en effet par extinction les individus qui ne les possèdent pas, et l'avantage devient ainsi peu à peu propriété de l'espèce simulatrice.

Bates et Wallace, disciples et émules de Darwin, ont rassemblé les premiers de nombreux exemples de mimétisme offerts par les animaux les plus variés; après eux, les observateurs de tous les pays ont encore augmenté la liste des « comédiens de la nature », et c'est aujourd'hui une bien intéressante étude que celle des procédés employés par les êtres faibles pour vivre sur la réputation des forts.

Qui penserait qu'une malheureuse chenille pût se faire passer pour un serpent venimeux?

Le fait existe pourtant, Bates en a recueilli la preuve dans l'Amérique du Sud. Weissmann et Poulton l'ont confirmé par des communications récentes. Dans nos pays, la chenille du *Chærocampa elpenor* vit sur l'Épilobe hérissé dont elle imite la couleur brune. Allongée contre les rameaux, elle fait des siestes tranquilles entre ses nombreux repas; si, par hasard, un oiseau vorace ou un lézard fureteur l'inquiètent, elle ramène brusquement la tête sur ses premiers anneaux dont les taches ressem-

Fig. 2. — Chenille de *Dicranura vinula* irritée.

blent à des yeux de serpent. La ressemblance est suffisante pour intimider l'agresseur (fig. 1).

Fig. 3. — *Leptalis Leuconoë*, papillon Piéride à chenille non défendue.

Il faut, pour que l'illusion soit complète, que le corps de la chenille reste dissimulé sous les feuilles; dans ce cas, l'homme lui-même prend l'inoffensive bête pour un jeune serpent dont la tête seule est visible.

Une mimique à peu près semblable se produit chez la chenille du *Dicranura vinula ;* elle sait effrayer les oiseaux en rentrant sa tête sous le bourrelet rouge qui lui fait suite; ce bourrelet porte des taches qui simulent des yeux (fig. 2).

M. Holt a soigneusement décrit un insecte voisin de nos Mantes qui vit aux

Fig. 4. — *Ithonia Hernida*, papillon Héliconide à chenille défendue par une sécrétion infecte.

Fig. 5. — *Sesia crabroniformis*, papillon imitant une guêpe.

Indes et dont le corps mesure de huit à dix centimètres de longueur; cet animal ressemble absolument au terrible petit serpent cobra dont il imite aussi le sifflement en se frottant les pattes contre l'abdomen.

Fig. 6. — *Vespa crabro*, hyménoptère porte-aiguillons.

Il n'est pas donné à beaucoup de mimer d'aussi dangereuses bêtes, mais on peut vivre en paix avec des ressemblances moins tragiques.

Les papillons Leptalides qui habitent le Brésil se contentent de copier certaines espèces d'*Heliconius*, autres papillons dont les chenilles sont protégées contre les lézards et les oiseaux par leur sécrétion nauséabonde (fig. 3 et 4).

De pauvres mouches, des coléoptères inermes, ressemblent à des hyménoptères porte-aiguillons, à des guêpes, par exemple. Cette simulation est particulièrement remarquable chez un papillon, *Sesia crabroniformis*

Fig. 7. — *Synagetes picata*, araignée imitant une fourmi.

Fig. 8. — *Synemosyma formica*, araignée imitant une fourmi.

(fig. 5), que l'on distingue difficilement de *Vespa crabro*, au dard puissant (fig. 6).

Sir Richard Wallace a décrit dans son ouvrage sur la sélection naturelle un orthoptère des îles Philippines, imitant avec une rare perfection un coléoptère Cicindèle beaucoup mieux armé que lui. Il serait facile de multiplier les exemples de ressemblances protectrices chez les insectes ; on en augmenterait même grandement la liste en relevant simplement les erreurs commises par les amateurs novices dans le classement de leurs collections.

Les araignées sont d'aussi bons mimes que les insectes; toutes n'ont pas la férocité des Mygales, mais elles exercent pour vivre l'industrie de la chasse aux collets.

Les meilleures aubaines appartiennent nécessairement à celles qui peuvent choisir une bonne place permettant de bien voir sans être vues.

C'est pour cela que la *Cyrtarachne*, araignée petite et molle, se cache sous les feuilles à côté d'un mollusque aussi petit qu'elle dont elle imite absolument la forme. Elle sait relever son abdomen d'une certaine façon pour faire croire qu'elle possède, comme son voisin, une coquille défensive. Cette simulation lui est doublement utile, car elle lui permet de rester inaperçue aussi bien de ses ennemis que de sa proie. D'autres araignées cherchent à imiter les fourmis: telles sont *Synagetes picata* (fig. 7) et *Synemosyma formica* (fig. 8). La première, qui habite l'Amérique du Nord, pousse la comédie jusqu'à l'invraisemblance : elle allonge les pattes antérieures en avant de sa tête, les réunit et les agite pour simuler des antennes !

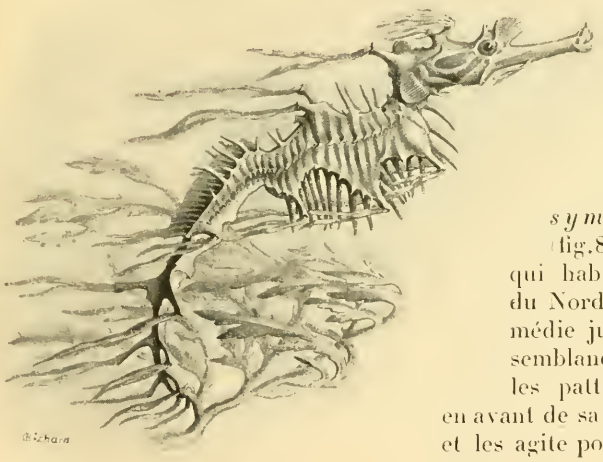
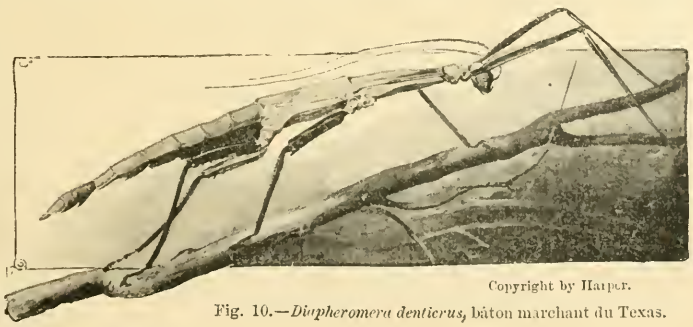


Fig. 9. — *Phyllopteryx eques*, hippocampe imitant le thalle découpé du varech.

Certaines espèces signalées par Wallace dans la zone torride trouvent grand profit à imiter des boutons de fleurs; elles guet-



Copyright by Harper.

Fig. 10.—*Diapheromera denticrus*, bâton marchant du Texas.

Copyright by Harper.

Fig. 11. — *Phanocles*, canne marchante du Mexique (2/3 grand. nat.).

tent leur proie en s'accrochant à l'aisselle des feuilles. *Thomisus aleatorius* imite l'épillet des graminées en se cramponnant aux tiges par ses pattes postérieures et en rapprochant les pattes antérieures qu'elle étend... Lorsqu'elle se tient immobile sur un chaume, il est impossible même à des yeux très perçants de l'y distinguer.

Ici nous abordons une forme très différente de mimétisme.

Les animaux ne sont plus protégés par leur ressemblance avec des espèces mieux douées; s'ils vivent dans une sécurité plus complète, c'est parce qu'ils disparaissent au sein du « milieu » qui les abrite. A notre avis, le mot « mimétisme » ne traduit pas ce second mode de ressemblance protectrice, peut-être le remplacera-t-on un jour par celui de « mésoïdisme », qui nous semble plus expressif (de μέσον, milieu, et εἶδος, image); c'est la similitude d'aspect, de coloration, de forme, qui s'observe entre un animal et son milieu.

Il faut l'œil exercé du chasseur pour distinguer le gibier dont la couleur se confond avec celle des sillons.

Lièvres, cailles, perdrix, trouvent une évidente protection dans la nuance fauve de leur livrée. Il en est de même pour la limande, le turbot, la sole et les autres poissons habitants des fonds sableux qu'il est impossible d'apercevoir lorsqu'ils se reposent sur le flanc dans une immobilité complète.

Parmi les poissons, le plus intéressant à ce point de vue est certainement *Phyllopteryx eques* (Gunther); c'est un lophobranche, en d'autres termes un animal semblable à l'hippocampe que tous les amateurs de curio-

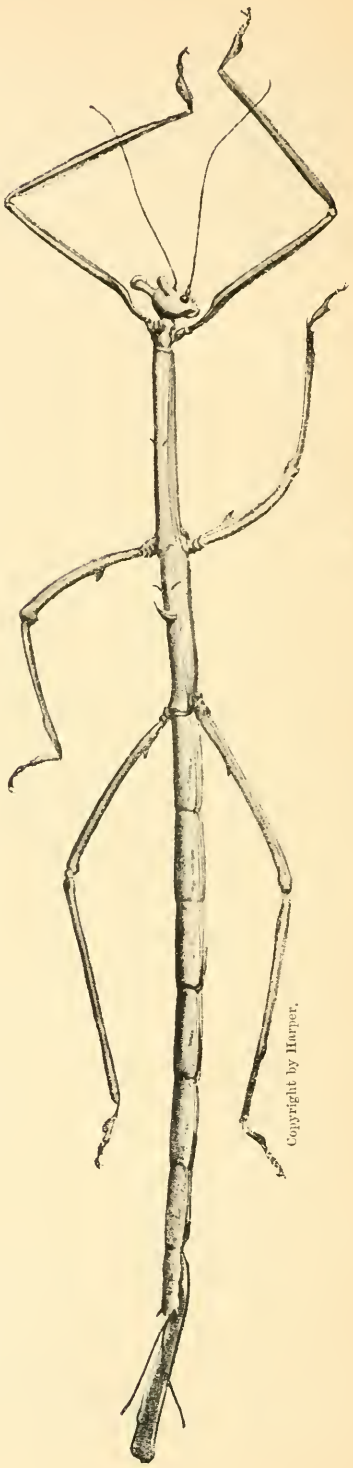

Copyright by Harper.

Fig. 12. — *Phibalosoma phyllocephalum* (très réduit), insecte simulant un rameau.

sités connaissent. L'hippocampe desséché rappelle par sa forme une tête de cheval; il voisine avec l'étoile de mer et les oursins dans les meubles à tiroirs ou dans les vitrines des marchands de coquillages et de galets peints.

Phyllopteryx eques habite les herbages sous-marins des côtes sud-australiennes; il disparaît complètement au milieu des algues ondulantes. Son corps porte des lanières qui le font ressembler au thalle découpé des varechs, sa queue préhensile le fixe aux végétaux (fig. 9).

C'est ainsi que, sans se déplacer, le flexible animal peut happer au passage les petites proies dont il se contente, tout en échappant aux poissons voraces qui circulent autour de lui sans le voir.

Le mésoïdisme atteint son maximum chez les êtres qui habitent les silencieuses forêts vierges des régions tropicales.

La « lutte pour la vie » prend une intensité extraordinaire au sein des noires futaies où les arbres sont reliés entre eux par de gigantesques lianes.

Les fourmis affairées glissent sur le sol prêtes à dépecer les cadavres!

Tous les voyageurs ont été frappés par l'aspect ténébreux de ces mystérieuses retraites. Les êtres vivants y pullulent, nul ne les voit. « La branche s'agite, dit M. Maindron, c'est un insecte;... la liane se détord et siffle, c'est un serpent;... un morceau d'écorce tombe, c'est un lézard;... une feuille se détache et s'envole, c'est un papillon! »

Les orthoptères de la famille des Phasmides ressemblent à des rameaux et même à de véritables branches; ils habitent surtout les régions inter-tropicales. Ce sont toujours des insectes de grande taille.

Il y a des Phasmides, les cyphocrânes, par exemple, qui atteignent jusqu'à vingt-sept centimètres de longueur, aussi produisent-ils invariablement une très vive impression sur ceux qui les observent.

Cette impression se trouve traduite dans le nom qui leur a été donné (φάσμα, grec, signifie *spectre* ou *fantôme* en français).

Les espèces du genre phasme qui re-

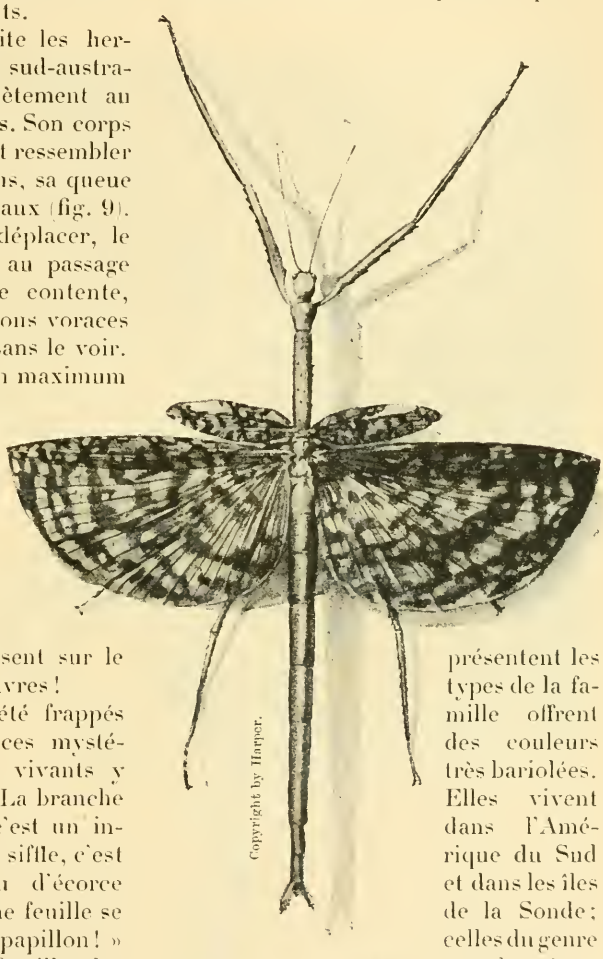


Fig. 13. — *Anchiale Titan* d'Australie (2/5 grand. nat.).

présentent les types de la famille offrent des couleurs très bariolées. Elles vivent dans l'Amérique du Sud et dans les îles de la Sonde; celles du genre cyphocrâne sont aussi originaires des îles de la Sonde; pourtant Westwood en signale une qui vivrait au Congo.

Les Bacilles (*bacillus*, latin, baguette) ont le corps sec, sans ailes ni épines, des antennes filiformes et des pattes courtes. Le spectre de Rossi est une des rares espèces européennes. Ce « bâton qui marche » habite l'Italie et le midi de la France.

Les Bactéries (βακτηρία, grec, bâton), très voisines des Bacilles comme forme, sont aussi des Phasmides sans ailes. Leurs espèces extrêmement nombreuses se rencontrent sur tous les continents dans les parties chaudes.

Copyright by Harper.

Fig. 14.
Podacanthus d'Australie vert et rose (2/3 grandeur naturelle).

Bacteria armatia a pour patrie la Guadeloupe et l'Amérique inter-tropicale; elle simule avec la plus rare perfection une longue branche d'arbre.

Diapheromera femorata est très commune aux États-Unis. On l'appelle « cheval de la sorcière » dans le Massachusetts; « alligator des prairies » dans d'autres États. Cet animal peut être exactement comparé à une paille animée. Lorsqu'au repos son corps grêle est accolé à la tige d'un arbuste, lorsque ses pattes serrées contre le corps s'étendent en avant de la tête, il est matériellement impossible de remarquer sa présence. L'œil le plus perçant ne saurait le distinguer. Au réveil, la paille s'agite, les antennes frémissent, la bête s'éloigne rapidement avec ses pattes en aiguilles à tricoter. Si c'est une femelle chargée d'œufs, le spectacle est fort intéressant, car l'animal se hisse en se déhanchant d'une façon véritablement burlesque, craignant probablement de perdre l'équilibre malgré la grande surface d'appui que lui fournissent ses pattes écartées.

Diapheromera denticrus habite le Texas méridional; la longueur de son corps dépasse souvent quinze centimètres. Il est moins fluet que le précédent, mais aussi curieux à étudier au point de vue qui nous occupe (fig. 10).

C'est encore un très bel exemple de bâton marchant.

D'autres espèces, plus bizarres, plus caractéristiques si c'est possible, vivent sous des cieux plus brûlants. Leur corps est d'une extrême ténuité, renflé seulement aux attaches des membres.

Au Mexique, c'est *Phanocles,* dont nous donnons un dessin parfaitement ressemblant. L'extraordinaire animal mesure près de trente centimètres de longueur! (fig. 11).

Que dire de la femelle du spectre à

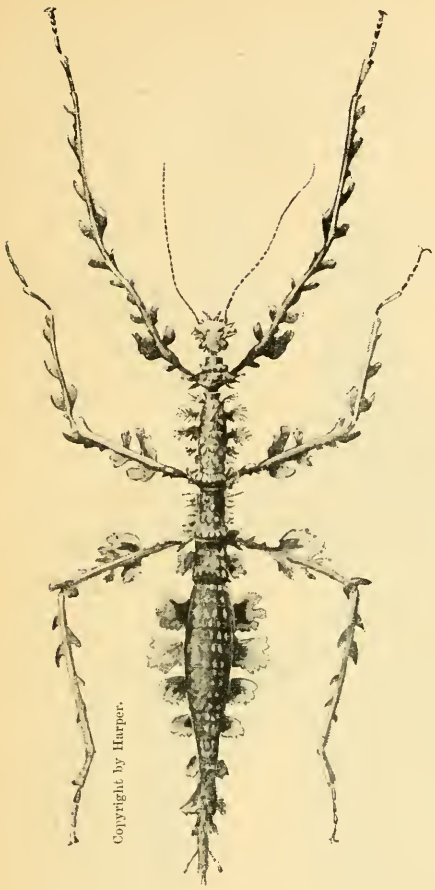


Fig. 15. — *Céroys* du Nicaragua (grand. nat.).

pattes épineuses, *Phibalosoma acanthopus*, qui réside à Java et qui est complètement dépourvue d'ailes, ou de la femelle également aptère de la Bactérie auriculée, *Phibalosoma phyllocephalum*, qui vit dans les solitudes de l'intérieur du Brésil? Elles comptent toutes deux une quarantaine de centimètres de long sur trois ou quatre millimètres de large!

Ce sont là de véritables bâtons, ou plutôt de grêles fétus marchant, minces branches, sèches et cassantes, perdues au milieu des végétaux qu'elles imitent aussi bien dans leur forme que dans leur coloration!

Phibalosoma phyllocephalum (fig. 12), que nous représentons très réduite, porte à la tête une paire d'appendices fort remarquables qui s'étalent comme des oreilles de chauve-souris, et son dos est muni, juste entre les deux paires de pattes postérieures, d'un aiguillon puissant dirigé vers le haut. Cet aiguillon n'est certainement pas, à proprement parler, un organe de défense, mais plutôt, à notre avis, un appendice servant à augmenter la ressemblance que la pseudo-tige présente avec un rameau de plante épineuse.

Ces longues bêtes sont d'une extrême indolence, malgré les ressemblances protectrices qu'elles offrent à un si haut degré; leur timidité est très grande. La nuit seulement elles osent brouter les feuilles des taillis et des buissons qui les cachent à tous les yeux. Le jour elles restent plongées dans un profond sommeil, gardant une immobilité parfaite; le vent seul les agite, mais sans les réveiller.

Plus on se rapproche de l'Équateur, plus les orthoptères phasmides deviennent gros et puissants. Ils sont généralement munis de deux paires d'ailes. En Nouvelle-Guinée et dans la partie septentrionale de l'Australie se trouvent les espèces géantes d'Anchiales (fig. 13), trop grandes pour être dessinées avec leur taille sur une des pages de cette Revue. Leur corps cylindrique est de la grosseur du petit doigt, leurs ailes étendues couvrent un large espace, mais elles servent vraisemblablement de parachute, car, malgré leur surface, elles supportent difficilement un tel bâton de trente centi-

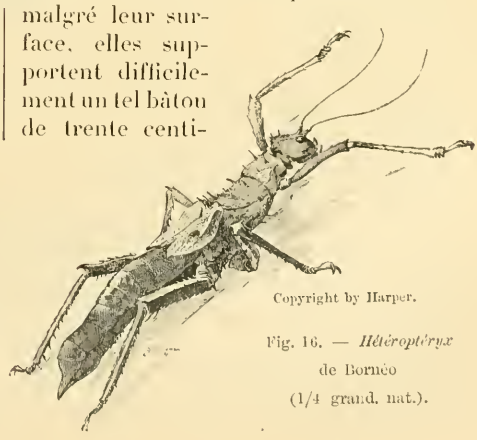


Fig. 16. — *Hétéroptéryx* de Bornéo (1/4 grand. nat.).

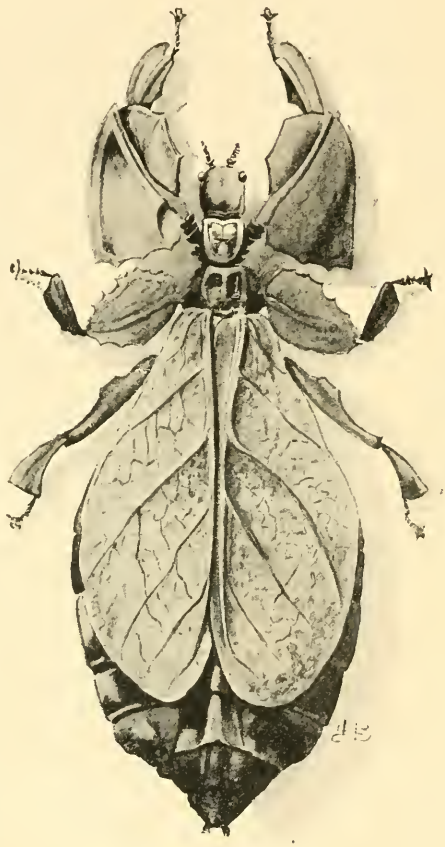
mètres de longueur. (S. H. Scudder.)

Les mêmes caractères se retrouvent à peu près chez les différentes espèces de *Tropidoderus* et de *Podacanthus* qui habitent aussi l'Australie; le corps de ces insectes est pourtant moins long et moins volumineux que celui des étranges animaux que nous venons de décrire, il prend plutôt la forme d'un fuseau.

Les ailes du *Podacanthus* déployées en éventail apparaissent comme magnifiquement colorées; les antérieures, assez petites, sont vertes ainsi que le reste du corps, les postérieures sont d'un beau rose d'œillet. Quand le fantôme se repose, toute trace de rose disparaît; l'animal est aussi vert que les feuilles qui l'abritent. Les oiseaux insectivores le cherchent en vain parmi les branches (fig. 14).

Toutes les formes de Phasmides que nous avons mentionnées jusqu'ici ressemblent à de simples baguettes plus ou moins nues et régulières; il y en a d'autres qui offrent sur le corps des expansions foliacées d'un effet véritablement étonnant. On croirait voir tantôt un rameau portant ses feuilles, — c'est le cas des Céroys du Nicaragua (fig. 15), — tantôt un fragment de tige avec des taches de lichens entremêlées d'épines, c'est celui des Hétéroptéryx recueillis et étudiés par Wallace à Bornéo (fig. 16).

Du reste, le mésoïdisme des orthoptères en général et des Phasmides en particulier ne connaît pour ainsi dire pas de bornes; ceux d'entre ces animaux qui ne sont pas des « branches marchantes » sont des « feuilles animées ».



Copy right by Harper.

Fig. 17. — *Phyllium Scythe* de Silhet (grand. nat.). Insecte simulant une feuille.

Nos lecteurs ont certainement entendu parler de la mouche-feuille du goyavier. C'est le *Phyllium Scythe*, un orthoptère qui habite les districts montagneux de l'Inde et le pays d'Assam. Les premières Phyllies ont été apportées à Édimbourg en 1855; d'autres exemplaires venant des Seychelles ont été complètement étudiés en 1866 à Toulouse par le savant et spirituel docteur Joly (fig. 17).

Les Phyllies sont des insectes très lents, proches parentes des locustaires (sauterelles) et des acridiens de nos climats; leur ressemblance avec des feuilles est extraordinairement frappante. Toutes les fois que ces étranges animaux ont été exposés aux yeux du public, ils ont excité la plus vive curiosité. En s'arrêtant devant les vitrines, les visiteurs manifestaient un étonnement sincère; ils ne pouvaient, malgré les indications des étiquettes longuement formulées, trouver parmi les feuilles les insectes qu'on les invitait à contempler. Presque tous

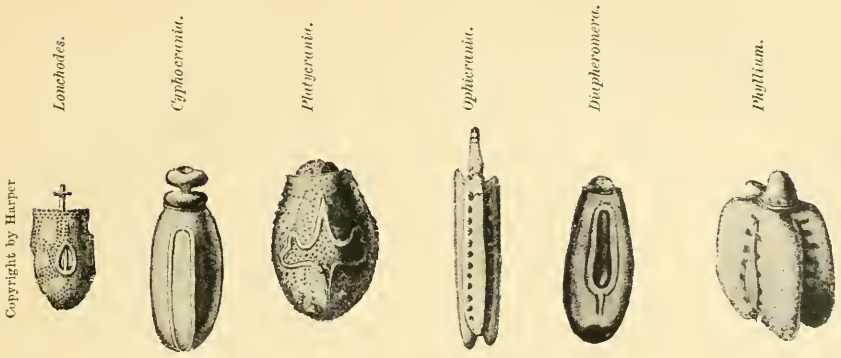


Fig. 18. — Œufs très grossis des « Bâtons qui marchent ».

s'en allaient découragés, pensant que l'objet était par trop microscopique, quand, au contraire, il éclatait aux yeux des initiés. Du reste, on peut le dire sans exagération, tout est bizarre et inattendu chez les Phasmides. Leurs œufs pourraient, à eux seuls, faire l'objet d'un long article extrêmement intéressant.

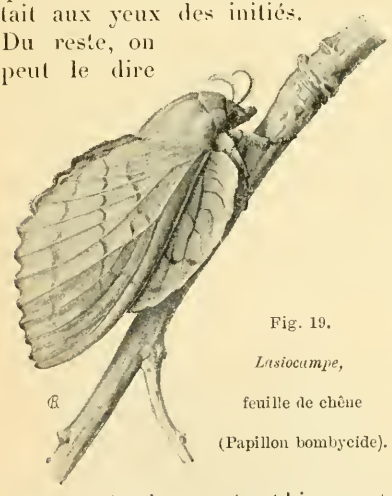


Fig. 19. *Lasiocampe,* feuille de chêne (Papillon bombycide).

Ceux des *Diapheromera* ressemblent à des haricots de couleur brun foncé avec une tache jaune terminale et un sillon bordé de même couleur.

Les œufs des *Phyllium* sont fortement carénés, comme le montre une de nos figures. Ils ont la grosseur d'un pois et une couleur terreuse qui les rend invisibles dans le milieu où ils ont été pondus (fig. 18). L'extrémité supérieure est munie d'une sorte de couvercle en bonnet phrygien que la larve soulève au moment de l'éclosion, qui se produit soixante-dix ou cent jours après la ponte.

Fig. 20. — *Lasiocampe,* feuille de peuplier (Papillon bombycide).

Les œufs des cyphocranes, des platycranes, des ophicranes et des lonchodes ne sont pas moins remarquables.

Mais, direz-vous, que voilà de belles observations à faire pour les voyageurs! Pourquoi n'avons-nous rien d'aussi curieux à étudier sous nos climats? Que

Fig. 21. — *Lasiocampe,* feuille de prunier (Papillon bombycide).

votre impatience soit brève, cher lecteur et aussi chère lectrice, je peux vous dire que les exemples de mésoïdisme sont nombreux même parmi les animaux qui habitent la France. Dans nos prés, dans nos bois nous pouvons observer des « bâtons qui marchent » et des « feuilles animées ». Presque toutes nos chenilles se confondent avec les plantes sur lesquelles elles doivent achever le cycle de leurs métamorphoses.

Fig. 22. *Lasiocampe*, feuille de bouleau (Papillon bombycide).

La chenille d'*Urapteryx sambucaria* s'allonge sur les tiges de sureau avant de devenir phalène soufrée; elle simule avec une grande perfection la branche morte de sa plante nourrice.

La vulgaire chenille du papillon blanc, que les naturalistes appellent piéride du chou, *Pieris rapæ*, n'est, pour ainsi dire, pas visible au milieu des feuilles qu'elle ronge, et c'est seulement par ses dégâts qu'elle dévoile sa présence. Qui ne connaît, d'autre part, nos chenilles géomètres et arpenteuses, si parfaitement immobiles dans les buissons quand vient l'automne!

Pour les papillons, l'existence est difficile: s'ils quittent leur repaire, les oiseaux les poursuivent, ou bien ce sont les grandes libellules, les frelons et les guêpes; s'ils restent cachés dans les buissons, la couleuvre et la vipère, la grenouille et la rainette les guettent; aussi présentent-ils presque tous des « ressemblances protectrices » très accusées. *Thecla rubi*, aux ailes d'un brun noirâtre, ressemble à toutes les feuilles desséchées. Il en est de même pour les Lasiocampes, papillons qui n'ont pas d'autre nom français que celui de « feuilles mortes ».

Il y a la feuille morte du chêne, celle du peuplier, celle du prunier, celle du bouleau, etc. (fig. 19 à 22).

La femelle du Rhodocère citron, *Rhodocera rhamni*, papillon du nerprun, ressemble aux feuilles de l'arbre qui lui donne asile; elle en fréquente toujours la face inférieure parce que le blanc verdâtre de cette face se rapproche plus de la couleur de ses ailes que le vert franc de la face supérieure (fig. 23).

En général, quand un animal possède une couleur protectrice, il semble ne pas l'ignorer.

C'est ainsi que la perle, *Bryophila perla*, teintée de bleuâtre et de gris, fréquente les murs, les quais et les parapets des ponts. Jamais cette noctuelle ne se pose sur les briques rouges. Lorsqu'on la rencontre par hasard appliquée contre un mur de briques, elle est dissimulée dans les lignes du ciment.

A la fin du printemps remarquez aussi la larve aquatique de notre libellule. Lorsqu'elle sort de l'eau, ce n'est encore qu'un être piteux, aux allures lourdes et lentes, qui grimpe péniblement en s'accrochant à tout... (fig. 24). Pourtant, la misérable bête a des préférences; elle

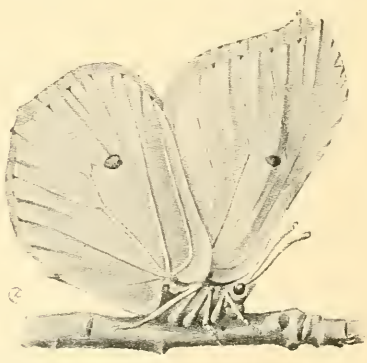


Fig. 23. — Femelle du *Rhodocère* citron (Papillon du Nerprun).

voyage quelquefois longtemps cherchant les bois morts, les pilotis, les vieux saules ou les frênes pleureurs dont elle imite absolument la couleur cendrée... Si un rayon de soleil la réchauffe et la

sèche, elle s'arrête sans inquiétude parce qu'il est impossible à l'œil le plus perspicace de la discerner au milieu des rugosités d'un tronc pourri, d'un pont de bois dont le goudron s'écaille, d'un vieux bateau coulé parmi les joncs.

Alors seulement s'accomplit la mue merveilleuse qui donne naissance au brillant insecte dont les ailes bleues frémissent sur les roseaux! En terminant cette énumération, peut-être un peu longue, des principaux cas de « ressemblances protectrices » observés chez les animaux, nous pensons qu'il convient d'insister encore sur la différence essentielle qui existe entre le « mimétisme » proprement dit et le « mésoïdisme ».

La ressemblance avec le milieu paraît être l'expression commune d'une loi générale d'adaptation, le mésoïdisme est donc très fréquent; il n'en est pas de même du mimétisme qui, par suite, constitue un sujet d'étude particulièrement intéressant. Nous devons avouer qu'on est facilement tenté de tomber dans l'exagération lorsqu'on observe des ressemblances entre certains types animaux; le mimétisme n'existe qu'aux conditions suivantes nettement formulées par M. Plateau :

« 1° Les deux espèces qui se ressemblent doivent habiter la même région et se retrouver sur les mêmes supports; 2° leur apparition, s'il s'agit, par exemple d'insectes, doit avoir lieu à la même saison; 3° l'une des deux espèces, celle qui est imitée, doit posséder des moyens efficaces de défense, armes, poisons, odeur ou saveur nauséabonde, qui manquent à l'espèce imitante. En dehors de ces conditions le mimétisme est faux, la ressemblance n'est que fortuite et démontre simplement que les combinaisons de couleurs et de formes ne sont pas illimitées dans la nature et doivent fatalement se reproduire quelquefois. »

Observer n'est pas tout faire, il faut encore raisonner!

Léon Gérardin.

Fig. 24. — Métamorphoses des *Libellules*.

L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS

DE PARIS

> Toute multitude qui n'est pas unité est anarchie; toute unité qui n'est pas multitude est tyrannie.
>
> PASCAL (*Pensées*).

I

Depuis quelques années, on lit de temps en temps dans les journaux un entrefilet où il est parlé de l'Association générale des étudiants de Paris, à propos d'un bal, d'une fête, d'une conférence ou d'une manifestation patriotique.

Qu'est-ce donc que cette Association qui occupe sa place dans la vie nationale ? Où siège-t-elle ? D'où est-elle sortie? Que veut-elle? Essayons de le dire.

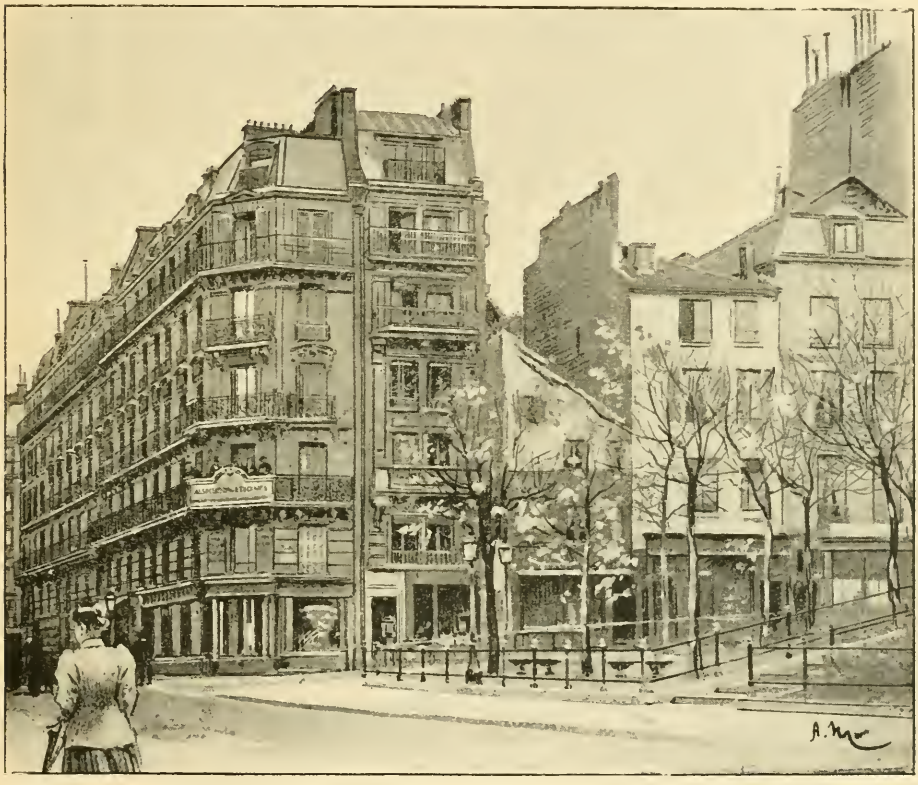
L'Association des étudiants a naturellement élu domicile au quartier Latin. Remontez le « boul' Mich' » jusqu'à la rue des Écoles, passez devant la Sorbonne et le Collège de France. Au coin de la rue Jean-de-Beauvais, un drapeau flotte à un balcon et au-dessous vous lirez : Association générale des étudiants de Paris. C'est là. Si vous êtes curieux, montez au premier étage du n° 43, vous trouverez un fumoir, des salles de journaux et de revues, tout entourés de portraits, de gravures, de bustes, souvenirs ou dons. Descendez ensuite, pénétrez dans la cour du n° 41. Là s'élève une bâtisse à cinq étages, occupée jadis par de petits ménages et où on a casé, plutôt mal que bien, deux salles de conférences, les bureaux du comité et du comptable et sept bibliothèques.

Là, travaillent, pensent et agissent les 2,500 membres de l'Association générale des étudiants de Paris.

Naturellement tout ceci ne s'est pas fait en un jour. Les œuvres qui veulent durer demandent du temps; la nôtre a exigé dix ans.

En effet, avant l'année 1884, le quartier Latin était un éparpillement de petits groupes qui s'ignoraient, une poussière d'individualités isolées, sans force pour l'action en commun, sans esprit de corps, sans mandat pour représenter la jeunesse studieuse à l'étranger. On se jalousait d'école à école, on se querellait de cénacles à coteries, nulle part on n'avait l'idée de sacrifier à une œuvre commune un peu de son égoïsme. Cet isolement des étudiants vis-à-vis les uns des autres n'était pas fait pour combler l'abîme qui les séparait de leurs professeurs. On ne se voyait qu'aux jours d'échéances scolaires : c'étaient alors des dialogues entrecoupés, des monologues parfois irrités, des défiances entretenues par des traditions absurdes. La plupart des maîtres pensaient que ce commerce suffisait, beaucoup d'étudiants le trouvaient même excessif, et pour cause. Quelques-uns cependant, frappés de la torpeur du quartier, au courant des mœurs universitaires de l'étranger, avaient déjà eu l'idée de grouper les élèves de toutes les écoles supérieures en une vaste Association. Le journaliste Watripon, en 1848, quelques étudiants en 1876, en 1881, créèrent des cercles qui durèrent peu. Pendant ce temps deux courants d'origine analogue, mais d'amplitude différente, s'étaient formés et tendaient davantage chaque jour à se préciser. Le premier, c'était la réaction contre l'individualisme juvénile, égoïste et impuissant, c'était la faveur croissante de l'esprit d'association qui gagnait toutes les classes et, des mœurs, passait dans les lois et dans les faits. Le

second n'était que la résultante du premier ; en effet, le besoin de se grouper pour être fort avait rallié le corps professoral, si longtemps brisé en fragments. Le Conseil général des Facultés était créé, on agitait la question de donner la personnalité civile aux Facultés ; le grand souvenir des Universités du moyen âge allait être évoqué dans les Chambres par des voix éloquentes et autorisées.



VUE DU SIÈGE SOCIAL DE L'ASSOCIATION, 41 ET 43, RUE DES ÉCOLES

Or, le sort des étudiants a toujours été lié d'une façon intime et logique à la fortune des Universités. La vie recommençait à circuler dans les Facultés, les étudiants songeaient à reconstituer par en bas la vraie Université de Paris. Un incident donna un corps à ces aspirations confuses. Vers la fin de l'année 1883, un journal, *le Cri du Peuple,* publia le lendemain de l'enterrement de Jules Vallès un article contenant à l'adresse des étudiants des attaques violentes et des injures grossières. Grand émoi au Quartier. De nombreuses réunions s'organisèrent ; on désigna des délégués pour demander rétractation ou réparation. On n'obtint rien, ou plutôt on obtint un résultat inattendu. Le 30 décembre 1883, à Bullier, un élève des Beaux-Arts, Loiseau, fit observer que les étudiants ne devaient leur impuissance qu'à leur manque de solidarité. Leur union ferait leur force. L'idée fit son chemin ; des conférences entre Loiseau, Bourcau, étudiant en médecine, et Delcambre, étudiant de la Faculté des sciences, sortit l'Association générale des étudiants de Paris. Le 2 avril 1884, la Préfecture de police autorisait la

constitution de l'Association, et, au mois de mai, dans le grand amphithéâtre de la Faculté de médecine, Boureau fit connaître aux étudiants le but de l'Association. Sur notre sol bouleversé par les Révolutions, au milieu de cette jeunesse que se disputaient les dynasties et les partis, on songeait à planter l'arbre de paix : on ne voulait plus de castes au Quartier, plus de rivalités au seuil même de la vie; mais à cette heure où les amitiés fortes et volontaires se nouent, où les cœurs sympathisent et les mains se tendent spontanément, on s'enseignerait mutuellement la fraternité dans la solidarité.

Ce programme était ambitieux, sévère et parut tel au public. Mais ces jeunes gens de cœur et de foi persistèrent et fondèrent dans une petite chambre d'étudiant cette Association qui, pauvre d'argent, mais riche de bonnes volontés, a déjà derrière elle une histoire bien remplie.

D'abord, il fallait vivre et pour vivre il fallait que chacun y mît du sien sous forme d'une cotisation. On réunit 1,200 francs qui permirent de louer, dans un fond de cour, quatre chambres sans meubles! Avec l'argent prêté par Boureau on acheta une lampe, six chaises et une table à rallonges; celles-ci, jetées sur les chaises les jours de séance, servaient de sièges pour les membres du comité chargé de diriger l'Association. Séances mémorables qui duraient jusqu'à deux heures du matin, où l'on se creusait la tête pour trouver les moyens de recruter les maîtres pleins de circonspection et les étudiants indifférents. Les maîtres pensaient involontairement à nos ancêtres du moyen âge, qui, selon la chronique du temps, avaient « ventre vuyde, gorge seiche, appétit strident », et qui, « de paour que la veüe leur diminuast a despumer la verbocination latiale », prenaient leur passe-temps à voir la bonne grâce qu'avait le guet terrorisé en fuyant. Ce mélange d'étudiants ne leur disait rien qui vaille. Quant à ceux-ci, ils avaient assez de la geôle de l'internat, ils flairaient le pion dans chaque membre du comité : ce n'était vraiment pas la peine, pensaient-ils, d'avoir fini son temps de bagne pour le recommencer sous une autre forme.

On triompha de ces appréhensions par une propagande amicale et patiente. Les maîtres et les étudiants vinrent un à un, lentement, gagnés par la discrétion et la ténacité de ce nouvel apostolat. Les livres, les revues, les journaux qui devaient permettre de travailler et de se distraire furent acquis de même. Les éditeurs devinrent l'objet de ruses de guerre qui rappelaient celles du dernier des Mohicans, pour l'habileté patiente.

Mais déjà au dehors le nom de l'Association était connu. Pour les étrangers, elle était la personnification du quartier Latin, et quand, au mois de décembre 1884, l'Université de Bruxelles célébra son premier centenaire, on s'adressa à l'Association pour représenter les étudiants de France. Deux délégués emportèrent à Bruxelles notre drapeau, le drapeau national orné de la cravate violette de l'Université, et furent admirablement accueillis. Dès lors, les couleurs et les insignes de l'Association furent présents partout où on les attendait : aux funérailles de V. Hugo, sur la tombe de Michelet et de Quinet, au pied de la statue de Claude Bernard, au centenaire de Chevreul, le 7 janvier 1885. Ce jour-là, huit cents étudiants partirent de la Sorbonne, précédés du drapeau de l'Association, se rendirent au Muséum et défilèrent devant l'illustre savant, profondément ému de l'hommage de la jeunesse. Le lendemain, il présidait à la salle Gerson la conférence faite par le promoteur des Associations d'étudiants en France, par le créateur de celle de Nancy, notre aînée, l'avocat Leclaire. Le résultat de la parole si chaude, si convaincue de Leclaire se fit bientôt sentir. En deux mois, l'Association doublait le nombre de ses membres actifs, et le recteur, les doyens, plusieurs professeurs se faisaient inscrire comme membres honoraires.

Les parties plus modestes du programme n'étaient pas oubliées; le service médical gratuit était organisé par des camarades internes des hôpitaux; la caisse de secours pour les étudiants pauvres avançait trente francs! Mais quand arriva la nouvelle du prétendu désastre de Langson, l'Association ouvrit dans toutes les Facultés de France une souscription qui monta à 5,000 francs. En décembre 1885, six cents étudiants étaient inscrits à l'Association; une salle d'armes bien modeste avait été ouverte et un second étage loué; le budget se montait à plusieurs milliers de francs, et quand le cerbère de l'Association, Mme Durand, perdait un torchon, le comité en chœur ne s'arrachait plus les cheveux, à la pensée de la hideuse banqueroute.

II

L'Association grandissait; les cadres primitifs craquaient de toutes parts; l'union semblait devenir moins solide parce qu'elle embrassait plus de membres. N'était-il pas à craindre que l'enthousiasme se refroidît et qu'on s'attachât moins à une maison toute prête où beaucoup n'avaient pas mis un peu de leur âme et où quelques-uns déjà n'apportaient à l'œuvre commune que leurs cotisations et... leurs critiques? Pour parer à ce danger, en janvier 1885, le *Bulletin*, appelé par un heureux présage l'*Université de Paris*, parut et apporta mensuellement aux étudiants des nouvelles de l'Association. En même temps le banquet annuel était fondé, et le premier fut présidé par M. Renan, qui y prononça un sermon laïque fameux. A ces banquets se sont succédé depuis comme présidents : MM. de Quatrefages, Lavisse, Bréal, de Vogüé, Puvis de Chavannes, Zola, Lemaître; chaque année, les générations de professeurs et d'étudiants se réunissent autour de la table du banquet, qui ne rappelle guère le tapis vert des examens. Enfin, le 4 novembre 1886, fut donnée la première de ces « Amicales » où les membres de l'Association rivalisent de gaieté, de verve et parfois de talent, au lieu de hurler les refrains stupides des cafés-concerts.

Les pouvoirs publics ne tardèrent pas à reconnaître le caractère patriotique et bienfaisant de l'Association. En janvier 1886, le conseil municipal de Paris lui accordait une subvention de 2,000 francs. Le 16 mars 1886, à la Sorbonne, MM. Gréard, Lavisse, Pasteur et Bréal lui témoignaient les hautes sympathies de l'Université, et à la rentrée des Facultés, M. Goblet, ministre de l'instruction publique, se plaisait à constater la prospérité de l'Association. Le développement était si rapide que, le 13 mars 1887, le comité louait les quatre étages du 11, et que le besoin d'une administration régulière et la nécessité de la division du travail se faisaient vivement sentir. Dès lors un comptable trôna derrière un grillage, au milieu de registres et de casiers et expédia la besogne matérielle, pendant que des commissions élues au sein du comité s'occupaient des finances et de l'ordre intérieur, du *Bulletin*, de la bibliothèque et des fêtes. Une seule ombre vint obscurcir le brillant tableau des résultats acquis, que M. Lavisse fit au banquet du 4 juin 1887. Par une de ces fatalités qui déconcertent, l'un des meilleurs parmi les jeunes, le président Delcambre, noyé accidentellement dans la Marne, n'était plus là pour assister à l'épanouissement de l'œuvre qu'il avait élevée et fortifiée. L'Association, la Sorbonne, le conseil municipal firent des funérailles touchantes d'unanimité à ce jeune homme d'élite.

III

L'œuvre héroïque de création était finie. Alors commença la période d'organisation. L'unité était faite, il fallait qu'elle n'étouffât pas la vie. C'est à ce moment qu'on fit un essai général du système des sections : chaque Faculté eut sa bibliothèque, son organisation,

son budget; loin d'être un obstacle à l'œuvre de solidarité entreprise par l'Association, chaque section eut sa vie propre à côté de l'activité collective; l'unité, principe d'ordre, se concilia avec la variété, loi de la vie. Les faits consacrèrent vite cette décision. Dès lors, les progrès se multiplient. A la rentrée de 1888, le *Bulletin* est porté au format de la *Revue Bleue,* l'*Annuaire* est créé. Le siège social insuffisant est agrandi. Il comprend dès lors une maison de cinq étages au 41 de la rue des Écoles et au 43 un grand appartement avec balcon. De nouveaux statuts sont élaborés par la commission de revision en cinquante-trois séances et votés par l'Assemblée générale qui se réunit tous les ans en décembre.

MÉDAILLE OBTENUE PAR L'ASSOCIATION A L'EXPOSITION DE CHICAGO
Gravée par Roty

L'activité intérieure ne nuisait pas au succès et à l'action de l'Association à l'extérieur. En 1889, plusieurs milliers de tickets pour l'Exposition universelle furent distribués par elle aux enfants des écoles primaires. En même temps, le 3 mai 1889, le président Carnot, entouré des maîtres de l'Université, visitait et louait notre maison, « pareille, selon ses propres paroles, à une ruche où tout est prêt pour le travail », et offrait, en souvenir, pour notre bibliothèque, la collection des *Grands Écrivains de la France.* Quand, au mois d'août 1889, fut inaugurée la nouvelle Sorbonne, ce fut l'Association des étudiants qui, se rappelant le temps où l'Université de Paris était pour tous la patronne commune, offrit aux centaines d'étudiants, accourus de tous les points du monde, une hospitalité inoubliable. Elle prouva qu'elle était digne de faire à la jeunesse étrangère les honneurs de la patrie. Nos hôtes, les pouvoirs publics, les autorités universitaires, l'opinion la la remercièrent hautement par des témoignages répétés et des actes significatifs.

En effet, la politique étrangère de l'Association, d'après un mot très heureux de M. Lavisse, ne tarda pas à le prouver. La conduite des délégués de l'Association aux fêtes de Bologne, en 1887, si hardie et si pleine de tact, avait marqué nos débuts à l'étranger d'une façon particulièrement honorable. Les étudiants de France avaient fait fière figure devant ceux d'Italie et d'Allemagne, et c'est précédé du drapeau tricolore de l'Association de Paris, que le roi Humbert était entré à Bologne. Le conseil général des Facultés, sur le rapport de M. Lavisse, décida que les noms de nos délégués, Chaumeton, Bernard, Demolon, Chandelois, Frank et Stoeber, seraient gardés dans ses procès-verbaux et leur adressa ses félicitations.

A Montpellier en 1890, à Nancy, à Leyde, à Lausanne, à Prague en 1891, à Gand, à Madrid, en 1893, à Anvers, à Caen, en 1894, les étudiants prouvèrent que, outre les sciences que l'on apprend à l'Université, ils en possédaient une autre : celle de bien tenir le drapeau. Enfin, quand l'Association, surmontant bien des préjugés et bien des obstacles, décida, au début de 1890, de donner à la société parisienne son premier bal pour recueillir les fonds destinés à l'édification d'une maison d'étudiants, siège social futur et définitif de l'Association, le succès moral et le bénéfice matériel furent considérables. Tout ce que Paris compte de personnalités brillantes donna son adhésion et une foule de dames et de jeunes filles embellirent de leur grâce et de leur beauté cette première réunion.

Les concours si facilement prêtés à nos fêtes ne nous manquèrent pas non plus quand l'Association fit appel à des conférenciers distingués, à des orateurs éminents ou à des voyageurs audacieux. C'est ainsi que les explorateurs Douls, Binger et Archinard, le noble Emilio Castelar, les professeurs Lannelongue et Grancher eurent pour auditoire l'élite de la société parisienne convoquée à la Sorbonne. Une activité si tenace et si prudente tout à la fois devait être reconnue d'une façon éclatante. M. Léon Bourgeois, ministre de l'instruction publique, décida de venir à l'Association lui apporter son adhésion comme membre perpétuel. Le directeur des beaux-arts, M. Larroumet, lui faisait don de nombreux objets d'art pour décorer les salles et les bibliothèques du siège social. Lors du deuxième bal de l'Association, M. et Mme Carnot firent à l'Association le très grand honneur d'y assister. Mais tous ces résultats risquaient de rester éphémères si nous n'obtenions pas la reconnaissance d'utilité publique qui, en consacrant le passé, permettait les longs espoirs. Quand le comité de 1891 la sollicita du gouvernement de la République, M. Carnot fit appeler à l'Élysée Bérenger, le président d'alors, l'interrogea longuement sur l'Association, s'enquit minutieusement de ses besoins, de ses désirs, de son but.

De cette entrevue sortit le décret du 25 juin 1891, par lequel l'Association générale des étudiants de Paris est reconnue établissement d'utilité publique et ses statuts sont approuvés. M. Bourgeois le lut au banquet annuel du 26 juin, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, et à ce même banquet M. Millerand, député de la Seine, déclara que les associations d'étudiants devaient enfin recevoir un appui national, et qu'il demanderait à cet effet un crédit aux Chambres. En 1892, le gouvernement faisait voter par les Chambres un crédit de 10,000 francs pour les associations d'étudiants français, et celle de Paris était inscrite pour 3,000 francs. Enfin le directeur des beaux-arts commandait au sculpteur Soldi la médaille de l'Association, représentant la Jeunesse entre la Force, tenant l'épée, et l'Étude, tenant le livre. M. Dupuy, ministre de l'instruction publique, entouré des recteurs et des doyens, la remit à l'Association, réunie dans la grande salle des Actes, à la Sorbonne. Quand, en 1893, le monde entier, par ses délégués, célébra à la Sorbonne le 70e anniversaire de M. Pasteur, notre président d'honneur, ce fut l'attitude de l'Association devant son président d'honneur qui toucha le plus l'illustre savant et donna à cette mémorable journée un caractère profondément émouvant. Dernièrement, enfin, quand, au matin du 25 juin, la nouvelle de l'assassinat de M. Carnot fut connue, les étudiants de France, réunis dans une même pensée de tristesse et dans une seule manifestation de deuil par l'initiative de l'Association des étudiants de Paris, suivirent le cercueil, à leur place, dans ces funérailles que la France reconnaissante accorde à ceux qui l'ont bien servie. Les étudiants de l'étranger, ceux de province, ceux de Paris non affiliés à l'As-

sociation nous apportèrent leurs offrandes; en quelques jours près de 2,000 francs furent réunis. Derrière le char qui portait l'immense couronne des étudiants de France, dix drapeaux cravatés de deuil suivaient, précédant une nombreuse délégation. Dernièrement encore, le 30 novembre, la représentation de gala, offerte à l'Odéon par l'Association en faveur du vaccin du croup, a produit près de 10,000 francs.

MÉDAILLE DE L'ASSOCIATION
La Jeunesse, entre la Force tenant l'épée, et l'Étude tenant le livre

IV

Nous en sommes là. Si nous regardons vers le passé, nous pouvons rendre ce témoignage aux générations successives qu'elles ont rempli une bonne part du programme primitif. Voilà dix ans passés que la lutte contre les divisions, contre les coteries, contre l'indifférence ou l'hostilité s'est ouverte; les étudiants sont venus chaque année plus nombreux pour prouver que nous avions eu raison de songer à nous unir pour mieux travailler à notre métier d'hommes. Plus de six mille camarades se sont inscrits à l'Association; plus de huit cent cinquante membres honoraires, perpétuels, fondateurs, nous ont apporté le précieux concours de leur expérience et de leur sympathie. Un capital de 60,000 francs a été réuni pour le futur siège social; un budget annuel de 35,000 francs est dépensé pour embellir la maison et enrichir nos bibliothèques. Une salle d'armes, deux salles de conférences, des cours de danse, des sections de sports athlétiques, de visites scientifiques, de photographie, ont été fondés et prospèrent. Il ne manque plus qu'un local plus grand et plus confortable, comme en possèdent les étudiants de Montpellier et la plupart des associations étrangères d'étudiants.

Fidèle image de la société où elle se recrute, l'Association est démocratique. Plus de préjugés séparant les élèves des différentes écoles, plus de barrières entre les membres de la même famille, celle de demain, plus de ces discussions qui enveniment les relations et aigrissent les caractères; aucune politique, aucune forme religieuse n'est attaquée ni soutenue par l'Association comme corps; elle n'est ni dogmatique, ni sectaire, ni tyrannique, ni servile, mais neutre: elle entend laisser à chacun de ses membres ses croyances et ses idées, et le droit de les affirmer individuellement. C'est une œuvre de tolérance et non de parti qu'elle tente. A la démocratie, également, elle a emprunté son organisation. C'est à l'Association et dès l'association, soit au comité qui dirige les affaires générales,

soit dans les sections, soit dans les commissions spéciales qui discutent les intérêts des groupes, soit à l'assemblée générale qui décide en dernier ressort, qu'on fait l'apprentissage de la discipline volontaire, du respect envers les idées d'autrui, des décisions rapides et mûrement réfléchies tout à la fois, de la responsabilité nettement acceptée. Il est bon, en prévision des problèmes de demain qui demanderont des hommes et des caractères, que nous nous mettions de bonne heure à cette école de *self-government*. Nous avons moins besoin d'apprendre à gagner notre vie que d'apprendre à la bien vivre.

V

Les critiques n'ont pas manqué à l'Association, et c'est son honneur. On ne bataille plus de nos jours contre les moulins à vent.

Nous ne nous attarderons pas à les réfuter ici. L'Association des étudiants de Paris a un but matériel, intellectuel et social. Le remplit-elle, et comment? Voilà la question.

Elle veut être et elle est d'abord une société de secours mutuels pour ses membres. Non contente d'avoir groupé autour d'elle une foule de fournisseurs qui consentent des réductions sérieuses, elle offre à ses adhérents, souvent peu fortunés, isolés dans la grande foule de Paris, au lieu de la chambre solitaire et haut perchée, son local, ses bibliothèques, ses salles de lecture, de travail, de conversation, chauffées et éclairées, de huit heures du matin à minuit. Les étudiants de province, comme ceux de l'étranger, y trouvent immédiatement la plus cordiale hospitalité, les renseignements qu'ils désirent, un lieu de rendez-vous qui les fait pénétrer de plain-pied dans la société française et parisienne. Les bibliothèques fournissent les livres qu'on ne peut acheter; la caisse des prêts rend service aux étudiants pauvres, et parfois l'Association ouvre gratuitement ses portes à un étudiant plus riche de mérite que de ressources; le service médical est assuré sans frais; un conseil judiciaire plaide de même, au nom de l'Association, les procès où l'un de ses membres peut être engagé; les funérailles de ses membres sans fortune se font à ses frais.

Les avantages intellectuels ne sont pas moins nombreux; j'ai déjà mentionné que les bibliothèques restent ouvertes quand toutes les autres sont fermées. On peut y travailler sérieusement, et beaucoup se rappellent avec plaisir ces longues séances où, côte à côte, étudiants en lettres et en droit, futurs médecins et pharmaciens, élèves de l'École coloniale ou de l'École des chartes ont cherché la pensée et trouvé le succès. Bien plus, des cours préparatoires aux examens de l'externat et de l'internat en médecine et en pharmacie ont été institués par des internes de bonne volonté et ont fort bien réussi; des causeries entre étudiants ont été inaugurées; des cours de langues étrangères essayés; des conférences publiques et privées sur toutes les questions ont groupé autour des hommes de bonne volonté et de talent qui sont venus à nous un auditoire parfois nombreux, toujours fidèle. Les délégations envoyées chaque année en province ou à l'étranger contribuent encore à l'éducation de ceux qui en font partie par l'observation, la comparaison des autres avec nous et par le souci de bien représenter la jeunesse studieuse. De plus, l'Association, par le fait même qu'elle est organisée et reconnue, contribue et contribuera de plus en plus à donner au corps des étudiants plus de tenue, de cohésion et de crédit. La discussion de la loi militaire relative aux étudiants en médecine et en droit, où leurs doléances ont été prises en considération, l'a prouvé; les fêtes du jubilé Pasteur, les funérailles de M. Carnot, où l'Association a eu sa place marquée dans cette revue des forces du pays, en sont des preuves non moins convaincantes. Les décisions

de son comité, souvent discutées, parfois combattues, ont eu néanmoins, à différentes reprises, une action très nette sur l'opinion des étudiants.

Si nous passons du point de vue extérieur aux services qu'elle rend par le fait même de sa direction, n'est-elle pas un admirable apprentissage de la vie pratique et publique? Établir et discuter un petit budget, contrôler une comptabilité déjà assez compliquée, surveiller des employés, débattre des devis, des baux, des assurances, rédiger un bulletin et un annuaire, discuter toutes ces questions, parfois compliquées et délicates, que soulève la gestion quotidienne de tant d'intérêts, n'est-ce pas là apprendre sur un terrain restreint son métier d'homme? Il y a là toute une éducation positive qui est un utile contrepoids à l'intellectualisme à outrance de nos jours; c'est une pierre de touche pour bien des utopies. Et où trouver une école de psychologie plus à la portée de jeunes gens? Les camarades sont des hommes de demain, avec les passions, les défauts, les vices et aussi les qualités plus généreuses et plus spontanées que celles des hommes d'aujourd'hui. Il les faut comprendre, il les faut convaincre, les élever toujours au-dessus d'eux-mêmes, sans se croire jamais leur supérieur. Bref, c'est le gouvernement d'une petite démocratie où chacun a sa part. Beaucoup ont tort qui la croient indisciplinable. Elle n'exige, comme la grande, que du caractère, de la suite dans les idées et du désintéressement. Or le même problème se pose aujourd'hui : partout les monarchies, les oligarchies, les corps aristocratiques déclinent parce que leurs services ne sont plus en proportion de leurs prétentions. La démocratie, le gouvernement des hommes par eux-mêmes est tenté dans tous les pays et à tous les degrés. L'Association des étudiants de Paris fait de son côté un essai sincère pour concilier les droits de l'individu et les devoirs de la solidarité. Par là encore elle tente de participer à l'amélioration sociale du pays.

Société de secours mutuels, foyer où le culte de la science et de la patrie sont en honneur, école de solidarité et de discipline volontaire, voilà ce qu'est l'Association. Comme toute œuvre humaine, elle a ses imperfections, qu'elle ne demande qu'à corriger. Comme toute œuvre vivante, elle sait qu'elle doit évoluer, toujours se tenir en contact avec son temps, écouter les voix de l'avenir. C'est dire qu'elle se défend de cristalliser dans une forme immuable cette matière essentiellement et justement « ondoyante et diverse » des étudiants. Elle répugne surtout à jouer le rôle du chêne qui étouffe tous les germes d'alentour. Elle sait que plus est varié et différencié un organisme social, plus riche est sa vie, plus profonde son action. Loin donc de voir une jalousie naître d'autres associations inspirées de ce que Michelet appelait « la grande amitié », elle a applaudi et applaudira toujours à leur apparition. Elle se contentera d'avoir été, par son exemple, l'initiatrice d'un mouvement fécond, et depuis onze ans, de n'avoir désespéré ni de la valeur ni de la solidarité dans un pays où ce ne sont pas les différences de fortune, de milieu ni d'éducation qui sont les plus tranchées.

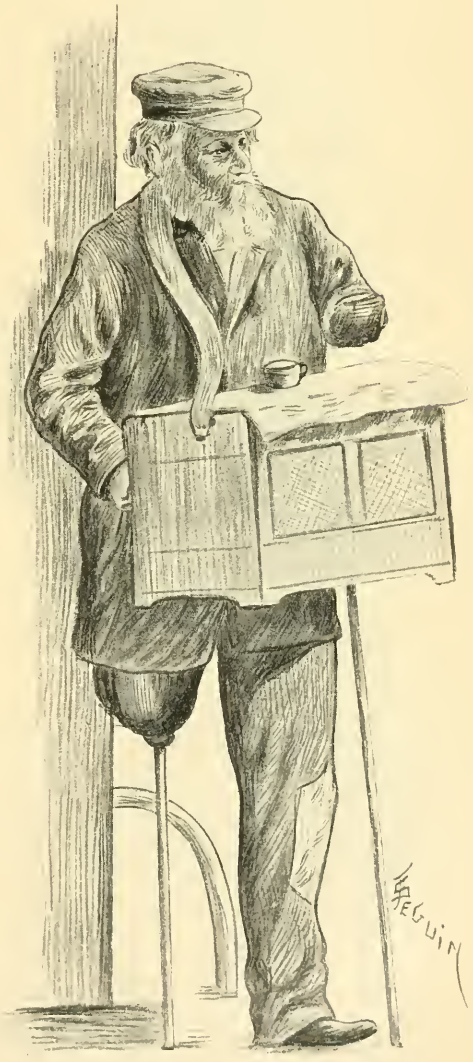
Plaçant l'action au-dessus de la critique, la fraternité au-dessus de l'égoïsme, tolérante et modeste, persuadée qu'il vaut mieux persévérer que de désespérer, elle travaille sincèrement à favoriser chez ses membres cet apprentissage de la liberté et du gouvernement de soi-même, qui est si mal fait ailleurs. Pour cela, elle ne réclame ni les louanges ni l'indulgence, mais seulement la sympathie active et tenace de ceux qui ne pensent pas que pour être un homme il suffise d'être bachelier, ni qu'il soit indifférent à un pays libre d'avoir des enfants élevés comme pour la servitude ou pour la haine.

Paul Wiriath.

MUSICIENS ET CHANTEURS DES RUES

Ceux qui peuvent s'offrir, en payant, le plaisir d'entendre, dans des salles de concerts, les œuvres des maîtres de la musique, n'ont sans doute que mépris pour l'humble corporation des musiciens et chanteurs ambulants, et ils sont tentés de croire que les membres de cette confrérie n'ont d'autre fonction sociale que de mendier d'une façon autorisée par la loi. Eh bien, le peuple n'est pas de cet avis ; les joueurs d'orgue et les interprètes de chansons ont auprès de lui le prestige de véritables artistes qu'il écoute pieusement. Car qui donc, si ce n'étaient eux, donnerait aux pauvres gens le régal de cet art qui est le plus populaire de tous, parce qu'il fait tressaillir les sens avant de parler au cœur. Aussi, à midi surtout, quand le travail est suspendu, le cercle se forme-t-il vite autour de ces débitants d'harmonie ; ouvriers, blanchisseuses et couturières tâchent d'attraper quelque refrain dont ils égayeront tout à l'heure la monotonie de leur tâche. On le voit, ces charmeurs des âmes primitives ont bien le droit aussi de nous intéresser pendant quelques instants, par leur manière de vivre et par leur répertoire.

Les princes du métier sont évidemment ceux qui ont pu se procurer un instrument de quelque prix. Les joueurs d'orgue ne sont pas tous d'égale condition, tant s'en faut ; les plus huppés possèdent de véritables souffleries portatives qui, montées sur des roues, sont poussées par eux dans la banlieue parisienne. En même temps que l'air se fait entendre, on voit se dérouler, dans un cadre ménagé à cet effet, quelque drame héroïque, la *vie de Guillaume Tell* ou de *Jeanne d'Arc,* enluminures dont le mauvais goût les désigne suffisamment comme de provenance allemande. C'est à Mirecourt, dans les Vosges, que se fabriquent les orgues ordinaires : quatre ou cinq cents ouvriers y confectionnent les rouleaux à petites dents dont les vi-



LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE

LE PETIT CHANTEUR ITALIEN

brations doivent reproduire les chansons à la mode. Là est toute la puissance d'action du musicien ambulant, avoir les airs les plus neufs et dont la vogue se maintiendra le plus longtemps : la *Fille de Madame Angot* est moins appréciée que la *Czarine* ou que la *Valse des blondes,* de M. Ganne, cela va sans dire. Les petites ouvrières qui ont les paroles d'une chanson nouvelle donnent volontiers leurs sous à celui qui est à même de leur en fournir la musique et elles accompagnent de leur voix l'instrument pour mieux retenir les notes.

D'ailleurs, le bon joueur d'orgue doit également compter sur son talent personnel, car il y a une manière de tourner la manivelle, qui fait valoir même les morceaux antiques, en accélérant ou en ralentissant certains passages selon la fougue ou la langueur qu'ils contiennent. J'ai connu un fort habile homme qui, par la rapidité de son jeu, arrivait à dissimuler l'état de délabrement de sa mécanique à laquelle manquaient des mesures entières. Mais, d'autre part, lorsqu'on veut agir sur la pitié des passants, il n'est pas mauvais d'égrener les sons d'une façon lamentable, méthode spécialement suivie par les infirmes, qui

LE JOUEUR D'ACCORDÉON

présentent en même temps aux regards du public un tableau peint sur tôle où

se trouve reproduit l'accident cause de leur infirmité : soit, par exemple, un homme, tête en bas, en train de tomber d'un cinquième étage. Il est nécessaire encore de connaître les places qui seront les plus lucratives. Quand, entré dans une cour, le musicien aura remarqué l'empressement d'un vieux savant à lui jeter une pièce blanche, en lui faisant signe de s'éloigner, il ne manquera pas de revenir le lendemain, et tous les jours suivants, jusqu'à ce que l'homme d'études ait compris sa faute, toute semblable à celle de Charles le Gros, payant les Normands dans l'espoir, bien vite trompé, qu'ils ne reparaîtraient plus en France. A défaut de savants, les joueurs d'orgue pourront trouver assez facilement de simples musicophobes ou même des malades. On m'a affirmé que de cette manière ils pouvaient se faire dans les sept ou huit francs par jour.

Passons à des artistes d'un autre genre. Il arrive souvent qu'un trombone et un piston s'associent pour se produire en public, et, tandis que la voix puissante du trombone retentit en des ululations à peine variées, le piston s'exerce en des phrases légères et capricieuses. Ces exécutants font ordinairement partie, pendant les fêtes foraines, de quelque théâtre ambulant. La maison Cocherie, dans ces dernières années, se distinguait particulièrement par un superbe orchestre où s'engageaient bien des pauvres diables : par patriotisme, aucun étranger n'y était enrôlé, ce qu'une immense pancarte consignait en ces termes : *l'orchestre est français.* Mais depuis que Mme Cocherie, cette grosse dame que chacun connaît pour l'avoir vue sur les tréteaux, en marquis de l'ancienne cour, avec des cheveux poudrés, depuis que cette maîtresse femme a remplacé ses musiciens par un grand orgue mécanique, les malheureux artistes se sont trouvés sans emploi et ils se sont mis à errer dans nos rues au gré du sort. Le contingent des virtuoses du pavé se grossit encore des ouvriers congédiés de quelque grande usine où la musique est en faveur, telle la chocolaterie Lombart, dont la fanfare est si renommée. Pistons et trombones trouvent à s'occuper dans les bals publics, soit aux « Mille Colonnes » de la rue de la

LA JOUEUSE D'ACCORDÉON

Gaîté, soit aux barrières : on leur donne environ cinq francs par soirée. Mais la meilleure aubaine leur échoit aux noces, car, outre la rétribution, le trombone emporte dans le ventre de son instrument des provisions pour plusieurs jours.

Un autre genre d'assemblage nous est

offert par les violons et les accordéons. Leurs détenteurs sont de petits Italiens, garçons ou fillettes, venus des Apennins pour nous charmer par le spectacle de leurs loques pittoresques et par les grincements de leurs archets. La manière dont ils sont recrutés est toute spéciale. Un entrepreneur va là-bas et s'engage auprès des parents à fournir, en France, aux mioches le logement, la nourriture et tous les éléments d'une éducation soignée, à savoir leçons d'harmonie et coups de trique. Il ne demande rien d'autre chose que les profits qu'il pourra faire sur leur talent quand il sera éclos. Il loge généralement avec ses pensionnaires dans le voisinage de la place Maubert, et c'est de là que nos Paganini en herbe rayonnent par toute la capitale; c'est là aussi que les artistes viennent chercher des modèles lorsqu'il leur en faut de ce genre. Et, *viva la Franchia e Vittor'Emmanuel!*

Nous ne devons pas omettre, dans notre énumération, les fantaisistes du métier : en première ligne, un nain du quartier Montparnasse, pas plus haut qu'une borne, et jouant de la flûte par le nez: je dois avouer que ce genre d'exercice répugne plutôt à l'assistance. Un autre infirme, il y a quelque temps, jouait par une embouchure pratiquée dans sa gorge à la suite de l'opération de la trachéotomie; je le soupçonne de s'être retiré après fortune faite, car la compassion surmontant le dégoût, il gagnait gros. Signalons encore un simple amateur, un cocher de fiacre flûtiste qui charme l'attente de la station par les modulations les plus délicates. Cela n'est point d'ailleurs pour nous étonner, car il est notoire que bon nombre de gentlemen ruinés, jouissant d'une instruction choisie, deviennent automédons par nécessité. L'auteur d'une chronique de journal déclarait récemment qu'étant allé faire en fiacre une provision de bouquins sur les quais, il avait vu son

LE COCHER DE FIACRE FLUTISTE

cocher s'emparer d'un Virgile et lire avec ravissement :

Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ.

« Tityre, tu t'exerces sur le chalumeau frêle. » Ce devait être le cocher de fiacre flûtiste. Certes, cet homme aurait eu l'approbation d'Alfred de Vigny, qui regardait l'intention, même en art,

comme sacrée, et qui mettait un humble joueur de flûte au rang des plus grands maîtres par cette mélancolique sentence :

Ah! quel génie humain n'a pas vu sa muraille!

Certaine joueuse de harpe, aux cheveux blancs coiffés en bandeaux, porte sur le dos son instrument, et, les dimanches de la belle saison, elle va de guinguette en guinguette, depuis le Bas-Meudon jusqu'à Suresnes, commettre les *pizzicato* les plus hasardeux, ce qui ne manque pas de bercer agréablement les couples enlacés.

Enfin, l'homme orchestre est unique en son genre ; on le rencontre rarement, mais on ne l'oublie plus : sa tête agite joyeusement les clochettes d'un chapeau chinois, de sa main droite il tient un cornet à piston, tandis que de sa main gauche il lance à toute volée, de temps à autre, des coups de tampon dans une grosse caisse placée sur son dos ; de plus, un mécanisme ingénieux lui permet, en pliant la jambe, de faire retentir une paire de cymbales disposée sur le côté de la grosse caisse : le charivari produit est indescriptible.

Je jure devant vous,
Devant Dieu même,
Je jure à deux genoux
Que je vous aime.

*
* *

Le groupe des chanteurs présente des individus qui, aux prises avec une misère

plus noire que les musiciens, puisqu'ils ne peuvent pas même s'acheter d'instrument, doivent déployer un art d'autant plus consommé dans le choix et l'interprétation des morceaux. Ce sont, bien entendu, les serinettes d'amour qui ont le plus de succès, surtout lorsqu'elles sont débitées par un beau brun aux regards ardents, avec une cravate négligemment nouée et un feutre mou sur la tête. Pour vendre les couplets imprimés, soit de M. Maquis, soit de MM. Villemer et Dolormel, il faut deux compères. L'un, armé d'un exécrable crincrin, soutient la voix de l'autre qui, monté sur un petit banc, hurle à tue-tête les strophes d'espoir, de jalousie ou d'abattement. Puis, d'un ton plus naturel et franchement faubourien : — Voyons, la jeunesse, achetez l'*Aubade à la lune;* voyons, la jolie brune : as-tu vu la lune, ma brune, as-tu vu la lune ! Pour la modique somme de deux ronds. Nous allons chanter maintenant *les Myrtes,* dédiés à Mme la baronne de Rothschild. En avant, la musique :

De vos jardins fleuris, fermez les portes.
Les myrtes sont flétris, les roses mortes...

Le sujet est le désespoir d'un amant qui jure de ne plus aimer sa trop cruelle maîtresse, et qui conclut cependant par un cri de passion :

Je jure devant vous,
Devant Dieu même,
Je jure à deux genoux
Que je vous aime.

Vous pensez si la voix du ténor file sur le dernier mot !

Puis c'est la chanson des *Blés d'or :*

Mignonne, quand le soir descendra sur la terre
Et que le rossignol viendra chanter encor,
Nous irons tous les deux par la verte bruyère
Et nous entonnerons la chanson des blés d'or.

C'est ensuite la ritournelle si connue :

C'était le printemps, nous avions vingt ans;

ou bien encore la mélodie de Tagliafico :

Voulez-vous bien ne plus dormir
Rideaux baissés et portes closes,
Quand l'oiseau chante et qu'à plaisir,
Exprès pour vous s'ouvrent les roses.

Les *Violettes fanées* ont leur tour :

Violettes fanées,
Souvenir de bonheur,
Pauvrettes exilées,
Loin des yeux, loin du cœur,
Allez dire à ma mie
Que je l'aime toujours,
Que jamais on n'oublie
Les premières amours.

LE CHANTEUR SOLITAIRE

— Romance spécialement recomman-

dée aux amours déçues! clame le chanteur.

Enfin, *la Blonde et la brune* sont enlevées avec un superbe entrain :

La brune, la blonde,
C'est le roman de chaque jour,
La femme du monde,
Ou la grisette du faubourg,
Chacune sur terre
A l'amour passerait son temps;
Un joli minois de vingt ans
Trouve toujours à plaire!

Cette chanson-là fait fureur auprès des modistes.

Les accents patriotiques s'adressent aux ouvriers. La *Charge de Reischoffen,* créée depuis si longtemps, n'a pas encore cessé d'exciter l'enthousiasme populaire :

Voyez là-bas, comme un éclair d'acier
Ces régiments passer dans la fumée,
Ils vont mourir et pour sauver l'armée
Donner le sang du dernier cuirassier! (*Bis.*)

Mais la *Statue de Kléber* lui fait une rude concurrence. Il s'agit du monument du héros strasbourgeois dans sa ville natale. Le général de pierre ne voit plus flotter les trois couleurs et n'entend plus chanter la *Marseillaise;* voilà qu'une belle nuit, au moment où une sentinelle allemande le regarde, il tressaille soudain, esquisse un commandement et fait surgir de terre, aux yeux du factionnaire épouvanté, une patrouille française qui entonne l'hymne guerrier.

L'Hirondelle de France obtient aussi beaucoup de suffrages : l'oiseau cravaté d'une faveur tricolore excite l'émotion mélancolique d'un village d'Alsace, où il vient de s'arrêter au bord d'un toit, quand un soldat prussien, sans écouter les supplications d'une belle enfant qui lui crie : *Sentinelle, ne tirez pas,* le tue d'un coup de fusil remarquablement ajusté.

Notons, en outre, l'enfant alsacien, encore au berceau, mais déjà tellement hanté par l'idée de la revanche, que sa mère, pour calmer son inquiétude, est forcée de lui murmurer :

Dors, mon enfant; dors bien jusqu'à l'aurore,
Je te dirai quand viendra l'ennemi.

Ne rions pas trop de ces naïves complaintes, puisque, telles qu'elles sont, elles savent trouver le chemin des cœurs.

*
* *

Le chanteur solitaire aime particulièrement les airs dramatiques qui conviennent à son tempérament un peu sauvage. Il lance à pleins poumons *le Roi s'amuse.*

Un paysan avait au fond d'un coffre
quelques écus durement gagnés...

Arrive l'homme des gabelles
Qui dit : Il faut payer l'impôt;
Du roi les maîtresses sont belles,
Ton or ne sera pas de trop.
Eh quoi! tu pleures, triple buse!
En prenant ton or, ton seigneur
Te fait encor beaucoup d'honneur.
Ris donc, ris bien fort, triple buse!
Le roi s'amuse!

On lui prend son champ :

. . . . . .
J'avais un champ qui nourrissait
A peine ma famille entière,
Mais enfin, il nous suffisait.
Eh bien, de ce champ on nous chasse,
Mes enfants vont manquer de pain,
Car le roi veut qu'à cette place
On vienne tirer le lapin!
Eh quoi! tu pleures...

On lui prend sa fille :

Enfin, pour essuyer mes larmes,
Je gardais un dernier trésor,
Ma fille, ange aux yeux pleins de charmes,
Ma fille me restait encor.
Sentant devant tant de jeunesse
Naître son lubrique appétit...

Le chanteur prononce ordinairement : *lugubre appétit,* ce qui lui semble plus intelligible.

Le roi vient d'en faire sa maîtresse.
O roi, sois à jamais maudit!
Eh quoi! tu pleures, etc., etc.

De la féodalité, on passe au XVIII[e] siècle et *le Pacte de famine* est évoqué dans ce truculent refrain :

Sautez, marquis, pendant que la canaille
Dans les faubourgs pleure et meurt de faim!

Une excursion à travers la sanglante et mystérieuse Venise est toujours bien accueillie :

Venise dort sur la triste lagune,
Tout est éteint, on n'entend aucun bruit.
Le flot est noir et la nuit est sans lune;
Au loin Saint-Marc vient de sonner minuit.

Car il y a là des sbires...

Un sbire attend caché dans son manteau.

Il attend sa victime désignée par le Conseil des Dix : elle se présente, et il la précipite dans le canal.

L'onde s'entr'ouvre et se referme après!

Quelle horreur!

Le chanteur n'épargne pas sa gorge; j'en connaissais un qui, pour se donner plus de cœur, se faisait de temps à autre de petites exhortations intimes : « Marche, mon gosier: tout ce que je gagne, c'est pour toi! » Et, effectivement, il ne recevait pas le moindre argent qu'il ne le bût aussitôt. C'était un Diogène moderne, car

LA CHANTEUSE DES RUES

Comment trouvez-vous cet essai de couleur locale?

Mais tout à coup, au milieu du silence,
Un falot luit sur le flot ténébreux;
Dans une barque un beau couple s'avance.
Le gondolier dit à ces cœurs heureux :
Passez, gais amoureux;
Vous qui rêvez d'ivresse,
Vous dont le cœur ardent est rempli de désirs,
Allez chanter plus loin l'amour et la jeunesse,
Ne vous arrêtez pas sous le pont des Soupirs.

il couchait la nuit recroquevillé dans un tonneau, au milieu d'un terrain vague de Plaisance. Quand le temps devenait rigoureux, il entrait le soir chez quelque mastroquet, se faisait servir le repas le mieux conditionné qu'on pût lui offrir, avec café et marc, et s'étant bien gobergé, il tournait vers le patron sa face allumée par le régal : « Faites-moi arrêter, disait-il, je n'ai pas le sou. » Un

agent l'empoignait et la police lui octroyait généreusement sous verrous un gîte plus confortable que son tonneau.

Les vieilles édentées et ratatinées, qui conduisent une ribambelle d'enfants pour mieux apitoyer les cœurs sensibles, bégayent toujours des chants d'amour de la vingtième année :

Viens avec moi pour fêter le printemps,
Nous cueillerons des lilas et des roses;
Ne vois-tu pas que ces fleurs demi-closes
Veulent briller sur ton front de vingt ans!

Et les sous tombent un à un des fenêtres qu'on entr'ouvre.

Écoute, ô ma belle,

— Merci, mon bon monsieur.

Cet oiseau fidèle.

— Merci, ma bonne dame.

Qui chante toujours

— Merci, ma petite patronne.

Le retour des beaux jours.

— Ramasse, Léontine.

On relève parfois dans l'interprétation des chansons des détails fort amusants comme celui-ci :

Je n'ai gardé dans mon malheur
Que *la moitié* d'une hirondelle.

Je trouvais, en effet, que la pauvre femme à qui j'entendis chanter ces paroles était bien à plaindre, quand on m'avertit que le texte portait : *l'amitié d'une hirondelle,* ce qui me rassura un peu sur son compte.

On m'a affirmé qu'un cul-de-jatte obtenait un succès de fou rire dans la chanson suivante :

C'est la couturière-ère
Qui reste sur l'devant :
Moi, j'suis sur l' derrière-ère,
C'est bien différent!

Mais je n'ai pas vérifié le fait.

Telles sont les notes que j'ai recueillies sur le petit monde des musiciens et des chanteurs des rues. Comme on a pu le remarquer, ces braves gens, malgré

CHANTEUSE DES COURS

leur situation précaire, ne manquent pas d'un intérêt fort comique, et tout en implorant notre aumône, eux-mêmes nous autorisent à rire d'eux, par l'insouciance avec laquelle ils acceptent leur pauvre destinée.

Paul Gsell.

LES ROIS DE LA VALSE

A PROPOS DU JUBILÉ DE JOHANN STRAUSS

Dans les premiers dizains de ce siècle, alors que Vienne pouvait étaler, en toute vérité, son surnom de la *Ville des fées*, et qu'un ingénieux poète l'appelait le *Falstaff des capitales,* la valse viennoise naquit, et tout de suite elle s'accusa comme le symbole, comme le stigmate de l'impériale cité, proche le Danube.

De là, la valse, tour à tour tendre, captivante, impétueuse, commença, de par le monde, sa voie triomphale. Elle n'a point périclité depuis, et maintenant encore elle règne, de par son rythme et son envolée, sur tous les parquets des deux hémisphères.

Joseph Lanner et Johann Strauss, le père de celui dont on vient de fêter le jubilé, furent les créateurs de la valse viennoise. Ledit Johann, né à Vienne en 1804, et destiné par ses parents, de pauvres gens, au métier de relieur, quitta furtivement le domicile paternel et se mit à l'école de Lanner, qu'il ne tarda point à surpasser. Car il s'était, enfant du peuple, imprégné des chansons, des danses populaires, et il les avait enchâssées dans le chaton de son inaltérable fantaisie.

Son fils, le Strauss moderne, a rendu pieusement hommage à ce vétéran de la valse, en publiant, à Leipzig, ses œuvres complètes, qu'il fit précéder d'une préface où il nous montre l'apprenti relieur tour à tour, et contre le gré de ses parents, membre de l'orchestre de Lanner, s'initiant au rythme berceur de la nouvelle manière, puis s'envolant de ses propres ailes, larges et puissantes.

« En ce temps-là, écrit, non sans quelque humour, Johann Strauss, notre jubilaire, — en ce temps-là, l'art de la composition était plus aisé qu'aujourd'hui. On n'avait pas besoin, pour écrire une polka, d'étudier tout le fatras de la littérature musicale, non plus, peut-être bien aussi, que les obscurités de quelques systèmes philosophiques. Il suffisait qu'il vous vînt quelque chose dans la tête... tout naturellement... »

Et il en venait beaucoup dans la tête du vieux Strauss. Il travaillait avec une étonnante vélocité ; aussi arrivait-il souvent que la première note d'une valse, annoncée pour un soir déterminé, n'était pas encore écrite au moment où le public se pressait au bureau de location. Cette facilité d'improvisation, il la devait à son maître Lanner, le bon vivant, l'allègre fantaisiste, qui n'agissait pas autrement.

Un jour que ce dernier avait à fournir, le soir même, une danse dont il n'avait, le matin, pas écrit la première note, il envoya son domestique chez son premier élève, avec ce simple mot : « Strauss, tâchez d'avoir une idée. » — Le soir, on exécutait la valse, qui alla aux nues.

Cette expérience donna au jeune musicien la confiance de s'émanciper, de former un orchestre, et d'inaugurer ainsi sa propre réputation. De 1830 à 1840, il courut donc le monde, à la tête de son harmonieuse phalange, et, durant cette période, il ne fut pas, comme on pense bien, sans visiter la France. En 1837, il vint à Paris, avec son orchestre, et donna concert au Gymnase musical, en même temps que Musard, dans toute sa vogue. Le succès fut pour lui sans précédent, et son fils, dans la suite, se plaisait à raconter que les Parisiens, aussitôt que le maître viennois avait fini son programme, quittaient la salle, laissant Musard s'escrimer devant des banquettes vides.

De ce voyage, le vieux Strauss rapportait à ses compatriotes une innovation : il introduisait à Vienne le *quadrille*

qui y était inconnu. Puis, ses lauriers de 1837 le grisant, il reprit le chemin de Paris, d'où il organisa une tournée, qui fut triomphale, à travers la province.

Entre temps, et tandis que cet habile homme électrisait de la pointe de son archet tantôt les Viennois et tantôt les Parisiens, avec des fugues sur Berlin et Saint-Pétersbourg, sa femme, qui était fille d'un petit aubergiste de la banlieue viennoise, élevait péniblement au logis ses trois fils, Johann, Joseph et Édouard.

Le premier naquit le 25 octobre 1825.

JOHANN STRAUSS

Il devait hériter de son père l'art et le génie de la musique de danse, mais, il faut le dire, bien contre le gré de l'ancien élève de Lanner. Celui-ci, menant la vie d'artiste, ne pouvait se plier aux exigences de la vie bourgeoise ; il était plus souvent au dehors qu'à son foyer, mais il n'entendait pas qu'il en fût de même de ses fils. Il en voulait faire de bons philistins et surtout défendait qu'on leur apprît la musique. L'aîné, Johann, aussitôt ses classes élémentaires terminées, entra dans une école commerciale pour s'y familiariser avec les chiffres, la tenue des livres et la cote des marchandises ; le second, Joseph, devait, dans l'esprit de son père, devenir un ingénieur marquant ; enfin, Édouard faisait ses études pour entrer dans les ordres. Mais empêche-t-on la nature de parler et le talent de se révéler ? Les trois jeunes gens avaient la musique dans le sang. Et qu'y a-t-il là d'étonnant ? N'avaient-ils pas grandi aux sons des mélodies endiablées de leur père ? Tout enfant, Johann les chantait, ces mélodies, et les reproduisait, en tapotant, sur le clavecin paternel. Il en était de même de Joseph, de sorte qu'ils n'avaient point tardé, sans que le vieux s'en doutât, à devenir d'excellents virtuoses, la mère fermant ses yeux et ses oreilles, car elle avait vite reconnu la vocation de ses fils.

Le jour où le père de la valse apprit que son aîné, pendant ses absences, tirait son propre violon de sa propre boîte, pour en aller jouer sous la direction d'un de ses musiciens, il entra dans une colère dont le maître et l'élève reçurent, sous diverses formes, les marques les moins équivoques. Peine perdue ! Le 15 octobre 1844, le jeune Strauss paraissait en public, à la tête d'un orchestre qu'il avait lui-même formé.

Ce fut à Hietzig, faubourg élégant, et dans un établissement où se réunissait la fine fleur de la bourgeoisie viennoise, qu'eut lieu ce début à sensation. Le public, au courant des différends qui avaient surgi entre le père et le fils, s'était, par avance, divisé en deux camps. Les uns tenaient pour la gloire, inattaquable, du vieux Strauss, tandis que les autres soutenaient et favorisaient les témérités du jeune inconnu. Le grand jour arrivé, les deux partis garnissaient la salle, fiévreux, bruyants, agressifs. On se tut cependant, de part et d'autre, quand le débutant monta au pupitre. Un coup frappé sec, et l'orchestre attaqua l'ouverture de *la Muette de Portici*. Ce n'était pas mal ; c'était même très bien ; mais il y allait avoir mieux. Un temps, et les premières mesures d'une valse inédite font dresser toutes les oreilles. Cette valse, c'est l'œuvre initiale du jeune Strauss, *Die Gunstwerber*, encore au répertoire, après cinquante ans révolus.

On écoute, on est charmé, on est vaincu. Les deux clans n'en font plus qu'un seul. On applaudit, on trépigne, on redemande deux, trois, dix fois la valse révélatrice. Le public chante avec l'orchestre ; les danseurs, haletants, tourbillonnent dans l'espace ; c'est une danse infernale qui menace de ne point prendre de fin. Il faut avoir été à Vienne, avoir vécu de la vie de plaisir qu'il y a là-bas, pour se figurer cette emmêlée de derviches tourneurs et de femmes pâmées, pris dans un engrenage de volupté qui ne s'arrête plus, qui, tant qu'il y a un souffle de musique, tourne, et tourne encore.

Ce souffle, on l'attend comme la goutte d'eau après le simoun ; et, en effet, au détour d'une cadence, il se produit : c'est un trémolo, un susurrement, une hachure de petits traits indéfinis, qui préparent quelque chose, — on ne sait quoi !...

Soudain, la mélodie, ébauchée, prend une forme. Elle s'accuse, elle éclate enfin ; et, à ses accents, le public ému, troublé, se lève, monte sur les chaises et fait une ovation au jeune chef. C'est la vieille *Loreley-Walzer*, du vieux Strauss, qui se déroule en perles exquises sous l'entraînante direction du jeune Johann. Alors, les derniers dissidents

rendent leurs armes. Ce trait d'admiration filiale a gagné tous les cœurs. On acclame, dans une même frénésie, Johann Ier et Johann II. Johann Ier, mis au courant de la situation, n'en prit ombrage que pour essayer d'en profiter. Il fit proposer à son fils de s'associer à lui, leur gloire à tous deux ayant place dans le même bonnet; mais Johann II refusa pour deux motifs : le premier, parce qu'il ne lui déplaisait pas de jouir à lui seul de sa popularité; le second, parce que sa mère, à bout d'épreuves, vivait séparée de son mari, et qu'il voulait lui venir en aide, ce qui était bien juste, car la bonne dame l'avait fait ce qu'il était.

Il resta donc à la tête de son orchestre, pour la plus grande joie des Viennois, qui faisaient de Hietzig le but préféré de leurs délassements. Un étranger n'eût pas quitté Vienne sans s'être, au moins une fois, égaré dans l'établissement où se faisait entendre la *bande* du jeune Strauss. Quand il apparaissait, c'était un tonnerre d'applaudissements. Sa taille svelte, sa figure pâle, encadrée d'une barbe de jais, ses yeux qui jetaient du feu, passionnaient les tendres Viennoises. Et quand, sur son violon, il attaquait nerveusement les premières notes d'un morceau, pour entraîner son orchestre, c'était une ovation qui ne voulait pas finir. Sa popularité grandissait de jour en jour; la puissance charmeresse de sa musique opérait une magie dont nul ne se pouvait défendre; on ne dansait pas seulement à ses valses, on s'y aimait, on s'y fiançait, et ce n'est pas sans raison qu'on a pu nommer Johann Strauss le plus grand marieur de son temps.

MADAME JOHANN STRAUSS

Il atteignit l'apogée de sa gloire avec sa valse célèbre : *le Beau Danube bleu*. Merveilleuse destinée que celle de cette composition ! Elle fut — détail curieux — exécutée, ou plutôt *chantée* pour la première fois, en 1867, par la Société chorale si connue, le *Mænnergesangsverein*, de Vienne. Or le succès fut nul, ou à peu près. Un texte diffus, pénible, alourdissait les caressantes mélodies de ce délicat morceau. Par sa platitude et l'ennui qu'il semait sur son chemin, il avait déplu aux chanteurs viennois, grands aristarques en matière de livrets ; et la compagnie, méconnaissant dès lors la musique qui l'accompagnait, n'avait pas jugé à propos de la faire valoir. Il manquait ce galvanisme, ce fluide qui est l'âme des valses de Strauss.

Ce fut un grand mécompte pour l'auteur. Cependant, il ne tarda pas à s'en remettre, et, peu de semaines après, sur l'avis du comte d'Osmont, il prenait avec ses musiciens la route de Paris, pour s'y faire entendre pendant l'Exposition. Là aussi, de nouveaux déboires l'attendaient. Ses concerts attiraient peu l'attention du public ; ils n'étaient guère suivis, et il en fut ainsi jusqu'au jour où Villemessant, ayant eu l'occasion d'entendre la bande viennoise au Cercle international, en fut émerveillé. Le *Figaro* fit une campagne en faveur du maître de la valse, et aussitôt la foule se rua à ses auditions.

Par reconnaissance, Strauss dédia à Villemessant et à sa rédaction une polka qui porte le nom de *Figaro*. De plus, il dirigea un concert dans l'hôtel de la rue Drouot, où il fut en contact avec les personnalités les plus marquantes : Dumas, Rochefort, Gautier, Flaubert, Ambroise Thomas, Tourguéneff, etc. Chacun lui fit fête, et Victor Tissot écrivit un article où il était exalté.

Alors, un beau jour, confiant dans la veine qui se dessinait en sa faveur, il tira de son portefeuille son enfant de douleur, sa valse du *Beau Danube bleu*. Il la glissa timidement dans un de ses programmes, et, voyez la surprise : le *Beau Danube bleu* fit fureur ! On en redemandait à satiété les diverses parties. Ce fut un numéro sensationnel. On n'entendait plus, on ne jurait plus que par *le Beau Danube bleu*.

Cet enthousiasme eut à Vienne un formidable écho. Là aussi, la foule, dénonçant l'erreur du *Mænnergesangsverein*, s'éprit de l'œuvre dédaignée. Jamais Strauss ne compta pareil succès. Son éditeur ne pouvait fournir aux commandes qui lui parvenaient de toutes les parties du monde. En quelques mois, il avait, avec ce seul morceau, gagné la somme ronde de *deux cent mille* florins, alors que l'auteur devait se contenter du prix pour lequel il l'avait vendu, soit *deux cent cinquante* florins, augmentés, il est vrai, après fortune faite de son éditeur, d'une petite prime, à titre gracieux. Plus tard, ses intérêts pécuniaires furent mieux sauvegardés. Pour une seule valse, *Joyeuse guerre (Lustige Krieg)*, il ne reçut pas moins de cinq mille florins.

On ne sera pas étonné que, dans ces conditions de succès, les directeurs de théâtres aient poursuivi l'auteur de tant de bijoux mélodiques de leurs avances et de leurs prières. Mais celui qu'on avait surnommé le *Roi de la valse* se défendait des séductions qu'on faisait miroiter à ses yeux. Le théâtre l'effrayait ; il s'y voyait aux prises avec la critique, avec la cabale, et, content de son sort, il ne pouvait se décider à quitter son royaume pour l'imprévu de la scène. Sa première pièce lui fut arrachée par surprise, sans qu'il s'en doutât. Cette histoire vaut la peine d'être contée.

Au plus fort de ses scrupules, et comme il venait de subir un nouvel assaut d'un impresario qui lui promettait succès et fortune, sa femme, qui avait tout entendu, profita d'une absence du maître pour s'emparer de quelques morceaux nouvellement écrits, qu'il avait laissés sur sa table. Elle courut les porter au directeur du théâtre *An der Wien*, Steiner, et, d'une entente commune, il

fut convenu que celui-ci ferait adapter des paroles à ces avis, et que le tout serait mis aussitôt en répétition. Cela fait, aussitôt que Strauss fut de retour, il le pria de venir le voir, ayant à lui parler. Le maître, sans défiance, se rendit dont sa femme l'avait dépouillé. Telle fut l'origine de la *Chauve-Souris,* sa première opérette, et, disons-le, sa meilleure. Ceci se passait il y a vingt-deux ans environ.

Les succès de Strauss au théâtre ne

VALSE DU « BEGEUNERBARON », MANUSCRIT DE J. STRAUSS

auprès de Steiner qui, les premières politesses échangées, le poussa doucement vers le théâtre. Alors, du fond de la scène, dans la pénombre d'un éclairage fumeux, s'éleva un motif de valse qui fit tressaillir l'auteur du *Beau Danube.* Un autre suivit, puis un autre, puis des chœurs, puis des ensembles... Strauss était pris ; il ne pouvait plus reculer, et, séance tenante, il s'engageait à fournir un ouvrage complet avec les éléments

se comptent plus ; mais on se tromperait en croyant qu'il les remporta facilement. Le génie ne se plie guère au travail de commande, au travail suivi ; il a ses lubies et ne se targue ni d'exactitude ni de régularité. Plus que tout autre, Johann Strauss subit cette loi. Il ne travaille que quand il en a envie. Des jours, des semaines, des mois se passent où il ne prend même pas la plume en main. Dans ces moments de délicieuse paresse, il

dessine, il jardine, il joue au billard, il se mêle au cercle de ses intimes, parmi lesquels le célèbre compositeur Brahms. Alors, tout ce qui est inspiration s'envole, l'abandonne pour un temps. Puis, soudain, il se remet à travailler avec rage, avec fièvre, jusqu'à épuisement.

La plupart du temps, il esquisse ses idées avant de s'en servir, et les fixe n'importe où et n'importe comment. Combien de fois, dans ces moments de production, il quitte la table ou le jeu, pour courir à son harmonium, confident de ses primes pensées, qu'il élabore, qu'il cisèle aussitôt à son bureau de travail! Souvent aussi, dans une maison étrangère, il se recueille un moment, allonge sur sa main sa manchette blanche, et, tirant de sa poche son porte-crayon d'argent finement cannelé, il y marque le motif, jouet de son imagination qui, le soir même, deviendra le thème d'une valse favorite. Les petits points qui se précipitent alors sur la toile apprêtée, ils semblent, comme des lutins, se livrer à une sarabande effrénée, et alors, s'il est de bonne humeur, et il l'est généralement, il se met au piano, et, pour le plus grand plaisir de la maîtresse du logis et de ses invités, il part de ce thème improvisé, et, pendant des heures entières, divague délicieusement, donnant libre cours à sa fantaisie, dépassant la limite des formes adoptées, et projetant dans les ondes sonores les étincelles d'un génie débridé.

Dans ces conditions, on peut penser si sa compagnie est recherchée. Nul, dans tous les mondes, n'est mieux accueilli. Aussi son salon est-il un vrai musée de pieux hommages, de précieux souvenirs. Là, pas d'attributs de la gloire publique : rien que des *ex-voto* de l'intimité! Les couronnes, les palmes d'or et d'argent, les lauriers, les myrtes, chamarrés d'inscriptions, de légendes et de poésies, ont leur sanctuaire spécial dans un pavillon qu'on n'ouvre jamais; c'est la chapelle sacro-sainte, le *Serapeum* des glorieuses distinctions, quelque chose comme les oubliettes des variétés terrestres.

Ah! comme il préfère à ces hochets le moindre succès au théâtre! Un jour, ce maître de la musique entraînante, gaie, primesautière, voulut goûter du grand art. L'Opéra royal, avec ses chanteurs de haut style, avec son orchestre incomparable, le tentait. Il écrivit donc, sur un poème du célèbre librettiste hongrois Doczi, un grand opéra, *le Chevalier Pazman...* Ce fut un désastre. Doczi, l'aimable auteur du *Baiser* et de tant d'autres pièces justement estimées, avait voulu forcer son talent. Strauss avait fait de même, et de cette collaboration boiteuse, il résulta un ouvrage lourd, qui vécut quelques soirées.

Le coup fut terrible pour le « Roi de la valse ». Il ne parlait de rien moins que de se retirer du monde musical, de s'enfouir dans une retraite prématurée. Heureusement, sa muse accorte prit le dessus. Il revint, la crise passée, à ses opérettes et à ses danses. Aussi, la venue de son jubilé le trouva-t-elle dans son élément primitif, dans l'épanouissement de son genre si franc, si pailleté, si personnel.

Inoubliable souvenir que ce jubilé, où Vienne, en un élan sans pareil, fêta le cinquantième anniversaire de la soirée du 15 octobre 1844, où Strauss commença, contre le gré de son père — le premier *Roi de la valse* — sa carrière dans un art qu'il devait porter à sa plus haute puissance.

A cette occasion, le vieux maître donna une nouvelle opérette, *Jahaka,* où l'on retrouve toute la magie de ses premières créations. La *Valse,* son triomphe, son œuvre, sa gloire, s'y étale sous ses couleurs les plus chatoyantes, car la *Valse*, c'est l'incarnation de cet homme étonnant. Il l'a transportée de la salle de danse au théâtre et, chantée comme dansée, elle a triomphé, s'imprégnant de l'esprit et de la gaieté du peuple viennois.

Jules Konried.

LES CHEVAUX DE COURSE EN FRANCE

PAYS D'ÉLEVAGE, CENTRES D'ENTRAINEMENT, SOCIÉTÉS DE COURSES ET HIPPODROMES

L'amélioration des races chevalines propres à la selle, et même au trait léger, par la sélection des reproducteurs indiqués dans les épreuves de vitesse est démontrée depuis longtemps. Une race surtout, celle dite de pur sang anglais, est considérée comme devant fournir aux autres le principe régénérateur. Elle s'améliore elle-même par un choix scrupuleux des étalons de tête et des plus belles poulinières, les premiers étant désignés comme tels d'après leurs succès sur le turf, criterium point toujours absolument exact, mais pourtant fort sagement déterminé, une course, une lutte de vitesse exigeant à un degré concluant la vigueur de tout l'organisme chevalin et une énergie très supérieure à celle que demanderait n'importe quelle épreuve de service journalier.

UN PADDOCK

Cette race de pur sang fournirait aux cavaliers de tout genre des chevaux hors ligne comme endurance, comme souplesse, comme rapidité d'allure, aussi bien pour la chasse à courre que pour le service en campagne. Elle leur

en fournit même un nombre appréciable, puisque cent chevaux de pur sang sont utilisés à l'école de Saumur, puisque des officiers, des veneurs, etc., ont des pur sang. Mais, le prix des sujets aptes aux courses ou au haras n'ayant rien de commun avec celui des chevaux de selle ordinaires, les animaux ainsi enlevés aux écuries d'entraînement sont tarés, proviennent de réformes, ou, s'ils sont nets, ont été vendus *yearlings*, c'est-à-dire à dix-huit mois, après les premiers essais qui ont démontré qu'ils seraient une charge pour une écurie de course.

Donc, le pur sang, en thèse générale, est par excellence le cheval de course, et il devient ensuite le meilleur agent d'amélioration des races légères. En effet, il ne sert pas seulement à maintenir les qualités de sa propre race, il infuse encore dans les races dites de demi-sang une partie de son énergie reconnue.

PAYS D'ÉLEVAGE

Il est inutile de rééditer l'histoire du pur sang anglais. Le dernier mot de cette qualification rappelle simplement les créateurs d'une race dont les représentants naissent maintenant dans tous les pays qui l'ont jugée utile à l'amélioration des races indigènes, en adoptant le principe de la sélection par les courses : France, Belgique, Allemagne, Italie, Espagne, Autriche-Hongrie, Russie, États-Unis, Brésil, etc., etc.

Ces chevaux de pur sang, ces chevaux de course conservent ici ou là le même type indélébile. Nous ne voulons nous occuper que de ceux qui sont produits en France, et, sans nier l'influence de pâturages très dissemblables sur la taille, l'ossature, la mise en chair des individus de cette race, nous devons constater qu'ils sont, en toute région, marqués du cachet de leur grande famille, privilège que n'ont pas les races moins nobles, lesquelles se modifient profondément parfois si leur élevage ne se fait plus dans le pays d'origine.

Aussi les principaux haras de chevaux pur sang ont-ils pu être installés en diverses provinces de France, sur des sols très différents. La Normandie, cependant, grâce à des pâturages constitués depuis longtemps, a reçu une bonne partie des poulinières de la race pure. A Martinvast, près de Cherbourg, est le haras du baron de Schickler, dont l'écurie de course a gagné, en 1894, 687,275 francs. Celui de M. Aumont est dans la vallée d'Auge, à Victot ; il est voisin du haras de Meautry, à Toucques (Calvados), qui appartient au baron de Rothschild. C'est près de Lisieux, à Chelfreville, qu'est installé l'élevage du comte de Berteux. Dans l'Orne, les haras du Gazon, près de Montabart, à M. Maurice Ephrussi, et de Lonray, au comte Le Marois, ont l'importance des prairies de Bois-Roussel, de Menneval, de Montgeroult, de Dangu, qui sont occupées par les poulinières du comte Rœderer, du comte Dauger, de la baronne de Bray et de M. Michel Ephrussi.

La facilité de fréquents déplacements devait décider plusieurs propriétaires de chevaux de course à installer leur établissement d'élevage non loin de Paris. C'est ainsi que M. Henri Say a créé un haras dans sa terre de Lormoy, près de Saint-Michel-sur-Orge. En Seine-et-Oise également, M. Camille Blanc, le châtelain de Joyenval, a constitué d'excellents herbages. Plus récemment encore, M. Dousdebès a formé un haras à Bécheville, près de Meulan. A Viroflay, M. Holtzer, qui débute dans l'élevage du pur sang, a trouvé des *paddocks* aménagés depuis longtemps. Enfin, le haras de Jardy, à M. Edmond Blanc, est l'un des plus importants de France, comme celui de M. Albert Menier, à Chamant, dans l'Oise, département où M. Ridgway a installé depuis quelques années le haras de Ricquebourg.

En pénétrant vers l'ouest, nous trouvons dans la Sarthe le haras de Montfort, au comte de Nicolay, et dans la Loire-

Inférieure le haras de Bois-Ruaud, au comte de Juigné.

Passant au centre, nous remarquons les haras de Villechétive, à M. J. Arnaud, dans l'Yonne; de Huez, près Nevers, au comte de Saint-Phalle; de Langé, près Valençay, au baron Finot; de Saint-Georges, dans l'Allier, au vicomte d'Harcourt; de Nexon, au baron de Nexon, dans la Haute-Vienne.

Allant au midi, et négligeant, comme en Normandie, comme en Bretagne, comme dans la région de l'Ouest et dans l'Ile-de-France, bien des établissements d'élevage où l'effectif des juments de pur sang n'est pas considérable, nous ajouterons à cette liste déjà longue les haras de MM. Guestier, Clossmann, de Monbel, Achille Fould, de David-Beauregard, (Gironde, Gers, Hautes-Pyrénées, Var).

Presque tous nos grands éleveurs de chevaux pur sang possèdent des étalons. Citons, avec le prix de saillie, les principaux reproducteurs ayant fait la monte en 1894 :

Upas, 1,000 fr.; Stuart, 5,000 fr.; Escogriffe, 2,000 fr.; Le Hardy, 1,000 fr.; War-Dance, 1,200 fr.; Nougat, 800 fr.; Ermak, 1,800 fr.; Chalet, 1,200 fr.; Julius Cæsar, 500 fr.; Little Duke, 2,000 fr.; Manoël, 1,000 fr.; Grand-Master, 500 fr.; Lavaret, 500 fr.; Pythagoras, 1,000 fr.; Yellow, 1,000 fr.; Florestan, 1,000 fr.; Fra Diavolo, 2,000 fr.; The Bard, 4,000 fr.; Caballero, 1,000 fr.; Saint-Michel, 1,000 fr.; Richelieu, 3,000 fr.; Gamin, 2,500 fr.; Pourtant, 2,000 fr.; Fitz Hampton, 1,000 fr.; Monarque, 3,000 fr.; Saxifrage, 2,500 fr.; Le Destrier, 2,500 fr.; Gulliver, 1,200 fr.; Maxico, 500 fr.; Petrarch, 2,000 fr.; Le Sancy, 3,000 fr.; Perplexe, 2,000 fr.; Clover, 3,000 fr.; Clamart, 3,000 fr.; Révérend, 3,000 fr.

Tout en achetant beaucoup d'étalons pur sang, et tout en donnant un prix très élevé, surtout depuis quelques années, de plusieurs chevaux ayant remporté d'importants succès sur le turf, l'État n'avait fixé qu'un maximum de 100 francs au service des étalons ainsi achetés pour les éleveurs. Ce prix de saillie devait désormais être porté à 400 francs, d'après un vœu formulé par le Conseil supérieur des Haras, mais n'eut été appliqué qu'aux étalons de tête, qui couvriront tous cependant, et pour le prix le plus minime, un certain nombre de juments d'élite des races demi-sang, nouvelle et excellente décision de l'Administration des Haras, qui répond à un autre vœu du Conseil supérieur, à savoir que les propriétaires des poulinières demi-sang eussent à leur disposition le plus grand nombre possible d'étalons pur sang.

CENTRES D'ENTRAINEMENT

C'est quand ils ont dix-huit mois que les poulains et les pouliches de pur sang quittent le haras pour l'écurie d'entraînement, où ils subiront tout aussitôt leur premier dressage.

La commodité que présentent pour le travail des chevaux les allées d'une forêt, allées spécialement entretenues au moyen d'une sorte de cotisation établie sur chaque cheval, a été la principale cause de la formation des centres d'entraînement. Le propriétaire d'une écurie de course évitait la grosse dépense de l'acquisition ou de l'aménagement d'un terrain. D'autre part, les entraîneurs et les jockeys, presque tous Anglais, n'étaient pas fâchés de se trouver réunis dans une même ville ou bourgade, d'y former une colonie.

La première de ce genre et la principale, aujourd'hui encore, a été fondée à Chantilly.

Les entraîneurs, ces grands personnages du turf, se divisent en deux catégories : les entraîneurs particuliers et les entraîneurs publics. Les premiers sont au service d'un seul propriétaire ou d'une association; les seconds reçoivent dans leur écurie un effectif formé par les chevaux de plusieurs sportsmen.

Nous donnons ci-après la liste de presque toutes les écuries d'entraînement, installées à Chantilly ou dans les

environs : La Morlaye, Chamant, Gouvieux, Avilly, etc.

Écurie W. Webb, chevaux du baron de Schickler. — Écurie W. Planner, chevaux du comte de Berteux. — Écurie G. Bartholomew, chevaux de M. Paul Aumont. — Écurie R. Count, chevaux de MM. Deschamps, de Brémond, Hennessy. — Écurie Ch. Bartholomew, chevaux de M. Albert Menier. — Écurie Stripp, chevaux de MM. le prince Murat, Abeille, lord Shrewsbury. — Écurie Watson, chevaux du baron de Rothschild. — Écurie Tom Cunnington, chevaux de MM. Achille Fould, Camille Blanc, de La Charme. — Écurie G. Cunnington, chevaux de M. Maurice de Gheest. — Écurie Rolfe, chevaux de MM. de Saint-Alary, Clossmann. — Écurie Charles Carter, chevaux de M. Maurice Éphrussi. — Écurie de T.-R. Carter, chevaux de M. Delamarre. — Écurie Th. Carter, chevaux de MM. le baron Roger, Cottin. — Écurie Charles Pratt, chevaux du comte de Juigné. — Écurie J. Cole, chevaux de M. Holtzer. — Écurie Willy Carter, chevaux de MM. le baron Finot, J.-M. Rosé, Max Lebaudy. — Écurie R. Carter junior, chevaux de MM. Caillault, Lefebvre, Marghiloman. — Écurie Cutler, chevaux de M. Ridgway. — Écurie Weaver, chevaux du comte de Béarn. — Écurie Marin de Saint-André, chevaux de M. Robert Lebaudy. — Écuries Carratt, Ch. Cunnington, Lavis, Madge, Johnson, Mitchell, Wheeler, Stern, Newby, Flatman, Gibson, Stern, etc., etc.

A Compiègne et à la Croix-Saint-Ouen, village situé dans la forêt, l'entraîneur Carter senior a la direction des chevaux de M. H. Say, Arthur Carter celle de l'écurie Edmond Blanc; Rothera est l'entraîneur des écuries Lupin et Clermont-Tonnerre, et H. Barker est au service de M. J. Prat; Viard, à celui du comte de Songeons; M. Desbons dirige le travail de bon nombre de chevaux d'obstacles et Baresse est entraîneur public.

De même que l'hippodrome de Chantilly, à diverses conditions, est fort utile au travail des chevaux de courses plates, qui galopent le plus souvent dans les allées d'entraînement ou sur le terrain des Aigles, aménagé depuis peu par les soins de la Société d'encouragement, de même l'hippodrome de Compiègne est ouvert moyennant un droit de galop.

Une piste gazonnée est en effet presque indispensable à la complète préparation du cheval de course. Aussi, la Société des steeple-chases de France, lorsqu'elle a pris en location, l'année dernière, l'hippodrome d'Achères, a-t-elle eu pour but de donner toute satisfaction aux nombreuses écuries de steeple qui ont formé, depuis le grand développement des courses d'obstacles, un centre d'entraînement à Maisons-Laffitte, grâce à la forêt de Saint-Germain, dans laquelle est entretenue une allée hersée chaque matin, l'allée de la Muette, qui a quatre mille mètres de ligne droite.

Nous trouvons à Maisons-Laffitte les établissements suivants :

Écurie Harper, chevaux du baron Finot, du baron Henry. — Écurie Lucien Robert, chevaux de M. H. Bisson, de M. Lorcet. — Écurie Storr, chevaux de M. Dorian, de M. Gaston Dreyfus. — Écurie Ruddock, chevaux de MM. Dousdebès, Wysocki, Block. — Écurie Slatter, chevaux de M. de Gheest. — Écurie Olivier Tirlot, chevaux de M. Lenoir, de M. de Monbel. — Écurie Guinebert, chevaux de M. de La Vingtrie, de M. H. de La Mairie. — Écuries Vallender, Gout, Botten, etc.

A Saint-Germain :

Écurie Price, chevaux de MM. Sieber, de Triquerville, Archdeacon, Lemonnier, Max Lebaudy. — Écurie du comte de Chérizey et du comte d'Ideville, officiers de cavalerie. — Écurie W. Smith, chevaux du prince Soltikoff. — Écurie E. Teisset, entraîneur-propriétaire.

Un autre centre d'entraînement, où ne se trouvent que des écuries d'obstacles, et offrant les mêmes avantages que les précédents pour le transport fréquent des chevaux aux réunions des environs de Paris, a été créé depuis quelques années à Rambouillet dont l'hippodrome est pourvu d'une piste hersée servant au travail, sans parler des allées de la forêt.

Le baron de Ravignan et le duc de Brissac, qui sont associés, ont pour en-

traîneur particulier, J. Moss; l'entraîneur public, H. Andrews, qui fut longtemps notre meilleur jockey de steeple-chase, a sous sa direction les chevaux de MM. Wright, le marquis de Saint-Vallier, le comte Le Gonidec, Deschamps, le duc d'Ayen. L'entraîneur public Lhoste a pour pensionnaire ceux de MM. de Mézailles, Nivière, etc. Le comte Hubert de La Rochefoucauld a confié les siens à l'entraîneur particulier Lacassie. Enfin plusieurs officiers de la garnison s'occupent eux-mêmes de mettre en condition les chevaux qu'ils montent dans les steeple-chases militaires ou dans les courses de hacks et de hunters.

A deux kilomètres environ de Poissy, sur un ancien champ de courses, M. Camille Blanc possède un très bel établissement d'entraînement, avec piste de sable et pistes gazonnées, pour ses chevaux d'obstacles, lesquels sont confiés à l'entraîneur Diggles et, en 1894, ont gagné 264,120 francs.

Comme détail assez curieux sur le goût qu'ont les garçons d'écurie anglais pour les centres d'entraînement où ils forment colonie, il faut noter que, à Saint-Louis-de-Poissy comme dans les autres établissements isolés, les lads reçoivent généralement des gages plus élevés qu'à Chantilly ou Maisons-Laffitte.

L'écurie du vicomte d'Harcourt, écurie de courses plates, qui a remporté, en 1894, 243,349 francs de prix, est dans l'Allier, à Moulins; entraîneur particulier, W. Cunnington. Celle du baron de Nexon, entraîneur particulier Green, 114,475 francs, est à Nexon, Haute-Vienne. Les chevaux de M. Guestier, 145,067 francs de prix en 1894, sont entraînés par R. Cutler, à Mont-de-Marsan, et ceux de M. de David-Beauregard, à Hyères. L'entraîneur public Dodge a dans son établissement de Neaufles, près Gisors, 30 ou 40 chevaux de course plate ou de steeple-chase appartenant à divers propriétaires. Tout en négligeant plusieurs installations moins importantes que les précédentes, nous devons cependant signaler le centre d'entraînement formé à Pau, spécial au sport du Midi, et dont les représentants sont bien rarement envoyés sur les hippodromes parisiens.

SOCIÉTÉS DE COURSES

Toutes les courses en France sont régies, selon leur genre, par les règlements des trois grandes sociétés d'encouragement : la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France ; la Société des steeple-chases de France ; la Société d'encouragement à l'amélioration du cheval français de demi-sang. Le cadre de cet article ne nous permet pas de nous occuper des chevaux trotteurs, qui courent sous le règlement de cette troisième Société, mais nous expliquerons comment elle fut fondée.

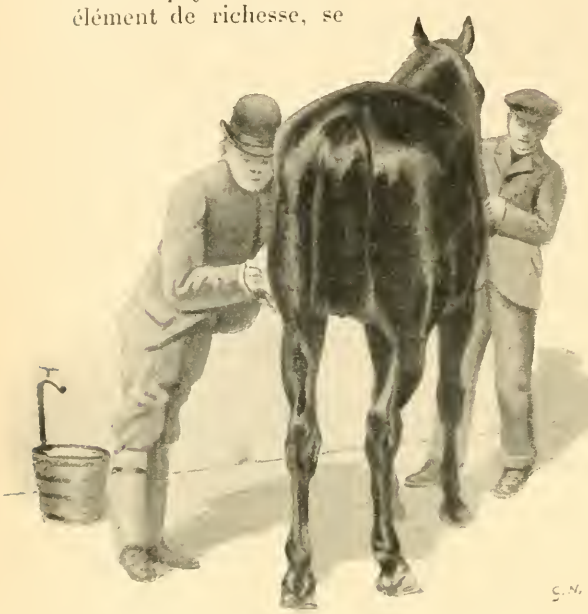
LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT POUR L'AMÉLIORATION DES RACES DE CHEVAUX EN FRANCE.

Presque tous les sportsmen savent que la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France s'est fondée en 1834, et les noms des quatorze membres fondateurs ont été bien fréquemment réimprimés depuis un demi-siècle, mais l'exposé des motifs par lesquels était expliqué le but de la Société nouvelle n'a guère été connu littéralement. Nous intercalons ici quelques passages de ce document, qui intéresseront tout particulièrement les éleveurs en leur montrant quelle fut l'origine des encouragements qu'ils reçoivent et quelle confiance avait la Société naissante dans l'avenir des courses et, par suite, dans l'amélioration des races légères en France.

MM. Maxime Caccia, le comte de Cambis, Delamarre, le comte Demidoff, Fasquel, Charles Laffitte, Ernest Leroy, le chevalier de Machado, le prince de La Moskowa, de Normandie, Rieussec

et lord Henry Seymour, membres fondateurs du Jockey-Club, se plaçaient sous le haut patronage de S. A. R. le duc d'Orléans et de S. A. R. le duc de Nemours.

« Les soussignés, frappés de la décadence de plus en plus croissante des races chevalines en France, et jaloux de contribuer, en les relevant, à créer dans ce beau pays un nouvel élément de richesse, se



A L'ÉCURIE

sont réunis pour aviser aux moyens d'y parvenir.

. . . . . .

« Depuis longtemps, des théories arbitraires servaient dans ce pays de guide à nos éleveurs ; on y avait procédé sans aucun succès à des essais de toute nature, à des combinaisons, à des croisements de tout genre pour améliorer nos races, et le gouvernement n'avait pas été plus heureux que les particuliers dans ses recherches. Cependant la paix, en rendant plus fréquentes nos relations avec l'Angleterre, nous a permis d'étudier plus attentivement les principes qui la dirigent dans l'art de produire et d'élever les chevaux. Quelques esprits observateurs, que n'arrêtaient pas des routines surannées ou d'étroites considérations, n'ont pas tardé à acquérir la conviction que l'immense supériorité de nos voisins d'outre-mer, dans cette branche d'industrie, devait surtout s'attribuer à l'influence des courses qui, alimentées par des chevaux de race, faisaient refluer continuellement le sang pur dans la circulation et amélioraient de cette manière, de plus en plus, chaque année, la population chevaline par l'intervention de ces croisements salutaires.

. . . . . .

« La France a besoin d'une race de demi-sang; le croisement de nos fortes juments indigènes avec des étalons de pure race peut promptement amener ce résultat... »

Pour hippodrome, la Société fit choix du Champ de Mars, très mauvais terrain sablonneux, mais où les recettes permirent bientôt d'augmenter la valeur des prix. Concurremment avec ces réunions, la Société d'encouragement ne tarda pas à fonder celles de Chantilly, et elle prouva sa préférence pour ce champ de courses en y créant le prix du Jockey-Club, dont les conditions étaient calquées sur le Derby d'Epsom. Le prix fut, à l'origine, en 1836, de 5,000 francs, et les entrées ne l'augmentèrent pas considérablement.

En 1894, le prix du Jockey-Club s'est élevé à 129,775 francs.

Ce fut le 27 avril 1857 que la Société d'encouragement inaugura l'hippodrome de Longchamp, qui mesure 66 hectares de superficie.

De 1834 à 1856, la Société a donné en prix une somme totale de 950,650 francs, soit 43,000 francs environ par an. Dans la seule année 1894, elle a offert, en y comprenant les sommes allouées aux

sociétés de province, 2,662,000 francs.

Les commissaires de la Société d'Encouragement sont MM. le comte de Kergorlay, de Gontaut-Biron et le comte de Berteux.

LA SOCIÉTÉ DES STEEPLE-CHASES DE FRANCE.

La Société des steeple-chases de France a été fondée en 1863. Le comité était ainsi composé :

Président, le prince Joachim Murat ; *vice-président,* le comte Gustave de Juigné ; MM. le prince Marc de Beauvau, le comte de Bréon, le comte Amédée des Cars, Henri Cartier, le baron E. de Caters, le baron Finot, le marquis de Gallifet, le vicomte de La Rochefoucauld, A. de Lignières, le vicomte R. du Manoir, le comte R. de Montécot, le général vicomte de Noue, Léonce de Saint-Germain, le vicomte Artus Talon.

Jusqu'à cette époque, les courses d'obstacles, en France, n'avaient pas grande importance. Dans beaucoup de réunions, et même au Champ de Mars, une course de haies clôturait la journée. A la Croix de Berny, à la Marche, en province, s'étaient disputés ou se disputaient encore des steeple-chases dont l'allocation était fort maigre.

La Société nouvelle obtint de la ville de Paris la concession du magnifique terrain de Vincennes, et donna sa première réunion le 29 mars 1863.

DRESSAGE ET ENTRAINEMENT

Après la guerre de 1870, les tribunes ayant été à peu près détruites, le bail qui liait la Ville et la Société fut rompu d'un commun accord. La Société des steeple-chases de France, qui cherchait un nouvel hippodrome, ne fut dissoute qu'en 1873, mais pour être immédiatement reconstituée de la manière suivante :

Président, le prince de Sagan ; *membres fondateurs :* MM. le comte O. Aguado, le vicomte Beugnot, le colonel de Biré, Aston Blount, Cunin-Gridaine, Paul Firino, Édouard Fould, le comte Charles de Grollier, Robert Hennessy, de La Haye-Jousselin, le comte L. Le Hon, Alfred Magne, le comte

Carl de Mercy, A. de Montgomery, Arthur O'Connor, le baron A. de Rothschild, le comte de Saint-Sauveur, le vicomte de Trédern, le comte L. de Turenne.

Cette même année 1873 eut lieu l'inauguration du champ de courses d'Auteuil. Il était si avantageusement situé, aux portes de Paris, que les prix, suivant la progression des recettes, n'ont pas tardé à devenir considérables. Le grand steeple-chase de Paris est maintenant le *great event* du programme d'Auteuil, comme le Grand Prix de Paris dans le programme de Longchamp.

Le prince de Sagan est toujours président de la Société; MM. de La Haye-Jousselin, le vicomte Beugnot et G. Brinquant sont commissaires.

Comme nous avons eu l'occasion de le dire plus haut, la Société des steeple-chases s'est assurée l'an dernier un second hippodrome, celui d'Achères, où elle offrira plusieurs réunions en 1895.

LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT A L'AMÉLIORATION DU CHEVAL FRANÇAIS DE DEMI-SANG.

La Société d'encouragement pour l'amélioration du cheval français de demi-sang a été fondée à Caen en 1864. Son siège social est toujours dans cette ville.

On remarquait parmi les membres fondateurs :

MM. le marquis de Croix, le marquis de Cornulier, Basly, Bastard, le comte d'Osseville, Brion, Castillon, Desloges, Marion, Fauchet, Hervé de Saint-Germain, le comte de Montigny, etc. Non seulement les principaux éleveurs de Normandie faisaient partie de la nouvelle Société, mais l'élevage de toutes les provinces de France y était représenté par les membres suivants : MM. le comte de Bréon (Mayenne), le comte de Domas (Nièvre), de La Débuterie (Vendée), Desbons (Hautes-Pyrénées), Kérisouet (Côtes-du-Nord), le baron de Rivière (Gers), le baron de Vassart (Moselle), etc.

Cette Société, en effet, voulait faire participer à ses encouragements toutes les régions qui lui paraissaient mériter son concours; et, en 1868, elle subventionnait déjà trente-quatre réunions de province.

L'institution des courses au trot, en France, remontait au commencement du siècle. A Tarbes, en 1806; à Saint-Brieuc, en 1807; à Aurillac, à Strasbourg : à Poitiers, en 1820; à Nancy, en 1828; à Nantes, en 1835; à Angers, en 1836; à Caen, en 1837; à Saint-Lô et à Toulouse, en 1838; à Corlay, en 1841; à Rouen, en 1843; à Laon et au Pin, en 1844, des sociétés s'étaient fondées qui donnaient des courses au trot. La création de la Société d'encouragement du demi-sang, dont les premières réunions eurent lieu sur l'hippodrome de Caen, eut pour résultat de développer ces courses en les régularisant par un règlement commun.

La guerre de 1870 apporta une grande perturbation dans l'élevage du demi-sang et dans la Société qui le favorisait. Mais celle-ci reprit bientôt sa tâche et, en 1878, l'un de ses commissaires, M. Legoux-Longpré, organisait à Maisons-Laffitte, grâce aux prix considérables offerts par le gouvernement, une exceptionnelle réunion pour les chevaux trotteurs. L'année suivante, il obtenait pour la Société qu'il représentait le droit de rétablir l'hippodrome de Vincennes.

Les turfistes prennent peu d'intérêt aux courses au trot, et l'assistance se réduit le plus souvent à quelques centaines de personnes; aussi, afin de pouvoir fournir des prix à ces épreuves extrêmement utiles, la Société du demi-sang, ainsi amenée à encourager les chevaux de pur sang, assure-t-elle l'ensemble de ses recettes par des réunions de courses au galop.

Elle en augmentera même le nombre à Vincennes en 1895, car elle vient de louer un second hippodrome, celui de Neuilly-Levallois, qui restera consacré au trotting.

Le président de la Société du demi-sang est le marquis de Cornulier. Le si regretté Legoux-Longpré, mort l'an dernier, a été remplacé dans ses fonctions de secrétaire général et de commis-

saire par MM. Tiercelin et le comte de Cornulier. Les deux autres commissaires sont MM. le marquis de Triquerville et Hervieu.

LA SOCIÉTÉ SPORTIVE D'ENCOURAGEMENT.

En succédant à la Société des champs de courses suburbains, qui était une entreprise surtout commerciale, la Société sportive d'encouragement, depuis bientôt dix ans, rend d'importants services à l'élevage. Elle offrira en 1895, sur son hippodrome de Maisons-Laffitte, environ un million aux chevaux de courses plates, 40,000 francs aux trotteurs, et sur ses terrains de Saint-Ouen, de la Marche et d'Enghien, un million aux chevaux d'obstacles. Elle accorde, en outre, des allocations aux sociétés de province. La Société sportive d'encouragement a pour président M. Adam, et pour commissaires MM. de Nieul, Le Blois et de Rollepot.

LA SOCIÉTÉ DE SPORT DE FRANCE.

La Société de sport de France, dont la création est assez récente, s'est placée sous le règlement de la Société d'encouragement et sous celui de la Société des steeple-chases, et a pour but de développer le goût de l'équitation hardie parmi les officiers et les gentlemen, au moyen de courses plates et de courses d'obstacles. Elle donne ses prix sur l'hippodrome de Colombes. Son président est le comte Greffulhe.

Quant aux innombrables sociétés de province, elles se trouvent, selon le genre des épreuves, courses plates, courses d'obstacles, courses au trot, sous le patronage et le règlement des trois grandes sociétés.

AU PESAGE

Telle est, dans son ensemble, l'organisation de nos courses de chevaux, ces courses dont les éleveurs, l'administration des haras et le ministre de l'Agriculture disent maintenant avec raison :

— Sans elles, pas d'élevage national, pas de chevaux d'armes recrutés en France !

C'est, d'ailleurs, cette raison péremptoire qui a décidé le Parlement à voter la loi de 1891, laquelle autorisait le fonctionnement du pari mutuel. Mais si le prélèvement ou courtage de 2 pour 100 en faveur des œuvres de bienfaisance, et de 1 pour 100 en faveur des haras nationaux, ne peut rencontrer aucune opposition raisonnable, les 4 pour 100 accordés aux sociétés parisiennes, pour couvrir leurs frais d'installation et d'exploitation du pari mutuel, se justifient beaucoup moins, maintenant qu'elles réalisent de ce chef, chaque année, environ quatre millions de bénéfices.

Ces quatre millions, à la vérité, servent à augmenter la valeur des prix. On doit cependant constater, d'une part, que les parieurs payent ainsi un courtage presque scandaleux, et, d'autre part, que cinquante-huit millions environ ont été offerts pendant les six dernières années aux propriétaires de chevaux de course, ce qui dépasse peut-être la mesure reconnue utile.

DENNEMONT.

LA MODE DU MOIS

Être jolie, de n'importe quelle façon, et savoir s'habiller.

Voilà la devise de la Parisienne. Nous avons un goût prononcé pour la parure, et il n'est pas blâmable! C'est une des formes de notre amour éclairé des arts.

Ce n'est pas seulement la richesse d'une étoffe, ni le luxe déployé dans la façon d'un costume qui donnent à une toilette l'élégance si justement appréciée chez les Parisiennes, et se bien parer est chose assez rare.

J'ai vu dernièrement, dans un grand dîner de chasse à courre, une toilette de satin blanc toute simple; robe fourreau à longue traîne. La femme qui la portait avait disposé avec tant d'art trop de perles et trop de diamants, que la simplicité de l'une et la profusion des autres n'ont choqué personne dans l'assistance. Il fallait un rien pour que cela devienne critiquable. C'est à la dame de beauté de Charles VII que nous devons cette introduction des diamants et des perles dans nos toilettes. Ce n'est pas bien nouveau. Avant elle, personne n'y avait songé, et depuis elle, personne ne voudrait s'en passer.

Vous n'ignorez pas les difficultés qu'éprouvent nos grands couturiers, humbles serviteurs des caprices du temps, pour ces toilettes de demi-saison qui ne veulent pas être hiver et pas encore printemps. Si le temps est mauvais, on trouve sa toilette trop claire. Si le soleil nous gâte d'un de ses rayons deux jours de suite, on se trouve l'air fané! mal habillée! Bref, c'est le moment où le couturier et la couturière ont toujours tort, et pourtant, que de difficultés pour toujours trouver du nouveau! pour satisfaire à une réputation d'élégance!

Je trouve qu'en avril on peut, sans trop de bravoure, arborer la vraie toilette de printemps. Viennent les mauvais jours, et tranquillement on ressort une de ses robes d'hiver sans être déshonorée pour cela... Et si le soleil nous dit un gracieux bonjour, nous avons de quoi lui répondre, de quoi lui faire fête : chaque parure est un vrai bouquet.

DEMOISELLE D'HONNEUR

Jupes et manches en moire antique, imprimée sur chaîne de fleurettes. — Corsage de soie vert pâle avec garniture de dentelle application. — Ceinture Consulat satin rose roi avec boutons de strass. — Chapeau mousseline de soie blanche, touffes de roses naturelles, de choux de satin blanc et plumes blanches.

Robe du matin en serge bleue pas trop foncée; la jupe est rayée en cerceaux

de piqûres répétées à un centimètre d'intervalle jusques à la taille. Le corsage en taffetas bleu recouvert de guipure blanche : grosse cravate de mousseline de soie bleue, manches collantes, avec plissé de mousseline de soie bleue sur

Jupe en satin noir, volants mousseline de soie noire. Corsage en satin, avec fichu de mousseline de soie noire, barrettes velours bluet avec boutons anciens au milieu des choux, manches en satin voilées de mousseline de soie brodée de paillettes bluets.

la main. Ceinture de moire blanche serrée par une boucle.

Je conseille beaucoup le corset tout à fait inédit de M^me^ Rambaud, rue de la Chaussée-d'Antin. Toutes les grandes actrices qui propagent la mode l'ont adopté.

Toilette de promenade : la jupe est en un taffetas glacé quadrillé à reflets gris et bleus, et a absolument la forme d'un grand rond, troué au milieu pour s'ajuster à la taille.

Comme garniture, dans le bas, une ruche à la vieille.

De la grosse dentelle bise doublée du même taffetas changeant se drape en blouse sur le devant du corsage qui forme le petit habit par derrière ; manches peu volumineuses, formées de trois bouillonnés resserrés par des bracelets de velours ivoire terminés par des choux. Le bas des manches et le petit col sont à doubles revers de taffetas et de velours.

Toilette de course ; le costume est fait tout en satin liberty noir, semé de grosses roses de tous les tons de rose, jusqu'aux plus faux ; deux volants de 25 centimètres de hauteur découpés à dents, lesquelles dents sont ourlées d'un volant de mousseline de soie rose que recouvre entièrement un même volant de mousseline de soie noire, d'une hauteur de 10 centimètres. Corsage formé de bouillonnés de mousseline de soie noire, séparés par des biais de moire rose, posés en entre-deux. Manches longues et étroites, entièrement bouillonnées comme le corsage. Col en chiffonné de mousseline de soie et en roses de plusieurs tons.

Il ne faut pas s'occuper exclusivement de nous, il faut aussi penser à la jolie petite famille, à ces petits oiseaux chanteurs qui donnent tant de gaieté à notre cage dorée.

Réservons-leur quelques lignes aujourd'hui.

Voici un costume de fillette en gros canevas irrégulier, marron clair ; jupe forme abat-jour avec ruche de taffetas vert bouteille ; corsage en même étoffe que la jupe, s'ouvrant sur une petite chemisette de soie verte ; longue ceinture en taffetas vert ; fichu Marie-Antoinette en mousseline de soie marron, bordé d'un volant festonné et de la même nuance que l'étoffe de la robe.

Manches très simples, droites et bouffantes, terminées par un petit poignet boutonné par un seul bouton.

Pour un petit garçon, rien n'est plus

joli que le petit costume de marin anglais; le pantalon long à pont, le béret à nœud sur le côté, la grosse cravate noire et le merveilleux sifflet, qui les fait toujours sauter de joie.

Sur ce costume, un petit pardessus en drap mastic, et les mamans tombent en admiration devant ce petit bout d'homme qui est vraiment toujours adorable.

Un autre costume de fillette, en mousseline de laine beige; la jupe unie est plissée en cerceaux jusqu'à la taille; sur cette jupe se pose un petit pardessus de même étoffe, s'ouvrant sur une chemisette de mousseline blanche; une ceinture en moire noire part de la couture du dessous des bras et vient se nouer négligemment sur le devant, pour tomber en longues coques; col et manches à revers de moire noire.

On emploie beaucoup de lainages à carreaux blanc et noir, loutre et blanc, mélangés à des teintes unies : cela fait des costumes plus solides, peu salissants, et on peut leur donner tout de même toute l'élégance voulue.

Et nos amours de poupées, les chéris, les bébés! les robes que je préfère en tout temps pour eux sont les robes de linon, de nansouck très travaillées, et posées sur des transparents de simple soie ou de soie ouatée, suivant la saison.

Voici, pour terminer les descriptions de toilette, une robe de dîner; en algérienne blanche à raies de satin blanc. Jupe très large, garnie en peplum de malines anciennes; habit Louis XVI en satin blanc, ouvert en carré et tout brodé d'or fin, manches de style, choux de satin blanc dans les cheveux.

La mode, qui se plaît à varier si constamment dans l'ensemble et les détails de nos costumes, reste à peu près stationnaire quant aux chaussures; nous prenons, suivant notre goût, le talon Louis XV ou le talon anglais, la forme ronde ou pointue, et cela depuis des années.

On me demande les fleurs qu'on porte.

Vous le savez très certainement, chères lectrices, chaque heure a sa fleur préférée; vouloir l'ignorer serait encourir le reproche de lèse-coquetterie et blesser le code du pschutt.

Robe peplum en voile gris clair; ceinture en soie glacée, changeant mauve et beige, avec plissé de mousseline de soie au bas des pans. Corsage-blouse à 3 plis.

Le matin, les violettes marient leur modestie avec la simplicité de nos costumes; au *five o'clock tea,* l'on adopte le lilas blanc au parfum doux et pénétrant; aux lumières, les corsages s'ornent, en général, de toutes les fleurs de serres.

Les roses de Nice, les camélias et les orchidées ont cette année toutes les préférences.

En étant coquette nous faisons le bien : des milliers de gens vivent de notre luxe et des milliers d'autres se font un bonheur de nous admirer.

Comtesse Lise de Rose.

Mme Dux. Robe de ville velours et castor ; petites broderies castor et or. — **Mme Rolland.** Corsage de bal en velours. Violettes de Parme sur taffetas glacé. — **Mlle Ève.** Robe satin paille, très cloche. Manches et corsage recouverts de mousseline de soie. — **Mme Gallet.** Robe de maman en pékin noir sur fond taffetas blanc avec fleurettes rose éteint, col en mousseline de soie formant pans devant. — **Salomée** Jupe plissée en tissu *liberty* rose et or, ceinture tombant devant en satin vert pâle brodé. Grand manteau en satin très mou bois de rose foncé.

UNE SOIRÉE DANSANTE CHEZ LORD ANGOUTTANT

CONNAISSANCES UTILES

Écriture secrète. — Les amoureux, race intéressante entre toutes, vieille comme le monde et, sans doute, éternelle comme lui, aiment tout particulièrement correspondre entre eux sans qu'un tiers puisse rien savoir de leurs épanchements. C'est pour eux et les politiciens, — singulier rapprochement ! — que les chimistes ont inventé toute une série d'encres « sympathiques » dont on trouve les formules plus ou moins compliquées dans moult bouquins; elles ont presque toutes le désagrément d'occasionner la possession de produits que l'on n'a pas toujours à sa disposition. Le procédé que nous allons indiquer ne prête pas à la même objection : il consiste à écrire purement et simplement avec du lait. Les seules recommandations à faire sont les suivantes : 1° ne se servir que d'une plume bien propre; 2° ne prendre que du lait écrémé; 3° employer du papier mat; 4° écrire sans empâtement; 5° ne pas éponger avec le papier buvard. Dans ces conditions, les traits que l'on trace sur du papier blanc ou sur du papier entre des lignes déjà écrites sont absolument invisibles : les personnes non prévenues ne s'en aperçoivent nullement. Quand le destinataire veut savoir ce que sa belle lui écrit, il doit se livrer, ce qui n'a rien, hélas ! de poétique, à la recherche d'une savate, d'un linge ou d'un chausson aussi sales que possible. Muni de cet engin peu coûteux, il frappe le bienheureux papier de plusieurs coups redoublés. La poussière qui se dégage se répand sur le papier et ne se colle qu'aux endroits un peu gras que le lait a laissés; les traits apparaissent bientôt en gris, d'une manière très nette. L'amoureux est satisfait, mais, au nom de l'hygiène, nous lui recommandons, ainsi qu'il en a certainement envie, de ne pas embrasser la lettre.

Stérilisation des éponges. — Les éponges de toilette sont de véritables nids à microbes, et, comme telles, constituent un danger perpétuel pour les personnes qui s'en servent. Pour les rendre aseptiques, le simple nettoyage ne suffit pas, car les bactéries demeurent indemnes dans les creux de l'éponge. Pour les débarrasser complètement de leurs organismes, voici par quelles opérations successives il faut les faire passer :

1° Laver à grande eau;

2° Plonger pendant deux heures dans 20 grammes d'acide chlorhydrique pur dilué dans 1,000 grammes d'eau;

3° Laver à grande eau jusqu'à ce que l'acidité ait complètement disparu;

4° Plonger pendant vingt minutes dans une solution de 10 pour 100 de permanganate de potasse;

5° Plonger l'éponge dans le mélange suivant :

Eau.	5 litres.
Bisulfite de soude.	60 grammes.
Acide chlorhydrique. . .	30 —

6° Plonger dans l'eau bouillante;

7° Plonger dans une solution de sublimé corrosif à 1 pour 500.

C'est un peu long, mais sûr.

Procédé pour noircir le laiton. — Faire le mélange ci-dessous :

Carbonate de cuivre . . .	10 parties.
Ammoniaque	75 —

Quand le sel est dissous, ajouter 15 parties d'eau distillée.

Cette solution s'emploie à froid : il suffit d'y plonger les objets en laiton pendant deux ou trois minutes pour leur donner une belle couleur noire. Cette méthode est bien préférable à celle que l'on emploie habituellement et qui exige l'emploi d'un acide et de la chaleur.

Procédé pour bronzer le cuivre. — Pour donner à un objet de cuivre l'apparence du bronze, il suffit de le plonger dans le mélange suivant, chaud :

Huile de ricin.	20 parties.
Alcool.	80 —
Savon noir	40 —
Eau	40 —

La teinte est d'autant plus foncée que l'immersion dure plus longtemps : on peut obtenir jusqu'à la teinte des bronzes antiques. Faire sécher dans la sciure de bois.

Nettoyage des bouteilles. — Quand le vin a longtemps séjourné dans une bouteille, il se forme sur les parois de celle-ci des peaux très tenaces. Pour les enlever, on dissout à chaud de la potasse caustique dans un peu d'eau et on l'agite dans la bouteille. Ne pas toucher le liquide avec les doigts, car il est très caustique, et rincer à plusieurs reprises.

On peut aussi employer de l'eau de Javel (un verre à bordeaux par bouteille). Bien rincer et égoutter jusqu'à ce que l'odeur de l'eau de Javel ait disparu.

Pour blanchir l'acier bleu. — Quand l'acier est devenu bleu, on peut lui redonner sa cou-

leur primitive en le frottant avec une brosse ou un morceau de bois imprégné d'acide chlorhydrique. Aussitôt que la couche bleue a disparu, il faut laver à l'alcool ou à la benzine, puis frotter avec de l'huile : cela est indispensable pour empêcher la rouille qui ne manquerait pas de se former.

Si l'objet est de petites dimensions, on peut l'immerger directement dans l'acide chlorhydrique.

Visibilité de l'horizon. — Au bord de la mer, vous êtes, je suppose, sur une falaise assez élevée. Au loin, vous voyez apparaître une voile; à quelle distance le navire se trouve-t-il, ou, autrement dit, quelle est la plus grande distance à laquelle vous pouvez apercevoir l'horizon? Rien n'est plus simple que de le savoir. Pour cela, vous exprimez la hauteur de l'endroit où vous vous trouvez en décimètres et vous l'augmentez d'un quart. Prenez maintenant la racine carrée du nombre obtenu, et vous obtenez le chiffre des kilomètres que vous désirez connaître. Supposez, par exemple, que la falaise a une hauteur de 16 mètres, c'est-à-dire de 160 décimètres. En ajoutant le quart, vous obtenez 200, et en prenant la racine carrée, environ 14 : le cercle d'horizon a un rayon de 14 kilomètres.

Vinaigres de toilette économiques. — Dans tous les livres traitant de l'économie domestique, on trouve, au sujet des vinaigres de toilette, une multitude de formules extrêmement compliquées qui, appliquées dans tous leurs détails, reviendraient à l'amateur à un prix cent fois plus élevé que les vinaigres que l'on trouve tout faits dans le commerce. Mais, d'après les renseignements que nous nous sommes procurés, on peut fabriquer soi-même d'excellents vinaigres et à très bon marché, pour ainsi dire pour rien. En voici quelques-uns :

1° Faire macérer pendant quinze jours 500 grammes de suc de *concombres* dans 1,000 grammes de vinaigre fort;

2° Mettre 30 grammes de *camphre* dans 1,000 grammes de vinaigre ordinaire;

3° Faire macérer 1,500 grammes de *framboises* fraîches dans environ 1,500 grammes de vinaigre. Ce dernier doit être très fort;

4° Faire macérer pendant huit jours 30 grammes de pétales de *roses*, rouges, autant que possible, dans 350 grammes de vinaigre fort;

5° On obtient un excellent vinaigre, dit virginal, en mettant dans une bouteille parties égales de vinaigre blanc et de *benjoin* pulvérisé.

Enduits pour les tableaux noirs. — Les tableaux noirs ordinaires, sur lesquels les écoliers écrivent à la craie, s'abîment assez rapidement. Sous l'influence néfaste des x et des y que l'on y trace, le vernis qui les recouvre s'écaille et met à nu le bois blanc situé au-dessous. On les répare aisément en les badigeonnant au pinceau avec la composition suivante :

Noir de fumée	10	parties.
Blanc d'Espagne.	10	—
Essence de térébenthine . .	9	—
Copal blanc	6	—

Le blanc d'Espagne doit être très bien pulvérisé. On applique trois couches successives en les laissant sécher l'une après l'autre pendant trois jours.

Voici une autre composition tout aussi bonne et encore plus facile à faire.

Dans un litre d'eau chaude, on dissout 125 grammes de colle forte et on y ajoute 100 grammes d'émeri. Quand le mélange est bien homogène, on l'additionne de noir de fumée, jusqu'à ce qu'on ait obtenu la teinte désirée. On applique avec un tampon de laine.

Conservation des ossements fossiles. — Les os fossiles que l'on extrait du sein des roches sont quelquefois assez durs pour pouvoir être conservés tels quels dans les collections; si, comme cela arrive fréquemment, ils sont humides, on les laisse sécher dans un endroit sec et à l'ombre.

Le plus souvent, les os sont friables et tombent en poussière quand on veut les prendre. Il faut alors les consolider en les imprégnant d'une substance spéciale, par exemple de la colle forte très chaude et très diluée. Mais il est préférable de se servir de blanc de baleine que l'on met à fondre dans une casserole; quand elle dégage des vapeurs abondantes, on y plonge un morceau d'étoupe et on s'en sert pour frotter le fossile. Cette opération doit être renouvelée autant que possible deux fois. Bien entendu, avant d'enlever l'os, il faut le laisser sécher dans un endroit sec; si l'on est pressé, on l'imbibe d'alcool auquel on met le feu.

Il est bien rare que les os fossiles puissent être retirés en entier de la roche où ils se trouvent. Pour réunir les fragments, on peut se servir de colle forte ou d'un mélange d'une solution de gomme arabique avec du blanc d'Espagne et un peu de sucre. Le mastic dont nous allons parler est infiniment supérieur. On fait fondre dans une casserole 1 kilogramme de cire vierge et 250 grammes de résine arcanson. Quand ce mélange est chaud, on y jette petit à petit 3 kilogr. 500 de plâtre fin, en remuant constamment, puis on laisse refroidir et on casse la masse en morceaux. Quand on veut s'en servir, on fait fondre un de ces morceaux et, lorsqu'il est bien chaud, on l'applique sur une des faces de la cassure et on réunit les deux morceaux : le durcissement se fait très vite et d'une manière définitive; l'humidité n'a aucune action sur lui.

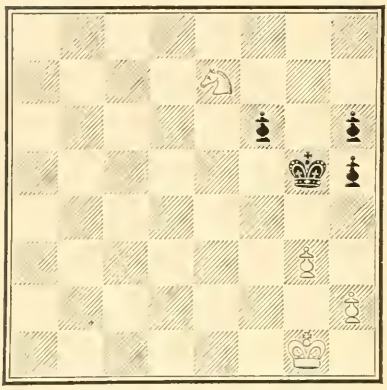
H. Mousse de Corse.

Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

N° 1. — ÉCHECS

Noirs (4 pièces)

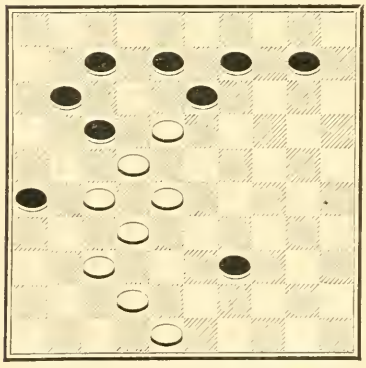


Blancs (4 pièces)

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

N° 2. — DAMES

Noirs



Blancs

Les blancs jouent et gagnent.

N° 3. — CARTES

Par Un Joueur

Quel est le nombre maximum de points que l'on puisse compter au piquet à deux ?

Nous donnerons deux solutions, dont l'une sera basée sur le repic à 120 pour 160.

N° 4. — CHARADE

Par A. Gautier

Mon *premier*, par son harmonie
Charme l'oreille assurément ;
C'est le soir que sa mélodie
A plus d'écho, de sentiment.
Au berceau le *deux* qui commence
Ira se succédant toujours ;
Puisse-t-il de notre existence
Ne pas trop attrister le cours !
Le *tout* émanant du prophète
Flatte les sens assurément,
Mais l'homme sage le rejette
Et la raison également.

N° 5. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Protecteur du commerce, autrefois mon premier
Au sommet de l'Olympe avait sa résidence.
Le second du canon augmente la puissance.
Un parfum pénétrant fait aimer mon dernier.

N° 6. — LOGOGRIPHE

Par Mac-Nab

Je réveille
O merveille !
Un petit
Appétit.
Que l'on mette
Bas ma tête,
En oiseau
Gros et beau,
Chose étrange,
Je me change.

N° 7. — MOT CARRÉ

Par J. P.

Un dessinateur humoriste
Bien que profond moraliste.
Le doux principe de la fleur
Ou d'une excellente liqueur.
Une station balnéaire :
Le malade y va se refaire.
Près de Léa tel que je serais,
Mais elle ne voudra jamais.
Position mal définie
Et subitement éclaircie.

N° 8. — FANTAISIE MUSICALE

Par H. T.

Ajouter une note de musique différente à chacun des sept mots suivants et former sept autres mots :

TON ; TOURNE ; TOT ; MILLE ; PIN ; VOLTE ; RADE.

Les solutions seront données le mois prochain.

MENUS ET RECETTES

C'est à peine si nous sortons de l'hiver que voici les primeurs, et nous avons encore, pour délecter les gourmets, oiseaux d'eau et de passage. La bécasse, par ces temps de froidure, est particulièrement succulente ; le pilet, la racanette et la poule d'eau ne sont pas non plus à dédaigner.

DÉJEUNERS

ENTRÉES
Maquereaux en papillote
ROTS
Longe de veau à la broche
Roi de caille
LÉGUMES
Pommes de terre nouvelles
DESSERT
Pruneaux de Tours

DINERS

POTAGES
Colbert
Bisque d'écrevisses
RELEVÉS
Bœuf à la mode
ENTRÉES
Poule au riz
ROTS
Bécasses rôties
LÉGUMES
Endives de Belgique
ENTREMETS
Soufflé de patates

Maquereaux en papillote. — Choisissez deux beaux maquereaux bien laités, fendez-les légèrement sur le dos, ciselez-les des deux côtés, faites-les griller aux deux tiers. Pendant ce temps, préparez une duxelles et deux feuilles de papier beurré coupées en cœur, enveloppez vos maquereaux après les avoir garnis de duxelles, remettez-les au four à terminer leur cuisson et servez sans les dépapilloter.

Longe de veau à la broche. — Faites-vous donner un morceau de longe de veau et faites battre la panoufle par le boucher, afin qu'elle ne soit trop boursouflée d'air; faites-la mariner avec toutes sortes d'épices après l'avoir piquée de lard et de jambon. Après quelques heures de cette marinade, garnissez l'intérieur de votre longe d'une bonne duxelles formée de champignons hachés, fines herbes et lard râpé, roulez-la afin que rien ne sorte; emballez-la dans une double feuille de papier beurré et faites cuire deux heures à la broche à feu modéré. Dans la dernière demi-heure, déballez votre longe afin qu'elle prenne une belle couleur, arrosez-la avec son propre jus, et servez-la avec ou sans garniture, suivant la composition du menu.

Les concombres farcis, les gros champignons farcis de duxelles, les laitues farcies ou simplement braisées, les tomates farcies comme les champignons, les oignons glacés, les céleris, les salsifis, toutes ces garnitures conviennent à ces relevés qui sont fort appréciés des gourmets ; mais servez toujours le jus à part, bien dégraissé.

Roi de caille. — Videz, flambez et troussez le roi de caille, bardez-le : faites rôtir à feu clair, dix-sept minutes environ ; le tenir un peu saignant, servir sur canapé garni d'une purée de truffes ou de champignons avec un demi citron-cannelé de chaque côté.

Pommes de terre nouvelles. — En général, les pommes de terre nouvelles sont préférées sautées au beurre, mais néanmoins il est bon de leur faire jeter un bouillon ou deux dans l'eau salée; les égoutter, les faire partir doucement et sauter souvent; au moment de servir, lorsqu'elles sont dorées, jeter dessus une pincée de persil frais haché et les dresser en pyramide dans le légumier.

Pruneaux de Tours. — Mettez à tremper la veille deux cent cinquante grammes de beaux pruneaux après les avoir lavés. Au moment de les mettre au feu, changez l'eau, ajoutez-y un ou deux verres de bon vin rouge ou blanc, un petit morceau de cannelle de Ceylan ou un zeste de citron, quelques morceaux de sucre et faites cuire assez vivement ; dès que votre cuisson est réduite, dressez vos pruneaux dans un compotier et arrosez-les de temps en temps de leur propre sirop ou laissez-les dans un bol afin qu'ils se nourrissent de leur cuisson jusqu'au moment de les servir.

Potage Colbert. — Tournez de jolies petites carottes ainsi que des navets à l'aide d'une cuiller à légumes de la grosseur d'un pois, faites-les blanchir à l'eau salée et cuire au consommé, faites cuire également quelques

pointes d'asperges si dans le même dîner il y a une garniture de pointes, on réserve les têtes pour le potage. Ici c'est un double emploi utile, autant de petits pois également cuits à l'anglaise; au moment de servir, on rassemble tous ces petits légumes dans la soupière sur lesquels on verse le consommé clarifié et l'on ajoute, sans les briser, autant d'œufs pochés qu'il y a de convives. On peut servir ces derniers dans du consommé à part afin de bien les servir à chaque convive, car l'œuf poché doit être mollet et très délicat.

Bisque d'écrevisses. — Lavez bien vos écrevisses, retirez-leur l'antenne du milieu de la queue afin d'enlever l'amertume; faites-les cuire à plein feu avec un verre de bon madère, sel, poivre et une mirepois de carottes et oignons coupés en rouelle. Quelques minutes suffisent; sautez-les deux ou trois fois afin qu'elles rougissent toutes également. Pilez le tout au mortier avec un peu de riz cuit au consommé ou une panade de pain bien mitonnée, passez au tamis fin ou à l'étamine, ajoutez un peu de consommé et faites chauffer si c'est trop épais, afin d'en tirer le meilleur parti possible.

Il faut bien compter sept ou huit écrevisses par personne; goûtez votre potage, relevez-le un peu à l'aide d'une pointe de cayenne ou de paprika et servez bien chaud sans le laisser bouillir.

Dans les dîners de gala, nous réservons la carapace de la tête que nous garnissons d'une farce fine de volaille. Au moment de servir, on fait pocher cette quenelle ainsi déguisée dans du consommé et l'on dresse ces têtes à la surface du potage.

Bœuf à la mode. — Assaisonnez quelques lardons, piquez-en de part en part votre morceau de tranche ou de culotte, mettez celui-ci sur un lit de carottes et oignons coupés en rouelle, un bouquet garni et une ou deux petites couennes bien grattées et blanchies, le tout dans une petite braisière (casserole longue fermant hermétiquement, ou tout au moins dans une casserole un peu épaisse), ajoutez un verre de vin blanc et faites partir en plein feu, retournez votre morceau de temps en temps, qu'il prenne une belle couleur; alors seulement vous ajoutez un petit verre de bon cognac qui détache la glace, et vous mouillez d'un bol ou deux de bouillon ou de jus, vous placez de chaque côté un ou deux morceaux de pied de veau; faites repartir vivement, couvrez hermétiquement et laissez cuire au four ou avec feu dessus, feu dessous pendant trois heures et demie; dans la dernière heure de cuisson, vous ajoutez un bon bol de carottes coupées en liards ou tournées si ce sont des nouvelles; au moment de servir, dégraissez votre jus, dressez votre pièce au milieu du plat avec la garniture de pied de veau et de légumes de chaque côté, et arrosez-le de jus onctueux et savoureux. C'est en commençant que l'on doit assaisonner à point, et ce sont les soins qui en font tout le secret.

Le bœuf à la mode froid est très estimé au déjeuner, surtout l'été; il doit être pris dans sa gelée bien dégraissée et, pour l'avoir parfait, il doit être arrosé de son jus pendant qu'il refroidit et être enterré dans la glace une heure avant de le servir.

Poule au riz — Videz, flambez et troussez votre poule ou poularde, suivant la qualité de vos convives, mettez-la cuire dans le pot-au-feu, ou passez du bouillon dans une casserole; ajoutez-y une tranche de jambon, un oignon piqué de deux clous de girofle, un bouquet garni, une carotte; une demi-heure avant de servir, ajoutez cent vingt-cinq grammes de beau riz lavé et blanchi et laissez cuire doucement avec feu dessus, feu dessous ou au four, mais couvert.

Dressez votre poularde, garnissez-la de riz et lissez celui-ci de façon que l'on n'aperçoive plus que l'estomac, et servez.

Bécasses rôties. — Les amateurs ne laissent pas vider la bécasse: flambez-la, troussez-la et faites-la rôtir à feu clair de quinze à dix-huit minutes suivant qu'elle est grasse ou maigre. Cette année, elles sont maigre en général, à cause de l'hiver rigoureux. Servez-la sur canapé garni de duxelles.

Endives de Belgique. — Épluchez et lavez vos endives à cause du sable, sans cela on doit les essuyer comme la barbe; la laver lui donne un peu d'amertume. Faites-la fondre au beurre avec sel et poivre et fermée hermétiquement; servez-la entière sans autre assaisonnement.

Soufflé de patates. — Faites cuire quelques patates au four, évidez-les, pilez la purée au mortier ou passez-la au tamis, ajoutez-y un peu de sucre en poudre, gros comme un œuf de beurre et trois jaunes d'œufs; battez les blancs en neige, incorporez-les petit à petit sans trop les rompre, beurrez une tourtière à gâteau de pommes de terre, garnissez de votre appareil à soufflé; faites cuire avec feu dessus, feu dessous, au moyen du four de campagne ou simplement au four s'il est assez vif. Saupoudrez-le de sucre et faites prendre une belle couleur un moment avant de servir. Les personnes qui désirent donner un goût particulier à la patate peuvent y ajouter de la vanille ou de la fleur d'orange, un zeste de citron ou d'orange râpé sur un morceau de sucre, ou tout autre parfum.

G. GARLIN.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

9398. — MAY & MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

LES PETITES INVENTIONS

LE MÉLOTÉTRAPHONE

Le *Mélotétraphone* du professeur de Vlamick est une sorte de petit piano muni de quelques touches, mais dont les cordes sont celles de l'instrument (violoncelle, ou autre) sur lequel on le place. Au lieu des longues années d'études nécessaires jusqu'ici pour connaître le doigté du violoncelle et obtenir de cet instrument des sons d'une justesse irréprochable, il suffira à l'amateur de se familiariser avec le petit clavier du mélotétraphone, ce qui peut se faire en quelques jours. Il ne sera plus, dès lors, rebuté par les fausses notes du début, si pénibles à lui-même et à son entourage. L'archet se manœuvre de la main droite, comme à l'ordinaire. Quant à la main gauche, ses doigts appuient sur les touches du clavier, transmettant aux cordes du violoncelle, couché horizontalement sur un support spécial, une pression qui n'a rien de mécanique, mais reproduit exactement la souplesse et le velouté de la pression directe que les doigts exerceraient sur les cordes avec, en plus, la plus rigoureuse justesse et la précision la plus absolue.

NAPPES EN TOILE CIRÉE

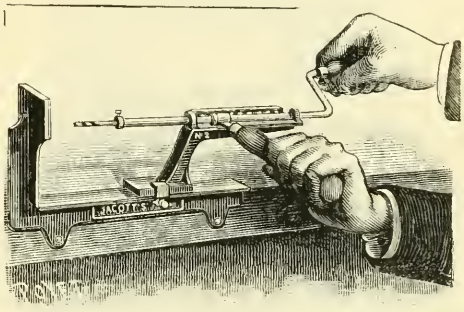
Les nappes en toile cirée blanche, imitant la toile, dont on se sert dans certaines maisons pour le déjeuner du matin, doivent être signalées aux mères de famille comme étant dangereuses. En effet, après quelque temps d'usage, la toile cirée se fendille, s'écaille, et il s'en détache de petits fragments que les enfants peuvent avaler avec leur pain, sans y faire attention. Or, l'enduit dont est garnie la toile est fait à l'aide d'un sel de plomb, constituant un poison violent, et qui détermine des accidents d'autant plus à craindre qu'on n'en soupçonne pas la cause.

NOUVELLE MACHINE A PERCER [1]

(Système Jacoty).

Cette petite machine à percer, baptisée du nom de son inventeur : foret Jacoty ou *Jacoty's Drill,* nous arrive directement d'Amérique. Elle s'adresse non seulement à l'amateur, mais encore à l'ouvrier qui, grâce à ses petites dimensions, pourra la loger dans son sac à outils. Pour être légère, elle n'en est pas moins puissante, puisqu'elle perce dans le fer jusqu'à des trous de 13 millimètres de diamètre.

La machine se fixe sur une table ou sur un établi. La pression du foret contre la pièce à percer s'obtient à l'aide d'un petit levier mobile qui prend son point d'appui dans l'un des crans d'une crémaillère fixe, et appuie contre une bague folle en bronze placée sur l'arbre portant le foret. Le débourrage s'obtient instantanément en tirant sur la manivelle.



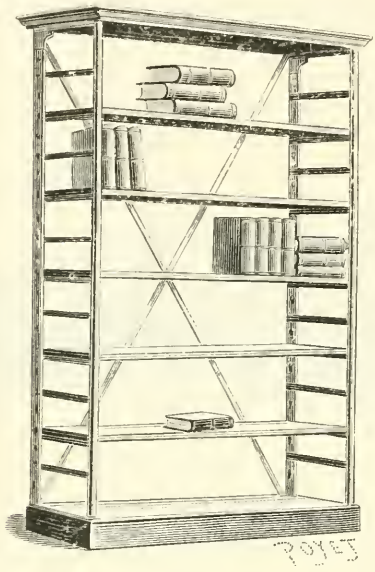
BIBLIOTHÈQUES DÉMONTABLES

(Système Th. Scherf.)

M. Th. Scherf a imaginé un ingénieux système de bibliothèques à montants en fer et à tablettes mobiles. La carcasse, tout en fer, peut être à volonté peinte, bronzée, nickelée ou dorée. Bien plus solide que celles en bois, elle ne nécessite aucun point d'attache au mur, évitant ainsi les trous de scellement, juste terreur des propriétaires. De plus, cet isolement garantit les moulures, décorations ou tentures qui garnissent les murailles. Un second avantage de l'invention, c'est que l'on peut mettre les tablettes à la hauteur que l'on veut, et en augmenter ou en diminuer le nombre, proportionnant ainsi leur espacement à la hauteur des volumes. Pour cela, les tasseaux en fer sont indépendants de la carcasse principale et s'y encastrent aisément dans les trous des montants verticaux, placés à diverses hauteurs, que l'on voit nettement sur notre figure. Il en est de même des traverses intermédiaires ayant pour but de maintenir les volumes. La tablette supérieure, garnie d'une forte moulure en saillie, est munie d'une tringle, pour rideau destiné à garantir les volumes de la poussière. M. Scherf fait

1. Se trouve chez M. Taverdon, 30, avenue des Gobelins, Paris.

aussi ses bibliothèques à double face, pour être posées au milieu d'une pièce; elles peuvent alors être montées sur roulettes. Ce système de bibliothèque, dont nous avons personnellement fait l'essai dans nos bureaux, nous a semblé très pratique; il se fait à toutes dimensions comme hauteur, profondeur et longueur. Le démontage en est instantané (quelques vis à enlever), et son déplacement et son transport sont des plus faciles.



DEUX JOUETS NOUVEAUX : LA BOITE MAGIQUE ET L'ENCRIER-TOUPIE

Boite magique. — Sous le titre : *la route des pôles ou l'engrenage magnétique invisible*, M. Emile Desbeaux, l'aimable écrivain de *la Physique populaire*, a indiqué l'expérience de magnétisme que voici : si l'on fait tourner, autour d'un aimant en fer à cheval posé à plat sur une table, un toton dont la cheville soit en fer (par exemple un rouage de montre monté sur son pivot), le toton est entraîné du milieu de la branche vers son extrémité, représentant l'un des pôles, puis franchit ce pôle pour remonter le long du bord interne de la branche, comme si l'aimant était bordé par une crémaillère avec laquelle engrènerait un pignon, représenté par l'axe du toton. Il y a là un engrenage magnétique invisible.

Renversons l'expérience, et faisons tourner le toton en maintenant son axe fixe : aimantons l'extrémité de cet axe, et mettons en contact avec elle une petite plaque de fer doux assez légère; c'est cette plaque qui se déplacera, mue par l'engrenage magnétique invisible de tout à l'heure, et elle tournera sur elle-même tout en tournant autour de l'axe du toton, chaque point de la périphérie de la plaque venant en contact avec cet axe. Tel est le principe d'après lequel M. Abraham Martin vient d'inventer le curieux jouet auquel il donne le nom de *boîte magique*. Cette boîte, en métal poli, laisse passer par le centre de son couvercle un petit bouton faisant une très légère saillie; le public non prévenu ne peut se douter que cette saillie est l'extrémité aimantée de l'axe d'un toton, composé d'un fort disque de plomb et dissimulé dans la boîte. On fait tourner le toton au moyen d'un secteur denté, sorte de crémaillère courbe, engrenant avec un petit pignon denté, monté au bas de l'axe en fer aimanté; le mouvement est donné au secteur par une tige que l'on tire d'abord, puis que l'on repousse vivement; le toton est ainsi lancé, comme un gyroscope, dans un mouvement de rotation rapide qui dure assez longtemps. C'est alors qu'on met en contact avec le bouton aimanté la petite plaque de fer doux qui maintient, au moyen d'une petite pince, un ou plusieurs personnages en papier découpé.

Si la plaque est circulaire, la plaque, et par suite la danseuse, fait le tour du bouton d'un mouvement giratoire uniforme; mais, si nous plaçons la figure sur une plaque triangulaire, elle pirouette en cadence comme dans la valse à trois temps; la plaque carrée donnera la valse à quatre temps, etc. On peut varier à l'infini la forme des plaques; les enfants s'amuseront beaucoup en posant contre le bouton une aiguille, une plume, une épingle, etc.

Encrier-toupie. — Nous enlevons le couvercle d'une boîte ronde en bois ordinaire, et nous y trouvons un récipient creux, conique, en verre épais, sorte de pot à confi-

tures dans lequel le pied serait remplacé par une petite sphère. C'est, nous dit le prospectus, un excellent encrier contenant beaucoup d'encre, facile à nettoyer. Le milieu du couvercle et du fond est percé d'un trou qui peut être bouché par deux petits morceaux de bois ronds, l'un terminé par une pointe, l'autre par une boule creuse. Eh bien, ces deux petits accessoires vont nous permettre de transformer notre pot de confitures, je veux dire notre encrier, en une merveilleuse toupie que l'on peut faire fonctionner de dix-neuf façons différentes toutes plus originales les unes que les autres! Je me borne à indiquer ici, dans nos dessins, deux ou trois de ces manières; par exemple, le cas de la toupie tournant sur le petit support terminé par une cavité ; elle s'incline de plus en plus à droite et à gauche, semblant devoir tomber à chaque tour, puis, au moment le plus critique, on la voit doucement s'appuyer par son bord sur le pourtour du couvercle, sur lequel elle fait quelques jours en sens inverse de sa rotation primitive. Nous montrons également comment l'encrier-toupie peut tourner sur la pointe d'un porte-plume, d'où on le fait sauter aisément sur la pointe d'un crayon et réciproquement, la masse de verre (du verre trempé très épais) formant volant et permettant au mouvement de rotation de durer très longtemps, malgré cette voltige aérienne. Le couvercle, la boîte, les deux supports peuvent aussi être mis en branle par la ficelle; il y a là de quoi faire honneur à l'imagination de l'inventeur américain qui vient de créer ce jouet si curieux, dont nous sommes heureux de donner la primeur à nos lecteurs du *Monde Moderne*.

Arthur Good,
Directeur de l'Office des Inventions nouvelles.

QUELQUES MOTS DE FINANCE

Les nombreux porteurs de valeurs russes n'apprendront pas sans intérêt ce qui s'est passé le mois dernier.

M. E. de Cyon avait fait imprimer un volume, *M. Witte et les finances russes*, destiné, dit-il dans sa préface, à « dévoiler les attentats que M. Witte, ministre des finances en Russie, soutenu par un puissant syndicat de banquiers allemands, ne cesse de commettre, depuis deux ans, contre l'épargne française, au détriment du Trésor russe ». Cet ouvrage est un long réquisitoire.

Au moment de publier son volume, M. de Cyon a hésité et s'est contenté d'en faire parvenir quatre exemplaires à des membres du Comité des ministres à Saint-Pétersbourg. M. Witte a eu connaissance de la chose et a répondu d'une manière qui, dans sa forme tout au moins, est de nature à plaire au caractère français.

Au lieu de tenter d'étouffer la publication, il a sommé l'auteur de mettre son ouvrage en vente, il en a fait acheter lui-même bon nombre d'exemplaires et les distribue aux lecteurs du *Bulletin russe de statistique financière et de législation* dans lequel, d'ailleurs, il réfute les assertions de l'auteur qui ne se nommerait pas de Cyon, mais Tsion, et aurait habité la Russie.

L'ouvrage de M. de Cyon, ou Tsion, a 220 pages, le *Bulletin de statistique russe* est volumineux, il serait impossible de les résumer ici ; nous nous contenterons de dire que les porteurs de valeurs russes ne doivent point s'alarmer.

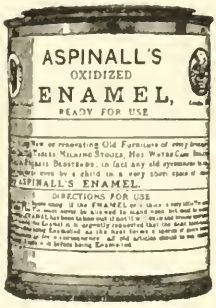
Et nous sommes heureux de cette occasion pour signaler à ceux qui s'intéressent particulièrement aux finances de la Russie ce *bulletin* précité. C'est une très belle publication, rédigée en français avec force tableaux et documents très clairs. On s'abonne en s'adressant à l'Administration du *Bulletin*, rue Millionnaïa, 28, à Saint-Pétersbourg; un abonnement de trois mois coûte 6 fr. 25.

Peinture - Émail Aspinall

TOUTE PRÉPARÉE

Pour Travaux d'intérieur et d'extérieur

Permettant à chacun de faire soi-même des Travaux de peinture de toutes sortes, sans le secours d'un homme du métier.

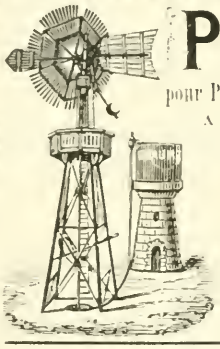


Variété infinie de nuances de toute beauté.

Brillant naturel dispensant de l'emploi du vernis.

DEMANDER LA CARTE-ÉCHANTILLON DES NUANCES

Th. Pilter — 24, rue Alibert, 24 — PARIS



POMPES

pour Puits de toutes profondeurs

A BRAS ET A MANÈGE

Pompes à chapelet

sans

Moulin à vent

L'ÉCLIPSE

sans

Béliers hydrauliques

PREMIÈRES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

Maison fondée en 1860

LÉON BEAUME

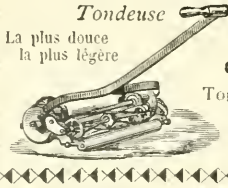
66, Avenue de la Reine, 66

à BOULOGNE, près PARIS

LA PENSYLVANIA

Tondeuse de gazon

La plus douce la plus légère

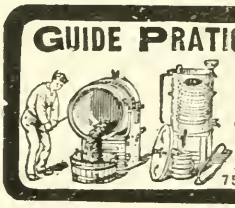


POMPES d'ARROSAGE

Tonneaux avec ou sans pompe

Appareils d'arrosage

Tuyaux en caoutchouc



GUIDE PRATIQUE DU BOUILLEUR et du **DISTILLATEUR**

donnant les meilleures Méthodes pour la Distillation du *Cognac*, des *Eaux-de-Vie* diverses et *Essences*, décrivant les *Appareils* les mieux appropriés pour ces usages.

Envoyé GRATIS *et* FRANCO *par*

DEROY FILS AINÉ

75, Rue du Théâtre-Grenelle, PARIS

Annonces de MM. les Officiers Ministériels

MAISON à Paris QUAI JEMMAPES, 6 Rev. br. 12,640 f. M. à px. 100.000 f. A adjᵗ sᵗ 1 ench. ch. d. not. Paris, 2 avril 95. S'a. aux not. Mᵉ Lavoignat, A. M. d'Arleux et Lanquest, 92, bᵈ Haussmann, dép. d. l'en.

PARIS 2 Mons 1° bᵈ Magenta, 108. Rev. br. 22. 120 f. M. à px. 250,000 f. 2° r. des Ecluses-St-Martin, 25. Rev. br. 23.200 f. St-MANDÉ Mon avec jardin M. à px. 250,000 f. Gᵈᵉ-R.-de-la-République, 24. Rev. br. 11,380 f. M. à px. 150,000 f. Mon Gᵈᵉ-R.-de-la-République, 22. Rev. br. 3,065 f. M. à px. 20,000 f. Faculté réunion pᵗ ces 2 lots. A Adjᵗ sᵗ 1 ench. ch. des not. le 2 avril 95. S'a. à Paris aux n. Mᵉˢ Duhau, A. Morel d'Arleux et Hatin, r. St-Honoré, 231, dép. de l'ench.

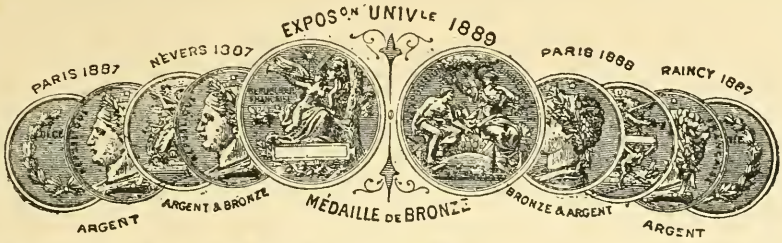
NEUILLY (Seine). Propriété av. jardin, nº 4, rue Chauveau et b. Victor-Hugo, Cᵉ 3,250ᵐ. M. à p. 70,000 f. A adjᵗ sᵗ 1 ench., ch. d. not. de Paris, le 2 avril 95. S'ad. aux not. Mᵉˢ Girardin, 85, r. Richelieu, et Poletnich, 116, fg. St-Honoré, dép. de l'ench.

Les annonces de MM. les **Officiers Ministériels** *sont reçues à Paris chez MM.* **Cohade** *et* **Cliquet**, *20, rue de la Banque.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties.** — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

EXPOSITION UNIVERSELLE 1889
la plus haute récompense
DÉCERNÉE AUX CHASSIS



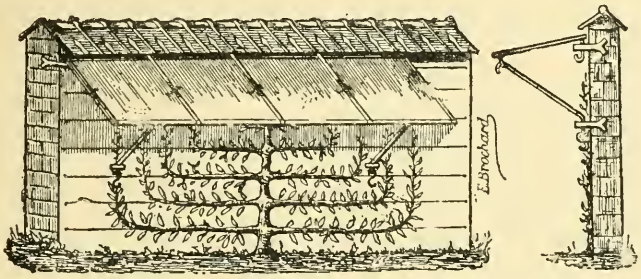
MÉDAILLE D'OR
Coulommiers 1890

BROCHARD Fils,

CONSTRUCTEUR
Breveté S. G. D. G.

BOULEVARD RICHARD-LENOIR, 40, PARIS

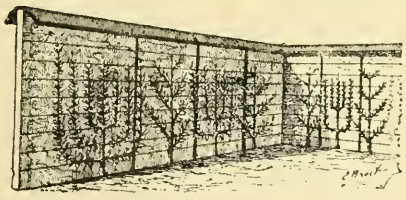
SERRURERIE HORTICOLE ET CHARPENTES EN FER



ABRIS VITRÉS MOBILES
OU FIXES
En fer à vitrage, pour espaliers
BREVETÉS S. G. D. G.

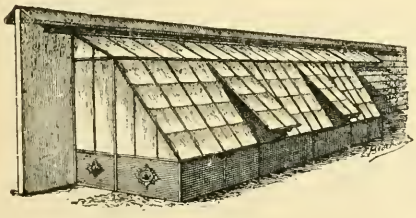
Ces abris sont destinés à garantir contre la gelée blanche, la grêle, les pluies froides, etc., les arbres fruitiers, vignes en espaliers ou contre-espaliers, tout en avançant la maturité.

Ils sont combinés de façon à se vitrer et dévitrer sans mastic, par un système très simple, seul moyen d'obtenir de beaux et bons fruits.

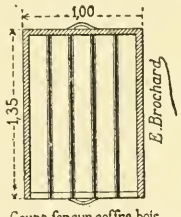


PALISSADES OU MURS MOBILES
En fer U *et bois*
BREVETÉS S. G. D. G.

Pour espaliers, contre-espaliers, clôtures, etc., pour garantir les arbres fruitiers et vignes de plein vent. Remplacent les murs en pierre avec grande économie, se posent sans scellement, peuvent se changer de place à volonté.



SERRE MOBILE
Économique, démontable
A VIGNES, COMBINÉE AVEC ABRIS
Châssis avec ou sans palissades
BREVETÉE S. G. D. G.

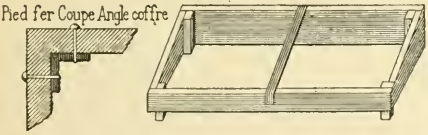


Coupe fer sur coffre bois

SERRES ADOSSÉES CHAUDES ET TEMPÉRÉES

SERRES HOLLANDAISES

CHAUFFAGE DE SERRES



CHASSIS DE COUCHE EN FER U
BROCHARD, BREV. S. G. D. G.
Pour Jardins et Serres volantes
Évite la casse des verres et ferme très hermétiquement
En magasin, des verres 1/2 D de toutes dimensions et dans de bonnes conditions

COFFRES EN BOIS OU EN FER DÉMONTABLES
Pour Châssis de couches

Charpente en fer, Châssis à tabatière, Couverture de cours, Étiquettes, Fil de fer, Grilles, Marquises, Murs économiques fer et briques, Nouvelle crémaillère articulée (brevetée S. G. D. G.), Poteaux pour contre-espaliers, Raidisseur breveté, Serres, Vasistas, Verres, Vitrines.

(Envoi franco du Catalogue illustré sur demande)

Nous nous sommes assurés, chez des propriétaires, de quantités disponibles de vins sur la provenance desquels nous avons obtenu des garanties complètes. Ces vins, absolument purs de tout mélange et de tout sucrage, sont offerts en toute sécurité.

1er LOT ⁂ Vin fin de Touraine

Récolte de 1893 — Qualité exceptionnelle — Propre à être mis en bouteilles pour être conservé et servi en petits verres.

La pièce de 250 litres environ. . . . . **175 francs**

(*L'expédition peut être calculée de la gare de Tours*)

2me LOT ⁂ Vin de table de Vaucluse

Récolte 1894 — Vin franc de goût et de couleur, titrant 9° Supportant bien l'eau.

La pièce de 220 litres environ. . . . . **85 francs**

(*L'expédition peut être calculée de la gare d'Avignon*)

3me LOT ⁂ Vin du Loir-et-Cher

Récolte 1894 — Vin très léger et très frais ; sentant le fruit et pouvant se boire avec peu d'eau.

La pièce de 220 litres environ. . . . . **60 francs**

(*L'expédition peut être calculée de la gare de Vendôme*)

4me LOT ⁂ Cidre de la Sarthe

Récolte 1894

Pur jus de pommes de 1er tirage, sans une goutte d'eau, sucré, serait mousseux en le mettant en bouteilles en avril-mai.

La pièce de 220 litres environ. . . . . **45 francs**

(*L'expédition peut être calculée de la gare de Saint-Calais, Sarthe*)

☞ Tous ces prix sont compris à fût perdu — Les acheteurs pourront calculer les frais de port suivant les distances des gares d'expédition à leur localité d'après une moyenne, par pièce, de 2 fr. 50 par 100 kilomètres de distance.

Adresser les commandes aux bureaux du Monde moderne, *5, rue Saint-Benoît.*